

Le cœur de Ludovine

Jean Fio



PRIX :

1^{fr.} 50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"

1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO DE LA MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les samedis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 4 en couleurs, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet

:: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: ::

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::
Elle publie deux volumes chaque mois.

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS DES PRINCIPAUX VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du fils*. —
56. *Monette*. — 76. *Tante Babiole*.
Antoine ALHIX : 40. *Chemin montant*.
Jean d'ANIN : 107. *Laquelle ?*
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*.
Salva du BEAL : 18. *Trop petite*.
Emile BERGY : 130. *Irène*.
Baronne S. de BOUARD : 106. *Cœur tendre et fier*.
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
34. *Un Réveil*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussa*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancellise*.
A. CHEVALIER : 114. *Mère et Fils*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Angé*.
Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*.
Jean FID : 116. *L'Ennemie*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'almalt ?* —
54. *Romanesque*. — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtrie par la vie !*
— 100. *Dernier Atout*. — 121. *Femme de lettres*. — 142. *Bonheur
méconnu*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau*.
Pierre GOURDON : 140. *Accusé !*
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
— 78. *De l'amour et de la pitié*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- J.-Ph. HEUZEY : 126. *La Victoire d'Arlette*.
Jean JÉGO : 109. *Sous le soleil ardent*.
L. de KÉRANY : 16. *Le Sautier du bonheur*. — 131. *Pignon sur rue*.
Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt*.
Renée LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort*.
Pierre LE ROHU : 104. *Contre le flot*.
Mme LESCOT : 95. *Marriages d'aujourd'hui*.
Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour*. — 141. *Le Logis*.
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour*.
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles*.
Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité*.
Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage*.
B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour*.
Claude NISSON : 52. *Les Deux Amours d'Agnès*. — 85. *L'Autre Route*. — 129. *Le Cadet*.
Francisque PARN : 151. *En Silence*.
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave*.
Alfred du PRADÉIX : 99. *La Forêt d'argent*.
Alice PUJO : 2. *Pour lui* — 65. *Phyllis*. (Adaptée de l'anglais.)
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée*.
Isabelle SANDY : 49. *Margyia*.
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi*.
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Viviane*.
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle*.
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur*. — 87. *L'Amour attend...*
Guy de TERAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline*.
Jean THIÉRY et Hélène MARTIAL : 120. *Mort ou vivant*.
Jean THIÉRY : 88. *Sous leurs pas*. — 108. *Tout à moi !* — 138. *A grande offense*.
Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité*. — 102. *Le Coup de volant*. — 133. *L'Ombre du passé*.
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie*.
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour*. — 29. *Printemps perdu*. — 36. *La Pettote*. — 42. *Odette de Lymaille*. — 50. *Le Mauvais Amour*. — 61. *L'Inutile Sacrifice*. — 80. *La Transfuge*. — 97. *Arlette, jeune fille moderne*. — 122. *Le Droit d'aimer*. — 144. *La Roue du moulin*.
Andrée VERTIOL : 72. *L'Étoile du lac*. — 118. *Le Hibou des ruines*. — 150. *Mademoiselle Printemps*.
Commandant de WAILLY : 101. *Le Double Jeu*. — 149. *Cœur d'or*.

EXIGEZ PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contre-façons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

Demandez bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

JEAN FID

C92634

Le Cœur de Ludivine

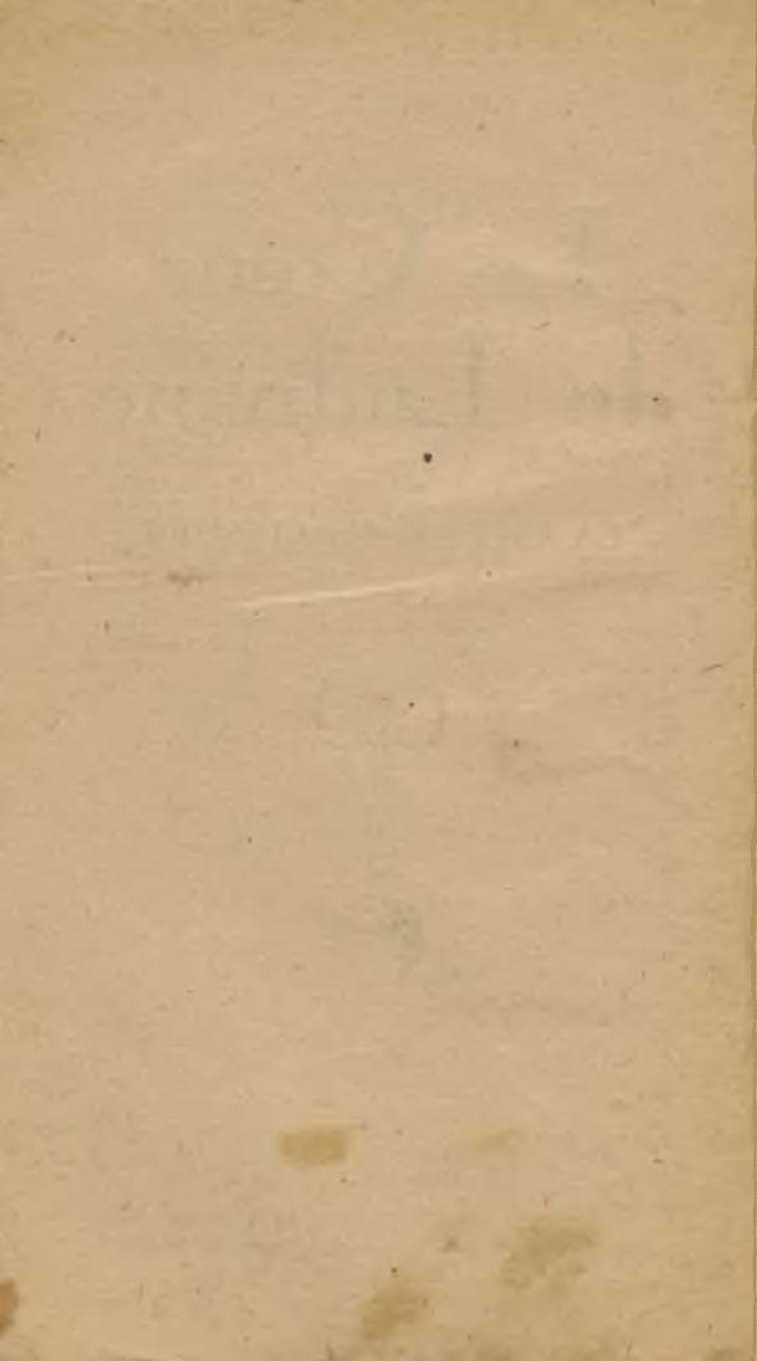
LA CAVÉE MALHEURT



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV)



Le Cœur de Ludivine

I

Dans la chambre où se mourait Manuelle Hellebosc, les derniers rayons du soleil de septembre éclairaient, d'une lueur qui semblait plus vive au moment de s'éteindre, le lit et les vieux rideaux à personnages. La jeune fille s'efforçait à retenir un sourire sur son visage ravagé, et d'alléger la douleur de son frère :

— Pierre, disait-elle au grand jeune homme agenouillé auprès de son lit, la tête contre la sienne, ne te torture pas pour me tromper... Je devine... Je vais... où notre père et notre mère sont allés... où sont déjà tous les nôtres... Ne pleure pas... ne perdons pas les heures qui nous sont mesurées... Parlons plutôt de la Châtellente...

Car la vie du frère et de la sœur tient toute entre les quatre « fossés » de leur ferme cauchoise, héritage que leur famille, la plus ancienne du canton, se transmet de père en fils depuis l'an 1496. Ils l'ont d'abord habitée comme tenanciers, et elle a été achetée à la famille de Longueville au commencement du ^{xviii}^e siècle par un Hellebosc qui avait d'abord navigué et commercé au loin, comme avant lui et après lui plusieurs cadets Hellebosc, et s'était enrichi aux Indes.

Les travaux de la journée agricole s'achevaient. La petite servante Ludivine préparait la soupe des travailleurs. Sur la longue table de la cuisine, entre les mottes de beurre et les assiettes de faïence à dessins bleus, elle déposait les pains de douze livres ; mais sa pensée, ce soir-là, demeurait absente de la besogne coutumière. Depuis des semaines, elle partageait l'inquiétude grandissante de Pierre Hellebosc. Tout à l'heure, elle a vu le geste désolé du vieux médecin, elle a surpris des larmes dans les yeux de son maître ; elle restait bouleversée.

Elle sortit pour tirer de l'eau du puits, et dans la chambre, dont Manuelle avait demandé qu'on entr'ouvrit la fenêtre, on entendit le bruit de la chaîne glissant sur la margelle et clapotant dans l'eau. Les pigeons volaient vers la tour du colombier ; les filles de journée disparaissaient au coin du fossé ; les vachers revenaient des champs, un seau de lait à

chaque main ; le « goujard » poussait la porte du cellier et ressortait bientôt, avec les cruches pansues pleines de cidre ; les charrétriers regagnaient l'écurie, haut perchés et balancés sur le dos de leurs grands chevaux.

Rasant le mur, un vieillard courbé cheminait, chargé de sacs.

« Barnabé, dit-elle, notre cher Barnabé ! On ne retrouvera plus de serviteurs comme lui ! »

Le soleil déclinait derrière les chênes plusieurs fois centenaires.

Les plaines, dégarnies de leurs moissons estivales, les bâtiments couverts de chaume, la vieille maison aux assises de pierre et la ferme entière s'enveloppaient d'une buée grise.

— Frère, implora Manuelle, notre Châtellenie... les nôtres y ont peiné... Toi, n'est-ce pas, tu l'aimeras... même après que je serai partie... Travaille... A ton avenir, qui sera l'avenir de la ferme, l'avenir de la famille, j'ai si souvent songé... Tu ne demeureras pas seul... tu te marieras. Vois-tu, nous n'avions plus de parents, nous avons vécu trop seuls, nous avons été trop fiers, trop fiers l'un pour l'autre, et aussi il nous eût semblé si dur de nous séparer ! Mais, maintenant, ne repousse pas l'amour s'il vient vers toi.

— Manuelle ! supplia-t-il, l'interrompant doucement.

— Non, pas avant que... Cela me console de te dire... Ouvre les fenêtres toutes grandes, veux-tu... J'étouffe !

Il fit obliquer les battants de bois des croisées à petits carreaux. Un vent léger bruissait dans la Châtellenie, faisait chanter les feuilles. Le souffle frais du soir entra dans la chambre.

— Je me sens mieux... Ah ! tout ce que j'ai aimé !...

Un aboiement sourd se fit entendre au dehors :

— Moussu ! brave bête ! il a reconnu ma voix... Ecoute !

C'était un bruit vague de litière remuée qu'elle percevait encore :

— Bergeronnette... là-bas, dans l'écurie... Ah ! tous mes humbles amis... Laisse ouvert... C'est comme si toute la Châtellenie venait me dire adieu.

Il ne cherchait plus maintenant à l'interrompre, comprenant combien ces confidences entrecoupées la soulageaient. Il regrettait seulement que la nuit fût devenue si noire. Il eût voulu qu'un rayon de lune se jouât sur les arbres, sur la girouette du colombier massif, sur le pan délabré du mur qui, jadis, enclosait entièrement la cour, fortifiée d'une tour à ses quatre coins.

— La Châtellenie... poursuivait la malade, le bonheur y rentrera. D'autres Hellebosc, après nous, continueront d'y naître et d'y mourir... Tu te souviendras de moi avec moins d'amertume quand tes enfants seront sur tes genoux. Tu donneras mon nom à ta fille. Tes fils seront braves et pieux : fais qu'ils restent fidèles à cette maison, même ceux qui seraient forcés de s'éloigner... M'entends-tu, Pierre ?

— Oui, Manuelle, mais tu parles trop.

— Je parle sans peine ; mon cœur ne me fait plus souffrir et, si ce n'est que j'ai bien compris le médecin et le prêtre, je me croirais presque... Mais non... écoute encore. Quand je serai partie... après l'hiver... le soleil reverdira nos herbes, entr'ouvrira nos bourgeons, mûrira nos récoltes. Alors... laisse l'espérance rentrer ici, en toi... Choisis une compagne simple, franche, pieuse et bonne... Jure-le-moi... pour que je parte plus tranquille...

— Je te le promets.

Une vieille femme se glissa dans la chambre sans frapper.

— Te voilà, nourrice... tu chériras Pierre doublement, n'est-ce pas ? tu aideras Ludivine : elle aurait eu besoin de sa marraine quelque temps encore, elle aussi ; je vous la confie, cette enfant, et si... Mais votre cœur vous inspirera... Pierre, envoie-moi ma filleule ; laissez-la seule avec moi.

Ainsi mandée, la petite orpheline s'approcha du lit. Le regard de Manuelle l'enveloppa de douceur. Nul ne savait combien Mlle Hellebosc s'était attachée à cette fillette qu'elle avait recueillie, qui, depuis sept ans, grandissait près d'elle, et dont elle connaissait la fière et tendre nature. Debout près de sa marraine qu'elle avait soignée avec un dévouement passionné, Ludivine réprimait les larmes qui l'étouffaient. Manuelle l'attira contre elle, caressa ses cheveux légers, son front intelligent et un peu obstiné, ses petites mains, actives à toutes les besognes.

— Ludivine... commença-t-elle.

Puis elle s'arrêta. Qu'avait-elle voulu dire ? Quelle suprême recommandation ? Quel conseil ? Quelle prière ?

La petite n'avait-elle pas toujours guetté les moindres désirs de sa marraine pour s'y soumettre aveuglément ? Ne garderait-elle pas, afin d'en faire la règle de toute sa vie, les dernières paroles de Manuelle qui toujours l'avait guidée, chérie, consolée, depuis que Ludivine avait perdu son père, le brave bûcheron Juste Angammare ?

La mourante, au lieu d'achever la phrase interrompue, semblait rêver, tandis que son regard scru-

tait le regard navré, que ses mains s'attardaient sur les boucles soyeuses.

— Petite!

— Oh! marrainel sanglota l'enfant.

Les bras de Manuelle se nouèrent autour des épaules encore frêles.

— Sois courageuse, j'aurais voulu... Quoi que la vie te réserve, qu'elle te soit bonne ou cruelle, souviens-toi que je t'ai bien aimée, ma chère enfant!

Elle embrassa la fillette qui se retira silencieusement. Dans la cuisine, la mère Landrin priait. Elle avait dit à Pierre:

— Je viens passer la nuit; M. Letendré croit que ce sera la dernière: c'est moi qui vous ai élevés tous les deux, il faut que je sois avec vous.

Ludivine gagna sa chambrette, sous le haut toit pointu. Elle ne pouvait dormir, mais elle n'entendit aucun bruit. Elle n'osa se lever avant l'heure accoutumée; en arrivant dans la cuisine, elle vit que le feu ne s'était pas éteint de toute la nuit. La mère Landrin entr'ouvrit la porte de la chambre et dit:

— Elle est « finie » sans souffrir: tu peux entrer, ma petite.

II

Manuelle repose dans le cimetière de Longmesnil. Depuis que le cœur ferme et passionné de sa sœur ne soutient plus le sien, Pierre Hellebosc semble être sans pensée. Abîmé dans sa douleur, il reste enfermé tout le jour et ne sort qu'à la nuit, pour marcher longtemps, seul et sans but. Il ne commande plus, ne surveille plus: les engrais d'automne ne sont pas semés, les labours ne sont pas achevés, les animaux ne sont plus soignés comme autrefois, les domestiques travaillent peu et à regret, la maison elle-même paraît avoir perdu son âme et devoir périr.

Trois personnes luttent de leur mieux pour remédier au mal: l'ancienne nourrice, Barnabé le Mal Doslé, la petite Ludivine. La mère Landrin laisse souvent sa maisonnette du village pour visiter « son fi »; mais si Pierre l'accueille affectueusement, il se lasse vite de sa présence, et la paysanne s'éloigne en soupirant.

Chez les Hellebosc, un gars, embauché jeune, il y a bien des années, est devenu homme, puis vieillard. C'est un serviteur consciencieux et fidèle que Barnabé le Mal Doslé, ainsi nommé parce que son grand corps maigre a toujours été un peu courbé et déjeté de côté. Il n'en était pas moins solide, et est

demeuré robuste. Il s'est usé au service de la Châtellenie sans mériter un reproche, d'abord comme berger durant de longues années; il a consenti ensuite à passer sa houlette à un disciple formé par lui, et il est resté comme « homme à tout faire », le poste peut-être le plus précieux dans une grande ferme, pour qui en est digne et sait le comprendre.

Sa vie si longtemps solitaire, les leçons de quelques vieux confrères, dépositaires des antiques secrets, lui ont beaucoup appris et lui ont acquis un peu de ce prestige mystérieux qui entourait jadis ceux de sa corporation. Il s'exprime volontiers par sentences retenues au hasard de quelques lectures ou recueillies des anciens. Il a une vénération particulière pour le « gros Mathieu Lænsberg, l'astrologue normand », et il ne faut point lui parler des futiles almanachs nouveaux. Les douze signes du Zodiaque lui sont familiers : s'il a pu concevoir quelque doute sur leur nature, il ne s'en est ouvert à personne. Il retient tous les faits mémorables que Mathieu Lænsberg relate, et nulle prédiction ne le trouve incrédule. Il y revoit aussi la date de toutes les foires, de tous les marchés, et sa vie de labeur se déroule devant ses yeux. A Fauville, son troupeau de moutons obtint le premier prix; là, il fut livrer un cheval; ailleurs, « se livrer » des génisses Durham achetées par M. Pierre; ailleurs encore, et chaque année, porter les pommes de la Châtellenie, le meilleur cru du pays, toujours retenues d'avance. Il songe au coin de lâtre; les autres respectent son silence. Il passe, cela va sans dire, pour sorcier, ce qui, joint à sa poigne, toujours vigoureuse, maintient dans le respect les goujards « mal duits » et malicieux qui auraient grande envie de le faire « étriver », lui et sa petite protégée. Nul ne connaît les maladies des bêtes mieux que lui. Ses remèdes, très différents de ceux du vétérinaire, sont souvent adoptés. Mais il prétend les soigner seul. Aussi dit-on tout bas qu'il les guérit « avec des paroles ».

Si Barnabé, de l'aveu du canton, sait les paroles qui « dénouent » les sorts, il ne sait malheureusement pas celles qui chassent le chagrin. Autrement, depuis longtemps, il les eût employées pour son pauvre M. Pierre et pour la petite Ludivine.

La mort de Manuelle a laissé l'enfant toute triste. Mlle Hellebosc comptait plus d'une filleule dans la paroisse. Mais elle s'était particulièrement attachée à la fillette du brave bûcheron Juste Angammare.

Tout le jour, Ludivine suivait son père. Il coupait du taillis, abattait les grands arbres; elle aimait à entendre le bruit de sa serpe et de sa cognée résonnant dans les coteaux. De lui, elle apprenait à con-

naitre les mérites de toutes les essences, le nom de toutes les plantes. Il préférait l'isolement, dans les futaies à la compagnie des humains, et l'enfant lui ressemblait. L'hiver, sur les collines rousses, il bottelait des joncs marins, taillait les branches mortes, élaguait les hêtres, les ormes, les peupliers, les chênes, avec habileté, et même avec tendresse.

Au printemps, ils guettaient le réveil de la sève : les bourgeons s'entr'ouvraient, les oiseaux chantaient le renouveau, l'homme redressait sa taille fatiguée, l'enfant se sentait heureuse, à l'unisson de la forêt.

Au crépuscule, Juste rentrait chez lui, sa petite blottie sur ses larges épaules, les cheveux blonds de la fillette frôlant la barbe épaisse et rude ; Ludivine garde la saveur de ces heures enchantées.

Puis, un jour que, par complaisance, Juste aidait un voisin à ramener une charretée de fagots, son pied glissa sur le verglas d'un chemin en pente ; la voiture passa, écrasant de sa charge la poitrine du bûcheron.

Ludivine, éloignée en hâte, n'aperçut rien. Mais elle entendit les cris de sa mère. Et, dans la chaumière, pendant un an, la place du père resta vide... Puis, un autre homme vint... la veuve se remaria avec un charron du village, un ivrogne... qui s'assit sur la chaise du père... endossa ses vêtements... prit sa montre, chaussa ses souliers... Désespérée, impuissante, l'enfant le regardait. Mais quand il voulut la cognée, la bonne cognée qui, dans la main de son père, faisait de la vaillante et joyeuse besogne, la petite s'en empara, pour que l'autre n'y touchât jamais, et s'en fut la bien cacher.

Un berceau nouveau relégué dans un coin du chambrion le lit de la fillette. La femme se résigna aux disputes de l'homme. Mais Ludivine déserta de plus en plus la maisonnette. Après la classe, elle errait à travers champs, loin des criailleries de l'ivrogne, sous l'abri des arbres que son père avait aimés. Sa mère, indolente, découragée, ne cherchait même plus à la retenir.

C'est alors que Manuelle Hellebosc recueillit la petite abandonnée et, conquise par sa gentillesse douloureuse, s'attacha profondément à elle. Sans vouloir la gâter par une affection excessive, sans la dispenser des travaux de la ferme, elle se plut à l'instruire et, comme le dit la belle phrase si passée de mode, à lui former l'esprit et le cœur. La tâche était facile, attrayante même, de modeler cette intelligence vive, neuve, presque sauvage.

Depuis que sa marraine était partie, Ludivine n'était plus que la petite servante humble, travailleuse, attentive, inaperçue.

Inaperçue et tellement insignifiante à présent pour Pierre que, sans songer à remplacer une robuste fille récemment congédiée, il ne remarque pas que la petite, encore si jeune et frêle, se charge de toute la besogne. Levée la première, couchée la dernière, elle tient tout en ordre dans la maison, risque un regard de surveillance dans la cour.

À l'intérieur, il n'y a pas un grain de poussière sur les meubles, pas une tache sur les chandeliers tordus en spirales, sur les vieux bougeoirs ciselés. Pierre, matériellement, ne manque de rien ; mais, tout à son chagrin, il ne s'aperçoit pas du zèle attentif qui veille autour de lui. Il ne voit pas la fatigue de la fillette, ses efforts pour le satisfaire, et combien souvent ses yeux l'interrogent, implorant de lui une parole, un geste d'approbation. Jamais il ne lui a dit : « Je suis content de toi, » jamais il n'a regardé son travail avec complaisance. Après avoir peiné tout le jour pour que, physiquement du moins, il ne souffre pas de la perte de sa sœur, Ludivine se retire chaque soir sans avoir obtenu le merci désiré.

— Paur' tite ! paur' tite ! soupire Barnabé qui, dans ces deux mots, met toute son admiration et tout son cœur.

III

Une nouvelle année commença.

Barnabé ne dort guère dans la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier, tant il était anxieux de voir quel serait le temps du matin. Les dictons troublaient sa cervelle et le tenaient éveillé dans sa couchette de l'écurie. Enfin, las de s'agiter sans trouver le sommeil, le Mal Doslé se leva, grimpa sur les « fossés ». Ni brume ni pluie, mais le vent d'est sifflait, et le froid était vif. Les herbes craquaient sous les sabots du bonhomme. Le grésil blanchissait les toitures de la ferme.

*« Année de gelée,
Année de blé, »*

prononça lentement Barnabé.

*« Année neigeuse,
Année fruiteuse.
Année venteuse,
Année pommeuse. »*

Et, ce disant, il toucha quelques branches des gros pommiers qu'il connaissait comme des personnes, les ayant tous vu ou planter ou greffer.

« À c't'heure, songeait-il, ils plantent partout des « heurribles » ou des demi-saison qu'ils vendent pour des tardives ; mais, si on veut des vraies tar-

dives, des vraies « Mayenfrais » et des « Bédangues », c'est chez nous qu'il faut venir. Ah ! en a-t-on récolté des bosseaux dans d's années ! »

Une lueur passait et repassait devant deux étroites fenêtres sous le vieux toit.

« La petite va descendre, remarqua le Mal Doslé. Je vas lui porter ses « aguignettes ».

Il rentra dans l'écurie, prit derrière sa paillasse un menu paquet soigneusement ficelé, puis heurta doucement à la porte de la cuisine. Ludivine tira les lourds verrous et se montra, sa chandelle à la main :

— C'est toi, Barnabé ! Comme te voilà matinal !

— Oui, je voulais examiner le pied du temps, puis être le premier à t'embrasser à la nouvelle année. Car, pas, ma petite, il n'y a pas que le Maître qu'a le cœur gros à ç'matin ?

— Comme tu es bon, Barnabé ! que je t'embrasse aussi, et que je te dise une année meilleure, une bonne santé, et le paradis à la fin de tes jours.

— Je te le souhaite aussi, Ludivine, et que nous nous fassions les mêmes souhaits longtemps encore à la Châtellenie. Tiens, je t'apporte tes « aguignettes ».

Ludivine fit sauter les ficelles enroulées autour du papier que lui tendait le vieux. Un menu soulier, formé de coquillages, et surmonté d'une pelote en laine, apparut sous la chandelle. Et, pour faire plaisir au bonhomme, elle s'extasia :

— Comme c'est joli ! je vais le mettre dans ma chambre, Barnabé. Je piquerai dessus mes épingles et mes aiguilles.

— Ça me vient de ma défunte mère, dit le vieillard en essuyant une larme. La pauvre femme. V'là un de ces jours trente ans que je t'ai perdue. Elle aussi, elle piquait dessus ses épingles comme tu vas faire, toi, m'n' éfant. C'est à toi que je voulais laisser ce souvenir.

— Oh ! je suis sûre que cela te prive de t'en séparer.

— T'es si avenante, et je t'aime si grandement, que ça me rend aise, au contraire ; puis je sais que t'é, t'en auras soin.

— Tu peux en être certain, Barnabé. Le petit soulier me plaît encore mieux depuis que je sais qu'il appartenait à ta mère. Chaque fois que je coudrai à présent, je penserai à elle et à toi.

— C'est-i point ton habitude d'être aimable à tout le monde et de m'oublier que toi. V'là que je t'amuse. Tiens, pour rattraper le temps que je t'ai fait perdre, je vais t'allumer ton feu...

D'une cachette creusée à même le mur, près de la hotte de la cheminée, le bonhomme tira du fagot, le cassa, le jeta dans l'âtre. Il entassa dessus des

souches biscornues. Penché en avant, le soufflet à la main :

— Bûche tortue fait bon fû, dit-il. Guette, Ludivine, comme ça flambe à c't'heure ! Mais je te quitte. Je reviendrai avec les autres.

Tôt dans la matinée, la mère Landrin arriva du village. Elle avait coutume de passer le premier jour de l'an à la Châtellenie.

— Je n'ai pas voulu que tu sois seul aujourd'hui, mon fi, dit-elle à Pierre, et, bien que nous n'ayons point le cœur à la joie, je te souhaite...

— Ne me souhaite rien, nourrice, fit-il brièvement.

Puis, craignant d'avoir trop chagriné la vieille, il ajouta :

— Tu as bien fait de venir comme d'habitude. Tu as froid, réchauffe-toi ; je te laisse ; je te rejoindrai dans un moment.

Dans la petite salle, contiguë à la cuisine, et où Pierre se tient le plus souvent, Ludivine ranime pour la mère Landrin une claire flambée.

— Et toi, ma mie, demande la brave femme, que veux-tu que je te souhaite ?

— Ce que vous désirez vous-même, j'en suis sûre : le voir reprendre un peu goût à vivre !

La vieille regarde la fillette qui dresse à présent la table pour la mère Landrin et le jeune homme ; elle apporte du fruitier des poires dorées et fondantes. La vieille s'est assise sur un banc, sous la vaste cheminée, et réchauffe ses maigres jambes et ses mains desséchées et noueuses. De petits yeux noirs luisent dans le visage parcheminé et ridé, exprimant plus de méfiance et de malice que de bienveillance. Elle suit tous les mouvements de la fillette, et peu à peu l'émotion la gagne à voir cette vaillante et gracieuse jeunesse égayer l'antique demeure où elle-même a tant travaillé.

« Pauvre enfant, murmure-t-elle, quel mal elle se donne ! »

Barnabé rentrait ; il échangea avec la mère Landrin les compliments du nouvel an, puis tous deux entamèrent un colloque à peine compréhensible pour le commun des mortels, fussent-ils nés en terre cauchoise. Quand le Mal Doslé trouvait — combien en restait-il — un auditeur capable de lui donner la réplique, il se plaisait à revenir au pur et ancien parler du pays, plein d'authentique vieux français, mais non moins riche en expressions locales, qu'il est impossible aujourd'hui de reproduire sous une forme intelligible. Bien rares sont les survivants qui peuvent l'entendre et surtout l'employer, au lieu du patois de plus en plus abâtardi qui offense les oreilles des puristes du genre, ne leur laissant comme conso-

lation que l'accent demeuré savoureusement traînant. Barnabé lui-même a dû se relâcher de ses principes, et mal parler comme tous autour de lui ; au seuil de cette nouvelle année, la mère Landrin, son égale en fidélité aux traditions, lui donne la joie d'une conversation digne des anciens temps.

Le 1^{er} janvier, commencé dans la gelée, se continua dans le dégel et s'acheva dans la pluie, une pluie qui tomba fine, interminable, ruissela sur le chaume des bâtiments, maintint Moussu tapi au fond de sa niche, ajouta encore à la désolation hivernale de la ferme isolée.

Le vacher, qui avait prolongé sa sortie et joué force parties de dominos, dûment arrosées, dans un cabaret du village, rentra le soir en trébuchant. Sur le seuil de l'étable, Barnabé lui barrait le passage en grondant :

— Qu'est-ce qui a soigné tes vaques « anhuy » ? Ah ! vois-tu, la boisson te perdra. On oublie tout au fond de son verre ; son argent, sa femme et ses enfants quand on en a, et tu en as...

Il parlait encore que l'homme, écroulé sur une botte de paille, dormait déjà.

Tandis que le bonhomme veille de son mieux sur les intérêts de son maître, Pierre s'abandonne à sa souffrance, aussi profonde qu'au premier jour.

Un après-midi, après avoir marché sans but, il se trouva devant l'ancienne demeure, restée inhabitée, de sa tante Rose. Mlle Rose Hellebosc est inhumée depuis seize ans dans ce même cimetière où le jeune homme laissa, les uns après les autres, son oncle le capitaine, un mutilé de 1870 qui, sa carrière militaire brisée par une amputation, était revenu vieillir et mourir à la ferme, son père, sa mère, puis Manuelle.

Tante Rose adorait les enfants et surtout ceux de son frère. Elle leur permettait de dévaster ses plates-bandes, de croquer les fruits de son verger, de mettre sa maison en désordre dans leurs parties de cache-cache. Que n'est-elle là comme autrefois, assise sur le banc de sa charmille ou bien accoudée près de sa fenêtre encadrée de verdure ! Son visage, triste et pensif quand elle était ou se croyait seule, s'éclairait d'un sourire pour accueillir les arrivants : n'avait-elle pas souffert autrefois d'une peine sur laquelle le temps et la volonté avaient tissé un voile demeuré transparent ? Rendu clairvoyant par sa propre douleur, Pierre, en ce moment, croit le deviner. La grave tendresse de sa tante n'eût-elle pas été capable de verser quelque apaisement dans son cœur meurtri ? Mais il est seul au monde, personne ne le consolera, et il ne veut pas être consolé.

Un escalier rustique mène au Vieux-Clos. L'herbe

pousse sur ses marches de terre, et le lierre enguirlande sa rampe de bois vermoulu.

Pierre s'arrête là. Devant lui, sur le rehaussement de terrain formant un plateau, des meules de blé s'échelonnent, surmontées les unes d'une croix, les autres d'un coq. A gauche, des prairies dévalent vers la cavée Malheur; à droite, les cinq rangées d'arbres, enclosant la Châtellenie, ferment l'horizon.

Pierre s'isolait dans sa détresse stérile.

Au loin, l'*Angelus* tinta légèrement. Assourdi par la distance, aux oreilles du jeune homme, il résonna, mélancolique ainsi qu'un glas funèbre.

Des éclairs sillonnaient le ciel devenu gris; le vent chassait vers l'ouest des montagnes de nuages; le tonnerre grondait; de larges gouttes de pluie s'accrochaient aux feuilles flétries, s'y suspendaient comme des larmes...

Et soudain, dans ce décor où fut choyée son heureuse enfance, devant la vieille maison aux volets fermés, seul, loin de tous, Pierre crut entendre les paroles de la mourante:

« Ne te laisse pas dominer par le chagrin, mon pauvre frère. Travaille, il faut que la Châtellenie reste le modèle des fermes du pays. »

Comme il l'avait délaissée, leur grande ferme chérie! Si la morte savait! Si les anciens voyaient! Un immense amour se réveille en lui pour cette Châtellenie où l'âme des ancêtres était demeurée. Il s'éloigna de la maison de la tante Rose, ainsi que d'un lieu de pèlerinage où il aurait retrempé son courage et ravivé sa foi.

Barnabé venait de quitter les champs sur lesquels, durant des heures, il avait charrié de la marne:

*Quand il a tonné et tonne encore,
La pluie approche et montre les cornes.*

Le Mal Doslé ne voulait pas laisser mouiller ses juments. Il les ramenait vers l'écurie.

Pierre, après le bonhomme, traverse la plaine. Il lui semble que ses yeux viennent de se rouvrir. Il contemple ces terres sur lesquelles les siens se penchèrent, usèrent leurs forces.

« Manuelle, jure-t-il, je ne négligerai plus la Châtellenie que tu m'as recommandée comme on recommande un être vivant et cher. »

Barnabé l'attendait à l'entrée de la ferme:

— Ah! vous voilà, l'maltre! Voulez-vous voir le bœuf barré? I ne fait pas mieux; il ne peut plus se relever.

— Une bête si maltraitée!

— Non, ne vous mettez pas en colère, c'est autant à vous la faute qu'au vacher ivrogne et méchant;

vous ne tenez plus compte de rien, et moi, on ne m'écoute plus ; la Châtellenie s'en va grand train, et tout le monde le dit.

— Oh ! le monde ! cela n'est rien ; mais, Barnabé, je viens d'entendre une autre voix... Ce qui est perdu est perdu, tout va changer.

Le vieux le regarda avec étonnement ; cet étonnement devint de la joie, du bonheur, de la fierté, quand, dès le lendemain, il entendit la voix du maître commander comme autrefois, avec justesse, et autorité, quand il vit les yeux gris foncé revivre, les mauvais serviteurs congédiés, les tièdes stimulés. Pierre, avec une hâte un peu fébrile, remettait tout en ordre, faisait recéper les haies, battre la récolte.

La Chandeleur ramena le soleil ; Ludivine en profita pour ouvrir toutes grandes les fenêtres de la vieille maison.

« A la Chandeleur,

Les jours croissent de plus d'une heure, »

annonça le Mal Doslé, comme, chaque année, à pareille date, et il ajouta :

« A la Sainte-Agathe,

Sème ton oignon, même dans la glace. »

Ludivine écoutait ses conseils ; derrière les cassiers et les gadeliers défeuillés, elle traça des raies, y déposa les menues graines et les recouvrit de terre légère, un peu retassée. Elle ne s'accordait pas une minute de repos, tenait merveilleusement sa laiterie, faisait reluire les beaux vieux meubles ainsi que sa marraine le lui avait appris, revisait le linge que la mère Landrin emportait chez elle pour le raccommoder. Elle était la première levée, la dernière couchée. Comment cette petite, si jeune et si mince, avait-elle le courage et la force de suffire à tout ? mais elle était de bonne race, adroite et résistante.

Elle savait lire sur le visage du jeune homme le retour du chagrin comme la moindre détepte. Lorsque le soir, dans la cuisine, elle prolongeait sa veillée en « rapsaudant » les hardes du Mal Doslé, elle se disait que son babil autrefois égayait sa marraine. Elle regardait souvent vers la salle basse où s'attardait Pierre ; il ne lui parlait plus jamais, lui. Le grand silence de la ferme endormie ne lui pesait-il pas quelquefois comme il pesait à Ludivine ? Bien souvent, elle était tentée d'ouvrir cette porte qui les séparait, de voir si le feu flambait encore, de hasarder quelques mots pour distraire son maître : elle n'osait.

Les domestiques parlaient après le souper. La nuit enveloppait la vieille cour. Les battements réguliers de l'horloge étaient les seuls compagnons

du travail et des pensées solitaires de la fillette.

Parfois, le fermier montait avant la petite. Il ne s'arrêtait jamais au passage. Il ne s'apitoyait jamais sur ces jeunes yeux penchés sur l'ouvrage, sur ces mains menues acharnées à la besogne. Il ne répondait pas toujours à la voix qui murmurait un timide : « Bonsoir, monsieur Pierre. »

IV

Mathieu Lænsberg pronostiquait un humide février. Son admirateur assura que

*« Pluie de février
Vaut fumier. »*

Le bonhomme, d'ailleurs, est tellement enchanté de voir Pierre se réintéresser à sa ferme qu'il interprète dans le sens le plus optimiste les moindres variations de la température. Mais la lune est surtout l'objet de l'examen du vieux. A son idée, tous les travaux de la terre sont à régler d'après les indications de la lune.

A l'heure où monte dans le ciel son astre favori, le Mal Doslé, penché sur le mancheron de sa charrue, ou bien ses longues cisailles à tondre les haies à la main, ou bien appuyé sur sa fourche, le Mal Doslé, son grand nez en l'air, observe la lune en ses quartiers, les nuages qui président à son lever. Le soir, il la regarde encore, haute sur les arbres de la futaie, versant sa discrète clarté dans la vaste cour, argentant les têtes des pommiers, les chaumes brunis, frappant aux vitres de l'antique demeure.

Gravement, hochant la tête, il articule :

*« La lune pâle fait la pluie et la tourmente,
L'argentine temps clair et la rougeâtre vente. »*

Le 24 février, Barnabé revenait triomphant de la foire. Non seulement il avait vendu six bétons, mais il en avait obtenu plus que M. Pierre ne comptait en demander. C'est que, sans avoir l'air d'y toucher, il savait célébrer leurs qualités.

Le maître s'était montré sur le marché, même qu'il avait causé un bon moment avec Gervais Rouvetot qu'avait près de lui sa fille Gervaise, une jeunesse active, bien élevée et qui, selon l'opinion de tous, était désignée pour devenir la femme du fermier de la Châtellenie.

M. Pierre n'avait point dételé sa voiture et s'était sauvé vite sans entrer nulle part que chez son marchand de grains. Le Mal Doslé avait touché l'argent : une fameuse somme ! mais aussi les bêtes,

ça coûte gros à nourrir! Il avait fallu trinquer avec les acheteurs à l'*Hôtellerie des Vieux-Plats*: soyez tranquilles, Barnabe ne prend jamais que le nécessaire.

Maintenant, ses billets, ses louis et ses pièces de cinq francs bien ficelés dans un sac de toile, le Mal Doslé s'en retournait, courbé, mais gaillard.

Sa plaude volait au vent; son cache-nez couvrait son cou; il tenait sous son bras un gros parapluie et d'une main un épais gourdin. Moussu, qui l'avait aidé à mener les bêtes, trottinait sur les talons du bonhomme.

La lune à son plein allongeait sur la route la silhouette du vieux; et l'ombre du chien poilu, aux oreilles dressées et velues, dessinait sur les chemins un animal effrayant et fantastique.

Des sonnaillles tintèrent dans le lointain. Les sabots d'un cheval au trot pressé résonnèrent sur le sol. La conversation semblait animée dans la voiture se rapprochant du carrefour qu'atteignait le vieux.

— Mais, papa, l'on dirait l'homme de confiance de M. Hellebosc, prononça une voix claire.

« L'homme de confiance! » Cette appellation méritée chatouilla fièrement le cœur du Mal Doslé.

— Voulez-vous monter, Barnabé? demanda le conducteur qui maintenait d'une poigne vigoureuse son cheval excité par le froid et les picotins d'avoine.

— C'est point de refus, maître Gervais, si je ne vous gêne point.

— La charrette est large. On s'y tassera, dit Gervais.

— Dans ce cas, j'accepte la proposition. C'est que j'ai depuis le matin huit lieues dans les jambes; et dame, no rajeunit point!

— Vous êtes toujours solide, Barnabé; c'est un bonheur pour un patron d'avoir un serviteur comme vous.

— Et pour un serviteur d'avoir un maître comme le mien, mam'zelle, car M. Pierre, c'est point pour dire, mais c'est bon comme le bon pain; son père était de même, et son grand-père donc! M. Paul Hellebosc! Vous l'avez point connu, vous, monsieur Rouvetot, vous n'étiez point encore né quand il a « passé ».

— C'est vrai, bien que je sois au-dessus de la cinquantaine. Ah! les années! ce que ça marche! Mais, grâce à Dieu, on se porte bien, on peut attendre que le garçon soit en âge de reprendre la ferme.

— Alors, M. Martin s'établira aux Châtaigniers?

— Mais oui, à son retour du régiment.

— Comme ça, vous n'aurez plus avec vous que votre demoiselle?

— Si elle n'est pas partie avant, Barnabé, car vous devez penser qu'elle ne manque point de prétendants, lança maître Rouvetot en guise d'avertissement.

— Voyons, papa, intervint Gervaise, ces choses ne sont pas pour intéresser Barnabé. Vous meniez de bien beaux bœufs tantôt, ajouta-t-elle. Comment les nourrit-on, à la Châtellenie ?

Le Mal Doslé, ravi, donna des explications, trouva Gervaise bien renseignée sur tout ce qui touchait la culture. Il songeait :

« Elle est joliment entendue, la fille à maître Rouvetot. Elle fera sa maison. Et point maniérée, avec ça ! »

On parla de la foire. Gervais avait vendu quatre bêtes ; il espérait que ses taureaux seraient primés au prochain concours. Seulement, son second charretier était un fainéant, et son vacher, tantôt, s'était saoulé sur la place.

*« Jour de marché et de foire
Sont des jours à beaucoup boire, »*

plaida le Mal Doslé.

A la Cavée Malheurt, la voiture s'arrêta pour laisser descendre le bonhomme.

Mlle Rouvetot lui passa son parapluie et son gourdin :

— Vous êtes un homme de précaution, Barnabé.

— Dame, no sait-i. Des fois, le temps se chagrine. Mieux vaut emporter trop que trop peu. Avec mon bâton, je suis plus aise pour marcher. Vous êtes bien aimables de m'avoir épargné de la route. Je vas rentrer plus tôt que ce n'était dit, et je n'en serai que plus « dru » demain. Il m'a point ennuyé avec vous et avec votre demoiselle, mais, pas ? il n'y a si bonne compagnie qui ne se sépare ! Salut !

— Bonsoir, Barnabé, lança gaiement Gervaise.

— Nos compliments à votre maître, ajouta le fermier.

— Je n'y manquerai point, monsieur Rouvetot.

Puis, s'adressant au chien poilu qui gambadait autour de lui :

— Mais joui, Moussu, me v'là ! Te corbats point.

Le fouet de Gervais claqua, sonore dans l'air vif. Le cheval obliqua vers la gauche, du côté des Châtaigniers, que les Rouvetot exploitaient depuis vingt-cinq ans.

C'était un « beau brin de fille » que Mlle Rouvetot. Dans le pays, elle passait pour être savante, parce qu'elle était sortie avec son brevet de chez les dames de la Providence de Fécamp. Son père avait du bien, aussi la jeune fille ne manquait pas de prétendants : un notaire, un armateur, avaient remarqué cette

jolie blonde dont la dot était rondelette, l'élégance simple et le regard franc. Mais Gervaise était une terrienne, préférant aux réunions mondaines, aux papotages des petites villes, la liberté campagnarde, estimant que c'est là que l'on garde le plus sûrement son bonheur, son indépendance et sa fierté.

Ses parents l'approuvaient. Ce n'était point d'ailleurs à un citadin qu'avait songé maître Rouvetot quand il avait décidé que sa fille serait élevée comme « une demoiselle distinguée ». Qu'elle fût, de plus, une ménagère accomplie, une cultivatrice entendue, comme l'avait été Mlle Hellebosc, il s'en félicitait et cela flattait ses espérances.

Gervaise était trop fine pour ne point deviner les desseins de son père; mais nul ne pouvait savoir si elle les approuvait ou non. Ce soir-là, toute au plaisir de cette course dans le vent léger, elle bavardait tranquillement, s'amusait à reconnaître les lieux qui, de distance en distance, indiquaient les fermes entourées de fossés.

— Là-haut, le Claque-Dent. Ça, c'est la Pigeonnière; les lanternes remuent dans la cour : on doit aller traire les vaches. Combien y a-t-il d'acres à la Brèque ? Ah ! c'est allumé dans la laiterie du Beaumont : Mme Chouquet doit couler le lait, car elle ne laisse ce soin à personne; c'est une travailleuse; ses fils lui ressemblent. J'ai rencontré Maurice, son aîné, tantôt; il m'a dit que leurs poulains étaient bien vendus.

— Tant mieux, fit Gervais, je ne suis pas de ceux que les écus du voisin empêchent de dormir. Il faut que chacun ait sa part de contentement; puis les Chouquet sont de braves gens. Mais nous voilà rendus, je souperai de bon appétit.

Pendant que maître Rouvetot emplissait coup sur coup quatre assiettes de soupe, et que, le verbe haussé par la satisfaction de rapporter le prix de ses génisses, il contait à la maîtresse les incidents de la foire, le Mal Doslé franchissait la porte charretière de la Châtellenie, jetait un coup d'œil soupçonneux sur une étable entr'ouverte, gourmandait d'un dicton rimé et sévère les goujards qui se battaient avec des pommes de terre, et, toujours suivi de Moussu, entraît flambant dans la cuisine. L'horloge sonnait sept heures. Le feu brillait dans lâtre; les étains, les cuivres, le reflétaient.

— Je ne « t'espérais » pas si tôt, dit Ludivine, qui attirait à elle la crémaillère afin de soulever le couvercle d'une marmite fumante.

— C'est que je suis revenu en voiture avec maître Rouvetot et sa fille.

— Ah ! c'est gentil à eux de t'avoir offert une

place. Tu seras moins fatigué, mon pauvre Barnabé.

A la voix du bonhomme, Pierre avait ouvert la petite salle. Le Mal Doslé y pénétra victorieusement, déposa sur une chaise son parapluie rouge et son gourdin, souleva sa plaude bleue, sortit des profondeurs mystérieuses de son gilet le précieux sac, le fit tinter sur la table :

— Tenez, comptez-moi ça, not' maître.

Ludivine entend Pierre remercier et féliciter son vieux serviteur. Elle aussi a des comptes à présenter au fermier. Depuis la mort de Mlle Hellebosc, elle reçoit chaque semaine le prix des denrées du marché; elle serre les bénéfices dans un tiroir de la chambre de sa marraine, car, craignant d'importuner Pierre, elle n'a pas osé jusqu'alors lui faire examiner ses dépenses et ses recettes.

— Maître, demande-t-elle ce soir-là, tandis que le Mal Doslé se restaure, j'ai depuis longtemps de l'argent à vous remettre. Voulez-vous vérifier mes carnets ?

— Donne, dit-il d'un air las.

Elle apporte le coffret dont Manuelle faisait le même usage; elle ouvre le cahier sur lequel, de sa plus belle écriture, elle inscrivit en détail ses ventes et ses paiements.

Pierre jette un rapide coup d'œil sur les calculs de la petite.

— C'est exact, tes calculs sont justes, tu écris bien.

Et voilà le seul merci qu'elle obtient en récompense de son labeur, de son ordre, de son dévouement désintéressé.

Elle se retire, déçue. Dans la grande cuisine, le Mal Doslé fait honneur au souper; puis, approchant un escabeau de lâtre, les pieds contre les bûches, sa main dans le poil floconneux de Moussu, il achève de narrer ses exploits de la journée.

— Figure-toi, Ludivine, qu'ils avaient le toupet de n'offrir que cinquante-deux pistoles du Rouge. Faut point avoir de honte tout de même !... Si Moussu a fait le chemin en voiture aussi ? Non, il n'était point si « tanné », lui; il suivait à pied comme les chiens du roi; puis, tu comprends, il aurait sali mam'zelle Gervaise qu'était en toilette... elle est bien affable, tu sais.

— Oui, fait Ludivine, on en dit grand bien.

— C'est point une embarrateuse comme on en connaît d'aucunes. C'est une jeunesse qui respire l'honnêteté; avec ça, maline pour son métier. Maître Gervais estime rudement notre maître.

— Ah !

— C'est un homme qu'est à son affaire, malt' Rou-

vetot, mais point « grandier » pour ça; c'est des gens qu'ont le commandement juste. Mam'zelle Gerlaise a vingt ans à c't'heure et le raisonnement d'une femme.

— Ah! dit encore la petite.

Sa vaisselle replacée dans le faux-palier, elle est venue s'asseoir près de Barnabé, sur le rebord de lâtre. Le feu colore le long nez du bonhomme et le joli visage de la fillette : il réveille un point lumineux dans les yeux décolorés par l'âge et le fait jaillir, sous les épais sourcils grisonnants, avec une vivacité singulière; il se reflète et tremble dans les yeux couleur noisette, jeunes, limpides et purs. Tous deux se taisent, suivant sans doute, mais avec des sentiments divers, la même idée. L'orpheline songe qu'un jour le regard de son maître sourira peut-être de nouveau. Elle songe qu'un jour Pierre ne sera plus seul dans l'antique demeure. Elle est toute prête à aimer la femme qui viendra redonner un peu de joie au jeune homme. Mais cette femme gardera-t-elle à la Châtellenie la jeune servante et le vieux serviteur? Permettra-t-elle à Ludivine de continuer à servir son maître silencieusement, dans l'ombre?

Est-ce que ce sont les flammes qui ont rougi les yeux que la petite lève vers son vieil ami?

— Dis-moi, es-tu bien réchauffé, mon bon Barnabé?

— Oui, et, après tous les tracas de cette journée, ça me fait comme une caresse d'être là et de te regarder.

— C'est parce que tu m'aimes que tu penses ça. Vois-tu, mon bon Barnabé, il n'y a plus que toi qui aït souci de moi dans le monde, murmure l'enfant.

De nouveau, ils restent silencieux. Elle s'arrache la première à sa rêverie :

— A quoi penses-tu, cher Barnabé?

Il sutsaute, tire sa cache-nez, puis, se raidissant :

— A chaque jour suffit son mal. Nous verrons ce que nous verrons. Il est tard, et faudra travailler demain comme hier. Faut te coucher : à ton âge, le sommeil est la moitié de la santé. Je vas partir; mais qu'est-ce qu'annonce Mathieu Lænsberg?

Il feuilleta l'almanach bleu, si souvent consulté.

— De la neige pour le 2 mars! Ce sera contraignant d'un sens, mais d'un autre côté :

*« Des neiges et un bon hiver
Mettent les biens à couvert. »*

L'astrologue normand ne se trompait pas. Quelques jours plus tard, la neige tombait sur le toit bleuté de la Châtellenie, le chaume des bâtiments, les grosses

têtes des pommiers, les arbres de la chânaie... Elle ouatait les pas des domestiques qui, aux trois coups de fouet du premier charretier, annonçant l'heure des repas, venaient heurter leurs sabots fourrés de paille sur les cinq marches de pierre par lesquelles on accède à la porte de la cuisine au cintre surbaissé. Dans la grande enceinte carrée, on n'entendait plus que le bruit de la machine à battre, et, de loin en loin, le meuglement d'une vache, le hennissement d'un cheval, le bêlement d'une brebis.

Barnabé fendait du bois qu'il entassait dans le bûcher; les goujards déblayaient les chemins, se lançaient des boules de neige; les vachers vidaient les étables et, dans la pilerie, hachaient des betteraves pour la nourriture du bétail. Ludivine interrompait de temps à autre ses nettoyages pour émietter du pain aux rouges-gorges dont les petits becs frappaient à la croisée.

Un après-midi, Pierre, las d'être enfermé avec ses lugubres pensées, sortit par la porte charretière. Devant lui, à l'infini, sur la plaine immense, les blancs flocons avaient étendu un lumineux tapis. Au loin, les arbres séculaires, la pointe du clocher, les collines montant vers le ciel pâle, les ailes d'un moulin branlant, semblaient être des choses irréelles, fragiles, prêtes à s'évanouir au premier souffle. Un peu plus rapprochée, à gauche, à mi-côte d'une petite colline, la façade rose d'une maison moderne, la Roncerie, construite en briques d'un ton clair, se détachait sur un horizon de rêve.

Et, soudain, Pierre revoit, comme en un songe, le convoi de sa sœur qui, peu de mois auparavant, avait passé par là. La dernière, sur la tombe, sur les couronnes de fleurs, une jeune fille avait répandu l'eau bénite. La dernière après la foule, elle s'était approchée du jeune homme, demeuré seul contre la barrière vermoulue du cimetière. Elle avait pris la main brûlante de Pierre Hellebosc et, dans sa main fine et fraîche, l'avait pressée fortement sans murmurer un mot.

Pierre avait remarqué les premières personnes qui avaient défilé devant lui. Il avait balbutié des remerciements. Puis il s'était engourdi, absorbé dans sa douleur, ne répondant plus que d'un geste à ceux qui le plaignaient au passage.

Mais, tout à coup, cette étreinte énergique, ce parfum... il le reconnaissait pour l'avoir respiré plus d'une fois, ce dernier été, dans la chambre de sa sœur, après les visites d'une étrangère qui, à peine installée à la Roncerie, avait recherché la société de Manuelle.

Un instant, le jeune homme s'était arraché à sa

morne indifférence ; son regard absent, perdu dans sa pensée désespérée, s'était ressaisi et fixé sur l'élégante jeune fille : il lui savait gré de ne prononcer aucune parole de consolation ; sa main, lasse de se tendre vers des mains machinalement offertes, avait trouvé comme une douceur à la pression, ferme et rapide, de la main de miss Lavinia Bernston.

Toute cette scène se retrace en ce moment au souvenir de Pierre Hellebosc : le cortège, les chants, les cloches, les fleurs, le cercueil posé sur la tombe, la dernière main touchant la sienne, les yeux s'attachant aux siens.

V

Un matin, Ludivine, en se levant dès l'aube, ne frissonna plus sous le froid qui, pendant tout l'hiver, pénétrait dans sa chambrette. Elle s'habilla promptement : tant de travail l'attendait jusqu'au soir ! Elle passa son casaquin et son court jupon de cotonnade grise et courut au poulailler où les captifs caquetaient, implorant leur délivrance.

Dès qu'elle eut entr'ouvert la porte, toutes les crêtes se dressèrent, toutes les ailes battirent. Les poules et celles des pintades qui n'avaient pas passé la nuit sur les arbres, les dindons et les canards, s'élancèrent vers la clarté.

L'enfant était seule, au milieu de ses volailles bruyantes ; ses pieds se mouillaient dans la rosée du matin ; un reste de brouillard tombait, embrumant ses cheveux. Les gars des écuries et des étables s'étiraient encore paresseusement dans leurs couchettes de bois suspendues aux poutrelles des plafonds ; ils ne s'attablèrent pas avant une demi-heure devant leur soupe au lait de beurre ; aussi Ludivine ne rentra pas immédiatement. Elle sortit par l'une de ces portes charretières qui forment à certaines fermes normandes de si magnifiques entrées. Sur l'un des montants de pierre de celle-là, elle pouvait déchiffrer la date de 1604. Ludivine côtoya les fossés, trouva les mousses plus vertes, les appels des oiseaux plus joyeux. Au bas d'un vieux talus, des primevères entr'ouvraient leurs pétales jaunes derrière les feuilles bronzées du lierre. Quelques marguerites émaillaient l'herbe.

« C'est le printemps, murmura-t-elle. S'est-il aperçu, lui, que le printemps est venu ? »

Pierre s'en est aperçu, mais il n'y voit plus, ou n'y veut plus voir, que le travail de la saison.

— Il est temps de semer le lin, dit-il à ses domestiques. Et toi, Barnabé, tu iras jusqu'à Anglesqueville prévenir les tondeurs.

Barnabé prend son parapluie rouge, complètement indispensable de sa tenue des grands jours et part en déclamant :

*« A la Saint-Aubin, on tond
D'ordinaire le mouton ;
Mais, si vous voulez m'en croire,
Tondez-le à la Saint-Grégoire. »*

Quelques jours après le matin où Ludivine avait senti son cœur rempli de la joie du renouveau, Pierre fit harnacher quatre juments de labour.

— Je tracerai l'enrayure, déclara-t-il au nouveau charretier. Il ne faut pas que j'oublie, ajouta-t-il pour ne pas froisser le serviteur.

Il saisit les mancherons de sa charrue et siffla son attelage. Les juments démarrèrent ; le soc écrasa les plantes menues, creva la terre, s'enfonça dans le champ. Pierre droit, les bras à demi tendus, dirigeait son instrument avec habileté. Combien de sillons pareils aux siens, rectilignes, uniformes, avaient été creusés par les Helleboscl Combien de laboureurs, avant lui, étaient passés, qui, pendant des ans et des ans, avaient marché de la sorte, l'œil fixé sur ces bléris et sur ces cossardières ! Ils avaient vécu là, simples, ignorés. Seules, la vieille maison au toit pointu et les grandes plaines avaient retenu leurs confidences de bonheurs paisibles ou de tristesses...

— La Roncerie est ouverte, s'écria tout à coup l'homme auquel Pierre donnait une leçon.

Le fermier lâcha les deux mancherons et les tendit au charretier. Mais il n'eut pas le temps de fuir, d'éviter la jeune fille qui s'avancait vers lui, svelte dans sa simple robe de lainage blanc.

— Nous voilà revenues au pays, monsieur Pierre, dit-elle. Nous amenons le beau temps et nous devançons les hirondelles.

Et, dans ses longues mains fines, elle serra la main hâlée du laboureur.

— Beau temps ou mauvais temps, que m'importe, à présent ! dit-il lentement, et presque tout bas.

Et, saluant, il s'éloigna. Pourquoi se dérobait-il ? fierté ? crainte d'entendre le nom de sa sœur prononcé par cette voix dont le timbre grave et doux venait de le faire tressaillir ? crainte aussi d'affronter ces yeux qu'il n'avait pas oubliés et de les sentir chercher et dominer les siens ?

Rentré chez lui, il regretta cependant sa brusquerie, la réponse presque impolie jetée à la belle étrangère qui ne lui témoigna jamais que la plus discrète sympathie.

L'année précédente, à la suite de la faillite d'un filateur d'Elbeuf, l'habitation nommée « la Roncerie »

était à vendre. Les annonces cessèrent bientôt de paraître dans les journaux; les affiches qui placardaient les piliers furent enlevées. Des Américains avaient acheté la Roncerie, disait Maître Cavalier.

Un matin, les badauds furent vivement intrigués par le passage, à travers la bourgade, d'un landau venant de la ville voisine et amenant à la propriété trois dames inconnues. C'était miss Lavinia Bernston, sa tante et son institutrice allemande.

Tous dans le pays s'occupaient des nouvelles venues, sauf les Hellebosc. Quel attrait conduisit bientôt l'étrangère à la Châtellenie? Sans aucun doute, celui de Mlle Hellebosc : beaucoup trouvaient Manuelle trop réservée, mais l'aveu de sa distinction et l'éloge de sa bonté étaient dans toutes les bouches. Lavinia, souvent, apportait à la malade des fleurs rares et des fruits exotiques. Pierre, peu sociable, laissait les jeunes filles seules. L'étrangère était surprise, elle qui avait déjà tant couru le monde, de trouver chez Manuelle, élevée à la campagne, un tel charme, et chez le frère et la sœur une instruction si variée.

Lavinia demeure immobile au milieu du champ. Elle regarde Hellebosc s'éloigner, grand, droit, entre les seigles penchés. Une lueur de défi s'allume dans ses larges prunelles sombres, un furtif sourire se joue sur ses lèvres.

VI

Pierre ne s'était plus aventuré sur les terres qui l'avoisinent. Le premier dimanche d'avril, pendant que presque tous se rendaient à la messe, il gagna la Cavée située entre la Châtellenie et la demeure de défunte demoiselle Rose Hellebosc.

Un goujard de la ferme passa, raide, engoncé dans ses habits de fête, fier comme Artaban. De loin, le vieux Barnabé le suivait. Bien que Mathieu Lænsberg n'annonçât pas d'orage pour ce jour-là, son servent avait pris le grand parapluie de cotonnade rouge. Ses lunettes étaient attachées par une corde au volumineux paroissien, héritage de son défunt père. Son cache-nez bleu était serré autour de son cou.

— V'là du temps poussant, dit-il en s'avancant vers Pierre. Le blé promet, notre avoine n'est point épaisse exprès, mais on a vu pire. Le soleil est quément gênant anhuy, et j'aurai point d'ombre d'ici à l'église, mais, patience :

Pâques jeunes ou vieilles

Ne viennent jamais sans feuilles.

— C'est vrai, Barnabé. Dimanche prochain ne fera pas mentir le proverbe, espérons-le.

Pendant que le Mal Doslé allongeait le pas vers la bourgade où les cloches carillonnaient, Pierre, se retournant, aperçut, venant à lui, miss Lavinia Bernston.

Avec les grandes plumes blanches, posées comme des ailes déployées sur son large chapeau de paille, avec les branchettes, vertes et roses, des ribés épinglés à son corsage clair, elle paraissait personnifier la jeunesse et le printemps.

— Monsieur Pierre, dit-elle, vous ne m'éviterez pas plus aujourd'hui que vous ne m'avez évitée le jour de mon arrivée. Pourquoi me fuyez-vous, d'ailleurs ? Je viendrai bientôt vous surprendre chez vous. Il me tarde de revoir la Châtellenie. Je l'aime, votre ferme.

— Tout y est bien changé, interrompit-il tristement.

— Oui... et si je ne vous ai pas parlé de votre sœur... c'est qu'il est encore trop tôt, n'est-ce pas, pour en parler ?

— Oui, trop tôt.

Seulement alors, il la regarda. Il lui était reconnaissant d'avoir compris combien il était jaloux d'emprisonner sa peine pour lui seul. Lavinia aussi regardait Pierre, de ses yeux noirs, allongés et très sombres, tellement foncés qu'ils avaient des reflets verts.

— Tantie me suppose encore la tête sur l'oreiller, dit-elle gaiement, car je suis une paresseuse. J'espère qu'elle ne s'est pas aperçue de mon escapade. Bien qu'habituee à mes vagabondages, elle se figure, la pauvre, que le monde entier s'acharne à ma perte. En ville, si je suis en retard de cinq minutes, c'est que, certainement, je suis écrasée. A la campagne, les bœufs m'ont percée de leurs cornes, je suis tombée dans quelque fondrière ; serait-ce un accident si déplorable ? suis-je une chose si précieuse ? Qui sait ? Je ferai peut-être beaucoup de mal en mon existence...

Elle démentit ses paroles par un éclat de rire. Son regard glissa lentement sur Pierre. Il songea qu'elle se calomniait et que c'eût été dommage qu'elle disparût de la vie qui s'ouvrait devant elle, et qui serait accueillante à sa fortune, à sa beauté.

Elle avait été terriblement gâtée, cette enfant d'un père germano-américain et d'une mère slave, laissée tout bébé à une tante à demi française, instruite par une institutrice allemande, qui était soucieuse avant tout de rester en bons termes avec son élève et, dans ce but, s'ingéniait à la flatter.

Quelle était la jeune fille ainsi élevée ? Était-elle bonne ou mauvaise ? loyale ou mensongère ? aimante ou égoïste ? simple ou perverse ? Tous subissaient le charme de sa personne élancée, de ses yeux étranges, de sa bouche à l'expression mobile, de la séduction de ses gestes.

Bien des admirations, exprimées ou muettes, étaient déjà venues à elle.

— Savez-vous, dit-elle, à quoi je pensais tout à l'heure ? Je me demandais comment, tous deux, nous avons été attirés ce matin dans la Cavée Jolie. C'est assez singulier de se rencontrer là, un endroit si désert, et surtout le dimanche où tous fuient vers l'église. Moi, je ne suis pas catholique, je ne sais même pas si je suis chrétienne. Je suis sortie en quête de chants d'oiseaux et de senteurs printanières. Le hasard nous a réunis là... le hasard ?... certains ne diraient-ils pas la destinée ? N'a-t-elle point un autre nom ; cette Cavée Jolie ?

— Oui, mademoiselle. Ici, elle est riante, large. Mais plus loin, tout à coup, elle se rétrécit, elle monte entre deux escarpements, arides, sauvages, pleins d'ombre, entre lesquels peu de gens s'attardent. Dans le pays, on nomme cet endroit : Cavée Malheurt.

— Cavée Malheurt... Une légende, sans doute, se rattache à cette dénomination.

— Non, pas une légende, mais l'histoire véritable d'un de mes arrière-grands-oncles.

— Oh ! contez-la-moi, voulez-vous ?

Pierre hésita, puis parla : il avait à réparer.

— Il y a cent soixante ans à peu près, un Pierre Hellebosc aimait une jeune fille des environs qui bientôt allait devenir sa femme. Pour lui, elle avait rompu avec un riche et vindicatif fermier. Un soir que Pierre Hellebosc revenait de chez sa fiancée, il fut assailli par son rival qui, l'ayant frappé à coups de serpe, et le croyant mort, s'enfuit. À la Châtellenie, on attendait le voyageur. Lorsque minuit fut sonné, on s'émut de ne point le voir rentrer. Le frère cadet se mit en route. À la montée que vous apercevez là-bas, il se heurta contre le corps du blessé.

« — Qui t'a frappé ? » interrogea-t-il.

« L'autre ne répondit pas.

« On le rapporta mourant à la Châtellenie. Il se refusa à dire le nom de son meurtrier et défendit qu'on cherchât à le savoir, ne voulant pas paraître devant Dieu avec des idées de vengeance. Il demanda seulement à son frère d'élever à la place où il était tombé l'image du Sauveur du monde, afin que devant elle les Hellebosc, aux heures d'épreuve ou de

défaillance, vinssent prier. C'est pourquoi, au flanc de la Cavée, un grand christ se détache sur le ciel d'orage ou sur le ciel bleu pour bénir et pardonner.

— Vous me faites frémir ! Quelle histoire tragique, et quel héros chrétien ! La Cavée Malheurt n'a-t-elle pas été funeste à d'autres ?

— Pas d'une façon aussi saisissante, du moins. Mais c'est par ce chemin que tous les Hellebosc — la tradition l'exige ainsi — laissent la Châtellenie pour le cimetière du village. C'est par ce chemin que Manuelle...

Il se tut, les yeux subitement humides.

— Oh ! pourquoi, s'écria-t-elle, vous ai-je fait songer à cette dernière tristesse ?

— Est-ce que je n'y songe pas toujours ?

— C'est moi qui vous ai questionné sur la Cavée Malheurt.

— Cavée Jolie... Cavée Malheurt... l'une est la continuation de l'autre... image de la vie... douceur au début, heurts meurtriers à la fin.

— A votre âge, monsieur Hellebosc, on ne touche pas à la fin de la vie... Oh ! pourquoi ai-je prolongé cette conversation jusqu'à vous faire souffrir ? Pardonnez-moi, je vais rejoindre tantie. Mais, à bientôt.

Elle le laisse. Il la regarde s'éloigner, les ailes de son chapeau frôlant les branches basses, sa jupe blanche effleurant les buissons.

VII

Dans la grande cour de la ferme, Ludivine et Barnabé veillent seuls ce dimanche-là. Le Mal Doslé n'est point sorteux ; puis, le vacher s'attardant « au carreau » plus souvent qu'à son tour, qui « remuerait » et abreuverait les bêtes en son absence, sinon le bonhomme ? Le voilà, précisément, qui tire, du bout de leurs longues, trois génisses vers la mare lentilleuse. Ses sabots fourrés de « feurre » font « clap, clap » dans le chemin. Dans les poches de sa culotte en velours brun, l'almanach de Mathieu Lœnsberg voisine avec un couteau compliqué de nombreuses lames usagées.

Le soleil se mire dans l'eau vers laquelle, après les génisses, s'abaissent les fronts puissants des bœufs altérés. Moussu, la langue pendante, au bord de sa loge, les suit d'un regard de convoitise.

— Tiens, manant, fait le brave homme, il y en a pour « tertous ».

A l'aide d'un seau emmanché au bout d'un long bâton, il puise, au cœur de la mare, une eau claire qu'il verse dans la marmite du chien hirsute.

Avril resplendit dans le bleu du ciel et dans l'épanouissement des plantes. Quelques bourgeons hâtifs se découvrent, de-ci de-là, aux pommiers. Barnabé craint, pour eux, les méfaits de la lune rousse. Les fleurs blanches, les feuilles d'un vert si tendre du poirier, encadrent les anciennes fenêtres aux appuis de pierre de la maison des Hellebosc. De tous les coins du frais bosquet, du verger profond, aux espaliers couverts de boutons de roses, les oiseaux s'appellent et se répondent.

Ludivine, entre deux corvées, pousse la barrière du jardin. Elle aspire avec délices le parfum des dernières violettes et des premières ravenelles. Près de la haie, les myosotis déjà forment un tapis azuré; les pêcheurs du Japon montrent leurs pétales d'un rouge vif; les boules jaunes des mahonias se cachent derrière leur feuillage épineux; les clochettes du muguet s'entr'ouvrent; les renoncules roses, mauves et blanches disent la fin de l'hiver. Et la petite, dont le cœur aimant s'est réjoui tantôt de voir Pierre moins triste que de coutume, la petite, dont l'âme délicate et simple trouve du bonheur, de la beauté dans les plus humbles choses, savoure le printemps revenu dans le vieux jardin rustique.

— N'as-tu pas trop chaud, Barnabé? remarque-t-elle, quand le Mal Doslé la rejoint après avoir donné leur ration aux bêtes. Te voilà tout en nage! Barnabé entortille davantage son cache-nez à son cou.

— *En avril*

Ne te décourage pas d'un fil.

« Retiens ça, m'n éfant; ceusses qui méprisent les proverbes ont plus souvent à s'en repentir qu'à s'en contenter.

— C'est vrai, acquiesça Ludivine.

Sa pauvre robe du dimanche, taillée dans de la cotonnade claire, moule son jeune corps, à la fois souple et vigoureux. Des pétales, tombés des quenouilles en fleurs, sont restés accrochés à l'or de ses cheveux, qu'elle coiffa toujours avec complaisance. La jeunesse rit en son regard; et le Mal Doslé, que les fleurs n'intéressent guère, s'attarde à l'admirer.

« Aux aguinettes prochaines, songe-t-il, c'est à elle que je donnerai l'anneau de mariage de ma mère. Tout ce que je chéris, c'est à elle que je le donnerai. »

— Dis-moi, Barnabé, quand tu iras au bourg, tu me rapporteras des graines de zinnias et des juliennes. Il ne fait cas de rien encore, mais un jour peut-être il aura plaisir à retrouver les fleurs que marraine soignait.

— Entendu.

— As-tu remarqué, toi, Barnabé, il avait l'air moins assombri aujourd'hui. Sais-tu où il est allé ce matin ?

— Dans la Cavée Malheurt, même que la « horsaine » y était aussi quand je me rendais à la messe. Elle est rudement belle, quoique ce ne soit point à la façon des filles de chez nous. Seulement, ta mine me sourit plus encore.

— Tu ne sais que « m'alozer », vieux Barnabé.

— Je « t'aloze » point, m'n éfant, je te dis ma pensée. As-tu peur de la Cavée Malheurt, toi ?

— Peur ! s'écria Ludivine, que non ! Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Une idée.

— Drôle d'idée, Barnabé ! Quand j'étais petite, et que je suivais papa dans les bois, le soir, pour rentrer, nous traversions souvent la Cavée. Il m'en contait les légendes, et, près de lui, elles ne m'épouvantaient pas. Ses arbres sont mes amis et ne m'ont jamais causé dommage. Marraine, non plus, ne craignait pas la cavée profonde. Notre maître l'aime, et moi aussi, je l'aime.

Le Mal Doslé tortilla un bouton de son tricot beige, agrémenté de larges reprises ; puis, changeant de conversation :

— Je vas faire un tour du côté des Châtaigniers, à savoir si leur avoine est plus épaisse que la nôtre.

— Va, va, mon pauvre Barnabé, tu ne te donnes jamais de congé, toi ; mais, avant que tu partes, je vas te montrer la première couvée de poussins.

Une grosse poule jaune, trainant à sa suite une dizaine de poulets foncés, accourut, gloussante, à l'appel de la servante.

— Ils paraissent bien « drus », remarqua le bonhomme. Ah ! t'as l'œil à tout, ma petite. Une ménagère comme toi, c'est le trésor d'une maison !

Il la laissa sur cet affectueux compliment, renoua son cache-nez, sortit par la porte charretière du midi.

Alors, Ludivine continua sa besogne, tailla la soupe, confectionna pour Pierre un plat de son goût, et, le goudard n'étant pas rentré pour la cueillette des œufs, elle dut grimper dans les banneaux, chercher entre les tonneaux du cellier, dans les mangeoires des étables, les râteliers des écuries, car les poules, entêtées, préfèrent, pour pondre, n'importe quelle niche à celles de leur poulailier. Plus indisciplinées encore, les dindes se dissimulent derrière les fagots, dans les touffes d'orties.

Ludivine réussit à grand'peine à les faire « déjuquer ». Elle chassait devant elle des pintades criardes

lorsque, côte à côte, Pierre et son fidèle serviteur franchirent la porte charretière.

— Notre seigle est en avance sur celui de maître Gervais, proclamait le bonhomme, il est quasiment prêt à « épier ». Malt' Gervais vous fait aussi compliment de vot' cossard. J'sieus entré cheux li; sa demoiselle m'a forcé à prendre un verre de cassis; tout est bien tenu chez eux : elle est rudement avenante et entendue.

Pierre en convient, mais d'un ton très détaché, ce qui coupe court à l'enthousiasme du bonhomme.

VIII

C'était par hasard et caprice que miss Bernston avait acquis la Roncerie. Elle parcourait distraitemment la quatrième page d'un journal, lorsque ses yeux tombèrent sur une annonce : « A vendre belle résidence de campagne, grand jardin, vieux arbres, maison spacieuse composée d'une salle à manger à six fenêtres, d'un salon, etc... »

— Tante, s'écria la jeune fille, nous ne savions où passer l'été, allons en Normandie; et, si vous voulez me faire plaisir, laissez-vous tenter par cette séduisante réclame.

Ce « si vous voulez me faire plaisir » avait enlevé le consentement de Mme d'Estrelles. Au nom de sa nièce, miss Lavinia Bernston, elle acheta la demeure cauchoise. La jeune fille parut s'y plaire la première année; elle y est revenue ce printemps avec l'intention d'y séjourner de longs mois.

— Pour jusqu'en octobre au moins, tantie, nous nous métamorphosons en vraies campagnardes, avait-elle déclaré.

Sa propriété est entourée d'une épaisse haie d'épines, défense naturelle contre les maraudeurs et les braconniers.

— Ne me détruisez pas cette végétation folle, avait-elle dit au jardinier, afin que soit justifié le nom de Roncerie.

La Roncerie est construite en briques roses que le soleil illumine du matin au soir de lucurs d'incendie. Les grandes pelouses de son parc sont coupées de corbeilles aux fleurs éclatantes et sans cesse renouvelées. Les espaliers de son potager sont en plein rapport. La riche étrangère, qui jusqu'alors promena sa jeunesse et son ennui dans les hôtels cosmopolites, s'amuse de son verger comme d'une nouveauté. Le vaste jardin a des coins délicieux d'ombre et de fraîcheur. Mme d'Estrelles s'y repose de l'existence mouvementée qu'elle déteste, mais

qu'elle adopta par tendresse pour la jeune fille aveuglément aimée.

Dans sa sollicitude inquiète et quasi malade, elle craint cependant de se montrer égoïste; elle redoute l'ennui pour l'enfant adulée, son seul intérêt, son unique adoration.

Calinément, Lavinia la rassure :

— Non, tantie, soyez heureuse; je ne suis pas lasse encore de la Roncerie. J'y trouverai des sujets d'étude différents de ceux de la Grèce et de l'Italie. Puis, ce pays me plaît. L'an dernier, j'y ai fait la connaissance de cette jeune fille étonnante de grâce et d'intelligence : Mlle Hellebosc, morte à l'automne... Cet été, mes pinceaux me tiendront fidèle compagnie. Ce sont des amis sûrs.

— Et des instruments habiles en tes petites mains!

— Peut-être dites-vous vrai. Vous savez combien j'ai travaillé à Florence et à Paris, avec les meilleurs maîtres. C'est ma passion. Je crois que c'est tout ce que j'aime au monde... et vous, tantie. Je vais vous dire... Le jour de notre arrivée ici, j'ai couru jusqu'à la plaine et je me suis arrêtée, frappée d'admiration, devant la noblesse de la tenue et de la marche d'un laboureur. Sur l'immensité grise du champ, il se détachait en vigueur, grand, mince et musclé. Ses yeux ne laissaient pas le sillon; il allait sans autre préoccupation que la direction de son attelage : quatre fortes juments dont les sabots soulevaient une poussière blonde. Cet homme semble être la personnification de toute une race. En le regardant, j'ai décidé que je ne choisirais pas d'autre sujet de tableau pour exposer au Salon. Seulement, il me faudrait le revoir, et mon nouvel ami est un sauvage, bien que ce soit le frère de Mlle Hellebosc.

— Tu l'apprivoiseras, mignonne.

Lavinia ne désirait jamais une chose en vain. Elle eut bientôt ses entrées libres à la Châtellenie. Elle avait sollicité de Pierre la permission de peindre un vieux mur écroulé, à droite de la porte charretière. Quelle excuse valable eût-il alléguée pour refuser? Il avait accordé l'autorisation gentiment demandée.

Maintenant, chaque après-midi, Lavinia s'installe devant l'antique pan de mur et la tour en ruines. Les domestiques de la ferme ne comprennent pas quel plaisir elle éprouve à reproduire ainsi, patiemment, durant des heures, « une si vilaine démolition, pleine de mauvaises herbes ». Barnabé, qui, de loin, reluke la jeune horsaine, remarque qu'elle « est belle comme la dame qui représente le printemps dans Mathieu Lensberg ».

Dès qu'apparaît miss Bernston, Pierre s'absente

de la ferme pour la surveillance de ses cultures. La présence de cette heureuse et souriante créature dans la cour d'où Manuelle, souriante et jeune aussi, est partie pour toujours le bouleverse. Lavinia respecte l'isolement d'Hellebosc, ne cherche plus à l'aborder, se contente de le saluer de loin. Secrètement, jalousement, Pierre enferme en lui sa douleur; mais il obéit maintenant aux dernières paroles de sa sœur : « Travaille, travaille. »

Il est redevenu le cultivateur émérite qu'elle désirait qu'il fût. Ses champs sont prospères, ses bâtiments bien entretenus, ses chevaux et ses bestiaux les mieux soignés du pays. Il ne rentre qu'à la nuit tombante, lorsqu'il se sent harassé de fatigue.

Un soir succède à un autre soir, l'ombre tombe lourde sur la vieille cour. Parfois, Pierre entr'ouvre sa fenêtre sur la tiédeur de la nuit. Tout dort. Les clartés des fermes laborieuses sont éteintes. La lampe de Ludivine ne forme qu'un étroit et pâle cercle lumineux. Dans la direction de la Cavée Malheurt, les illuminations tardives de la Roncerie attirent de force les regards du jeune homme, entraînent ses pensées douloureuses hors de la demeure ancestrale, imposent à son imagination l'image de Pétrange fille qui, impérieusement et doucement à la fois, réclama son amitié.

Depuis trois semaines que, favorisée par un printemps exceptionnellement beau, Lavinia vient peindre à la Chatellenie, elle et Pierre n'ont plus échangé un mot. Pour l'éviter, il fait de longs détours, s'attarde au Vieux-Clos, reprend lui-même la direction d'une charrue. Ce travail manuel, d'ailleurs, en brisant son corps, apaise son âme.

Un après-dîner, il abandonna les champs plus tôt que de coutume et rentra dans l'immense cour, protégée d'abord par un fossé planté d'ormes, puis par une double rangée de sapins et une triple alignée de hêtres. La fraîcheur de ses arbres lui causa une sensation de bien-être après les heures cuisantes d'un soleil orageux dans la plaine. En face de la tour lézardée, du mur croulant, desquels peu à peu se retirait la lumière, Lavinia, toujours vêtue de blanc, se détachait, silhouette mince et claire. Elle semblait uniquement absorbée par son œuvre, mais depuis longtemps guettait-elle le moment favorable? Brusquement, elle jeta ses pinceaux, se leva, vint au fermier, lui tendit la main et supplia :

— Laissez-moi seulement vous souhaiter ainsi la bienvenue chaque soir.

Un peu surpris, il ne répliqua rien. Elle garda dans ses mains mignonnes la main d'Hellebosc, et

plus bas, caressante, avec la moue d'un enfant peiné, elle insista :

— Chaque soir, n'est-ce pas, vous me le permettez ?

Les yeux profonds du paysan se troublèrent. Il répondit simplement :

— Vous me l'avez déclaré dans la Cavée Malheur, il est impossible de rien vous refuser !

IX

Mai, le magicien, succède au gentil avril. La pluie et le soleil, alternés à souhait, ont transformé la campagne normande. Les houles bleutées des seigles hauts suivent les houles d'émeraude des avoines, les tapis de pourpre des trèfles incarnats. Les voiles légers, flottant sur les horizons, annoncent une récolte abondante au dire du Mal Doslé.

Les hirondelles, revenues dans la ferme accueillante et protectrice, l'animent de leur vol capricieux, construisent leurs nids contre les poutrelles de l'écurie, au-dessus de la tête de Barnabé. Les proverbes du bonhomme leur promettent la sécurité.

*« Hirondelle sous ton toit,
Chance et bonheur pour toi. »*

Deux nouveaux nids d'hirondelles se sont édifiés dans la chambre de Ludivine. L'un s'est accroché à la corniche de l'armoire sur laquelle se becquetaient déjà des oiseaux sculptés en plein bois ; l'autre s'est posé dans le creux d'un bénitier en Vieux Rouen, cadeau de Mlle. Hellebosc à sa filleule. Ludivine n'a pas eu le courage de chasser les jolies intrigantes, qui forcent sa confiance et son hospitalité. Pour elles, la petite garde constamment sa fenêtre entr'ouverte. Dès le matin, les hirondelles partent à la recherche des insectes. Les parfums du verger montent dans le jour levant. Ludivine, en faisant sa toilette, jouit de la féerie rose et blanche formée par les abricotiers, les pêcheurs, les cerisiers et les pommiers en fleurs. Elle songe à ceux qu'elle aime, dont les yeux sont à jamais fermés à l'harmonie des choses.

En descendant le matin, elle déchalne Moussu, déverrouille le poulailler. A ce bruit, Barnabé saute de sa couchette, se trempe la tête dans un seau placé contre le coffre à avoine, rajuste ses habillements, noue son cache-nez bleu et se montre sur le seuil. S'il aperçoit les herbes emperlées briller au petit jour, il ronchonne avec satisfaction :

*« Rosée de May et pluie d'Avril
Valent tout l'or du roi David. »*

Chaque matin, à l'heure où les coqs saluent la liberté, le bonhomme, vieux croyant, salue son Créateur d'un signe de croix, ses compagnons endormis de jurons réprouvés par l'Eglise, sa petite amie Ludivine d'un bonjour affectueux, et le ciel changeant de dictions moroses ou optimistes.

Pierre a vu les poiriers tapisser, une fois de plus, de leurs feuilles étroites et longues, les murs de la grange. Il a constaté que le polager n'avait pas souffert de sa négligence; il en attribue le mérite à la mère Landrin qui, deux fois par semaine, vient secourir Ludivine et tracer leur besogne aux filles de journée. Sur la tête du jeune homme, les pommiers nouveaux de la vieille cour ont secoué leurs délicats pétales. Quand il marche au milieu de ses colzas, ses colzas jaunissent, de leur poussière d'or, ses vêtements de deuil. Dans ses prairies, les herbes sont si hautes qu'elles montent jusqu'à ses genoux, et les chandelles de pissenlit font voler jusqu'à lui leur duvet moelleux.

En Normandie, les jeunes gens interrogent l'avenir en soufflant sur ces chandelles floconneuses. Si la boule blanche tombe dès la première secousse, ils se marieront dans l'année. Le vieux Barnabé, un jour qu'il discutait avec Pierre s'il était opportun « de couper de lait » deux vaches, laitières médiocres, risqua, en cucillant une brassée de fleurs prophétiques :

— Maltre! il y a des choses qui, pour le bien de plusieurs, ne peuvent durer qu'un temps... Ce sera-t-il point bientôt votre tour d'éteindre la chandelle?

— J'y songerai, dit Hellebosc.

Il n'avait pas oublié la promesse faite à sa sœur. Cette promesse ajoutait à sa peine. Il ne pouvait se résoudre à voir une autre femme prendre à la Châtellenie la place de Manuelle. Aucune des filles des environs n'avait jamais retenu ses regards. Si Manuelle, avant de partir, lui avait désigné sa fiancée, il eût accédé au choix de la mourante. Mais elle avait simplement exigé un serment.

Un nom cependant vient à l'esprit de Pierre, parmi les noms des filles des cultivateurs environnants: celui de Gervaise Rouvetot. Manuelle Hellebosc estimait cette jeune fille de bon sens, intelligente et laborieuse, et le brave homme qu'est Gervais Rouvetot. Pierre sait que la moindre démarche de sa part serait chaudement accueillie aux Châtagniers.

Ce matin même, à la fin du marché franc, Gervais avait attendu Pierre à la sortie du « carreau » et avait demandé :

— Maintenant que les premiers mois de votre

deuil sont passés, monsieur Hellebosc, ne voisinez-vous pas un peu avec nous ? Défunt mon père était ami du vôtre.

— Vous dites vrai, maître Gervais ; bientôt, j'irai voir vos récoltes, avait répondu Pierre qui, par là, entendait bien ne s'engager à rien.

Maître Rouvetot, lui, croit déjà que les choses commencent à s'arranger suivant son désir : « Voir vos récoltes ? » On sait ce que parler veut dire.

Le lendemain de cette rencontre, le jeune fermier, à l'heure de la méridienne, se trouva dans la hêtraie face à face avec miss Bernston.

— Déjà dehors ? interrogea-t-elle. Où allez-vous donc ?

— Au Vieux-Clos.

— Est-ce moi qui vous chasse ainsi chaque jour de chez vous ? Je vous fais peur... ou je vous importe-tune ?...

— Ni l'un ni l'autre, mademoiselle, mais j'ai tant à surveiller.

— Pourquoi fuyez-vous toujours dès que j'arrive ? Si vous le voulez, je ne viendrai jamais plus.

— Il faut achever votre tableau.

— Je le terminerai vite pour vous débarrasser plus tôt de ma présence.

— Votre présence ne me gêne nullement. La Chatellenie est honorée de vous recevoir.

— Honorée ! le formidable verbe ! Je désirerais entendre de vous une phrase moins solennelle et plus amicale. Mais à quoi bon prononcer ce mot d'amitié ? Vous me connaissez si peu ! De moi, vous ne savez que mon nom, et il doit vous déplaire puisqu'il est étranger. Je voudrais cependant gagner votre sympathie.

Ils étaient rentrés dans la cour ; ils s'étaient rapprochés de la maison.

— J'aime la tranquillité de votre demeure, — murmurait la jeune fille. — Les vieilles pierres de la Chatellenie m'attirent, et quelque chose d'autre encore... que je ne définis pas. J'ai déjà parcouru tant de pays, vu et oublié tant de visages... En sera-t-il de même toujours ? Qui sait ?...

Elle se tut quelques minutes. Les abeilles bourdonnaient. Un papillon, effleurant le visage de l'étrangère, sembla l'arracher à ses souvenirs. Lentement, elle reprit :

— Je n'ai pas comme vous, monsieur Hellebosc, une maison de famille. Ma mère est Russe. Mon père, riche Américain, s'éprit d'elle, pendant une visite à Saint-Petersbourg, et l'épousa, bien qu'elle fût sans fortune, pour son unique beauté. Mes parents ont la passion des voyages. A peine mariés,

ils laissèrent l'Amérique pour faire leur tour d'Europe. Voilà comment je suis née à Florence. Mon arrivée n'enchantait personne. Mes parents devaient regagner l'Amérique avant de s'embarquer pour quelque nouvelle excursion. La perspective de traîner à leur suite un si frêle bébé ne leur souriait pas. Mon père avait une sœur, veuve d'un Français; et ce fut elle, ma chère tante d'Estrelles, celle qui habite la Roncerie avec moi, ce fut elle qui intervint et tira d'embarras les voyageurs. Elle venait de perdre, en l'espace de quelques mois, son mari et deux beaux petits garçons.

« — Confiez-moi le bébé, » supplia-t-elle.

« Mes parents acceptèrent avec empressement. Depuis ce jour, tantie m'a aimée pour le père et la mère absents.

— Absents toujours? questionna Pierre avec émotion.

— Presque toujours. Je les ai bien revus de loin en loin, au cours de leurs vagabondages à travers le monde. Il y a dix ans, revenant d'Allemagne, ils passèrent à Cannes, où tante et moi nous hivernions. Il y a six ans, ils sont restés quelques semaines à Paris. L'année dernière, je les ai rencontrés à Naples.

— Et jamais ils ne vous ont emmenée?

— Jamais, et je n'ai nulle envie de quitter tantie. Elle m'adore et chérit jusqu'à mes défauts.

Miss Bernston resta longtemps silencieuse près de Pierre, silencieux comme elle. Le soleil les enveloppait et les caressait encore. Il illuminait l'admirable visage de l'étrangère, aux yeux démesurément grands, voilés en ce moment d'une buée de tristesse. Pierre méditait sur l'histoire de cette jeune fille, et cette histoire lui paraissait à la fois mélancolique et digne de compassion.

— Avez-vous quelquefois souffert de leur abandon? interrogea-t-il tout à coup.

Le regard, à l'expression déconcertante, des prunelles veloutées se posa lentement sur lui :

— Ai-je souffert? je ne le sais pas. Je ne sais qu'une chose : c'est que tantie est la seule personne que je pense vraiment à aimer.

Il resta songeur, comparant son propre isolement à celui de la jeune fille dont le récit l'avait ému. Elle était debout devant lui, prête à partir. Il eût voulu lui dire la pitié qui lui prenait le cœur. Mais, sans laisser à Pierre le temps de prononcer un mot, elle s'éloigna, en murmurant :

— A demain!

Ce soir-là, Hellebosc, en rentrant de la campagne, chercha vainement à la place accoutumée la tache

blanche qu'y faisait chaque après-midi la robe de la jeune artiste. Elle n'était pas venue. Il se sentit plus seul.

Derrière la fenêtre de la cuisine, garnie d'une grille en fer forgé, « la grille du pain des pauvres », Ludivine guettait chaque retour du maître. Elle le vit errant autour de la porte charretière. Elle eût voulu courir à lui, comme elle avait l'habitude de bondir vers sa marraine. Elle eut voulu s'interposer entre lui et les sombres pensées, lui dire :

« Maître, qu'attendez-vous, ce soir ? Ne soyez pas si triste, maître ; marraine ne voulait pas que vous demeuriez désespéré toujours. Venez... il fait encore trop froid pour vous attarder, à cette heure-là, sous la hêtraie, venez... le soleil n'a pas tout à fait laissé le jardin, il est plein de fleurs, les oiseaux chantent avant de s'endormir, les aubépines sentent bon, le ciel est beau... J'ai fini ma tâche et je suis libre. Il est temps aussi de vous reposer. Que ferez-vous demain ? ConteZ-le-moi, et ce qui vous préoccupe, et toute votre peine. Je voudrais la prendre, maître... Dites-moi si je puis quelque chose pour vous enlever votre mal... »

Mais l'infinie tendresse de la petite reste enclose et cachée en elle. Vaillamment, une fois de plus, elle essuie les larmes qui la gagnent quelquefois, lorsqu'à la fin du jour elle s'épuise en un supplément de travail.

Après être resté longtemps comme rêveur près de la porte charretière, Hellebosc retourna vers les restes de l'ancien mur d'enceinte qui, jadis, entourait la ferme fortifiée. Depuis des ans, les pierres, une à une, s'en sont détachées, de sorte que, pour les gens du pays, le mur des Hellebosc est « l'affreuse démolition » qui dépare la Châtellenie. Mais Pierre est attaché à ces ruines, indices de l'importance antérieure de la vieille ferme et de la famille qui la posséda.

Jamais il n'avait vu le tableau de miss Bernston, lorsque, peu de jours après leur conversation sur le banc de pierre, la jeune fille, avant de replier son attirail, appela le fermier :

— La curiosité n'est pas votre défaut dominant. Jamais vous n'avez eu l'idée de vous approcher de mon chevalet. Regardez ..

Elle le ramena près de son installation provisoire. Il s'arrêta, muet de surprise et d'admiration. Elle avait composé une œuvre d'une grâce romantique. La tour de défense, depuis longtemps abandonnée, se campait sur le fond pourpre du soleil couchant. Par la crevasse que le temps, après les hommes, avait élargie, on apercevait encore sa cheminée profonde, au manteau écussonné. Dans les pièces

dévastées, le lierre ne recouvrait encore qu'en partie les nervures frustes de la pierre sculptée; des fleurs sauvages et de longues herbes, pareilles à de fines chevelurés dénouées, couronnaient les cintres des fenêtres béantes et retombaient pour s'échapper par l'ouverture, s'évader de l'ombre et revivre à la pleine lumière. Et vraiment elles paraissaient respirer et parer de cette vie reconquise les murs délaissés auxquels l'artiste avait rendu l'âme tragique des jours de guerre et de ruine. Lavinia vit le trouble du jeune homme.

— Vous ne dites rien, monsieur Hellebosc. J'ai fait de mon mieux cependant.

Il s'était ressaisi, et, avec cet instinct de résistance contre ses émotions, cette pudeur farouche contre ses sentiments, qui faisaient le fond de sa nature, il voulut dissimuler l'intensité de l'émotion que son visage avait trahie :

— Je ne dis rien, mademoiselle, parce que je crains d'affaiblir, en l'exprimant, ce que je pense du talent de l'interprète.

Apparemment, ce n'était pas cette phrase cérémonieuse qu'elle attendait, car elle reprit, comme désenchantée :

— Demain, j'aurai donné mes derniers coups de pinceau à ce travail, et rien ne me retiendra plus ici.

Hellebosc sentit une grande détresse l'envahir. Il répéta :

— Rien ne vous retiendra plus ici !

Y avait-il du regret dans l'intonation de sa voix changée ? Lavinia le comprit ainsi. Elle eut un de ces élans qui la rendaient si séduisante :

— Monsieur Pierre, demain, j'emporterai ce tableau en souvenir de la Châtellenie. Mais si ma présence ne vous importune plus, je reviendrai souvent. Je ferai une esquisse de la grange à colombages, de votre belle vieille maison, de Barnabé même s'il y consent...

— De tout ce que vous désirez, mademoiselle. Mais votre tante ne s'ennuiera-t-elle pas pendant vos absences ? Ne s'étonnera-t-elle pas de vous voir sans cesse à la Châtellenie ?

— Tante ne s'ennuie pas quand elle me sait contente, et j'aime travailler ici. Rien de moi ne l'étonne, car, vous savez, je suis une étrange fille, elle est habituée à mes caprices et n'a qu'un objectif : me satisfaire en tout. C'est pour moi qu'elle acheta la Roncerie l'année dernière, et, si je le veux, dans huit jours elle la revendra, et nous partirons !

Il pâlit. Elle avait observé l'effet de ses paroles sur le visage d'Hellebosc. Elle reprit, calme :

— Mais si vous êtes bon pour moi, si vous savez me distraire, me consoler dans mon isolement plus réel que vous ne le croyez, je resterai.

— Vous distraire ! Comment le pourrais-je ! Vous êtes instruite, artiste, habituée à la société, aux plaisirs du monde ; moi, je ne suis qu'un campagnard ignorant... Je ne saurais vous consoler, car il n'y a plus de joie dans mon cœur si récemment brisé.

— La source de joie ne se tarit jamais dans le cœur, monsieur Hellebosc. Elle ne se dessèche qu'avec la mort.

— Elle s'est détournée de moi pour toujours.

Et, en phrases brèves, saccadées, violentes, il dit sa peine, tout son découragement. Elle l'écoutait, attentive, avec un énigmatique et victorieux sourire... Les larmes du jeune homme coulaient le long de ses joues amaigries. Lavinia posa son bras sur l'épaule de Pierre. Frémissant et troublé, il leva vers elle ses profonds yeux gris.

— Je n'avais qu'une amie, et je l'ai perdue !...

Elle lui saisit les deux mains, elle les pressa fortement dans ses mains mignonnes, comme l'année précédente au cimetière, comme cette année encore, dans la Cavée Malheur, elle les avait déjà pressées :

— Si vous le voulez, je serai votre amie...

Il ne put que répondre « oui » dans un sanglot, puis il s'enfuit...

X

Une fois par mois, Ludivine s'octroie quelques heures de congé, pour porter à sa mère la plus grande partie de ses gages. Elle garde le reste dans une bourse, don de sa marraine. Elle a tout mis en ordre après le repas de midi des charretiers. Les bancs, la longue table de bois, sont nettoyés ; les assiettes à dessins bleus sont serrées dans le buffet de chêne de la cuisine ; lâtre est soigneusement épousseté avec un balai en plumes de poules.

Ludivine part à travers la campagne, qu'une semaine de pluies presque ininterrompues a rafraîchi. Les colzas, houles d'or, les avoines bleutées, les trèfles incarnats, se courbent sous le vent qui souffle aussi dans les cheveux bouclés de la petite.

Près des cours, maintenant feuillues, des chevaux traînent les herses, des vaches laitières pâturent les seigles et les minettes. Ludivine échange une phrase amicale avec le taupier qui, son attirail sur le dos, son bonnet à poils enfoncé sur ses oreilles, va, de ferme en ferme, dresser ses pièges. Plus loin, des femmes, penchées sur le sol, échardonnent les blés.

— Tiens ! remarquent-elles, c'est la petite Ludivine

Angammare, de chez M. Hellebosc. Où va-t-elle si vite ? Pose un brin, Ludivine, et conte-nous les nouvelles ? C'est-y vrai que mam'zelle Rouvetot...

— Je n'ai pas le temps de poser cette « relevée » ; à une autre fois, reprend Ludivine qui hâte le pas chaque fois qu'on l'interpelle ainsi.

Elle a repris sa course vers le « carreau ». Elle entre dans l'épicerie qui forme encoignure à l'entrée de la bourgade, et à laquelle on accède par trois planches réunies de manière à former un pont sur le ruisseau intermittent qui coule entre la route et un étroit tertre vert.

Aux poutrelles de la boutique villageoise sont suspendus des galoches, des chandelles, des harengs saurs, des longes, des paniers à veaux. Sur le comptoir, près des balances, s'entassent pêle-mêle des bas, des cônes de sucre dans du papier bleu, des paquets de chicorée, du saindoux, des bouteilles de « fine » à deux francs, des bocaux contenant des réglisses et autres attractions du même genre pour les écoliers.

— Voulez-vous me peser douze sous de pastilles, madame Prévost ?

— Des pastilles, volontiers... Je me disais : il y a longtemps qu'on n'a point vu Ludivine Angammare... Comme ça, vous vous rendez chez vous « anhuy » ?

— Mais oui, et les petits seraient dupes si je ne leur apportais rien...

La vendeuse fait glisser les bonbons roses dans des cornets de papier jaune :

— Ils sont tout plein avenants, vos deux frères et votre sœur, et je vois que vous les gatez toujours.

— Ne m'oublieraient-ils pas autrement ? Je retourne si rarement chez nous.

— Votre beau-père n'est point non plus pour vous y attirer.

La fillette, qui, tout à l'heure, avait rougi d'aise, devient subitement toute pâle :

— Ah ! non, non... et si ce n'étaient maman et les petits...

— Vous ne resteriez point dans le pays, je comprends ça.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, madame Prévost.

— Peut-être qu'après tout vous ne pouvez point laisser la Chatellenie avant que M. Hellebosc soit marié. Il est habitué à votre service, et ça lui ferait un rude changement s'il avait à commander à une « mouzette » qui ne saurait rien de rien. Quand Mlle Rouvetot sera Mme Hellebosc, elle pourra « tracher » d'autres servantes, et vous trouverez facilement une place plus avantageuse, sans compter

que votre tante du canton, qu'a de si bonnes pratiques...

Mais Ludivine interrompt les bavardages, en déposant vingt sous sur le comptoir :

— Voulez-vous ajouter huit sous de laine beige à reprendre ? Je suis pressée, madame Prévost.

Elle emporte la pelote pour le tricot du Mal Doslé, les pastilles pour les petits. Elle se réjouit de les surprendre tout à l'heure. Elle se hâte vers sa maison, celle que son père avait héritée de ses parents et qui, un peu à l'écart du village, se blottit, entourée d'un petit verger, au fond d'une cour.

Quel désordre dans cette cour jadis si bien tenue !... Ludivine s'avance d'un pas devenu indécis. Le jardin, dont son père aimait les fleurs, et dont il soignait les légumes, est inculte. La gorge de la jeune paysanne se serre. Elle pousse la porte entr'ouverte. L'homme est là... Pivrogne qui remplaça le brave bûcheron Juste Angammare. Appuyé lourdement sur la table, une bouteille vide près de lui, Ernest Martin, la figure bouffie par l'alcool, se retourne.

Sur le seuil, Ludivine s'est arrêtée, indignée, tremblante.

— T'apportes l'argent... Donne, commande-t-il brusquement.

— Je ne vous le donnerai pas, à vous !

Il lui tordit les poignets, mais les petites mains, énergiquement serrées, se dégagèrent de l'étreinte.

— Combien qu'il te paie, à c't'heure ?

— Quarante francs par mois, mais je garde vingt francs, ç'a été convenu.

— Convenu ou non, je m'en moque ! ricane l'homme. Tu es forte et vigoureuse, tu peux te louer davantage. Je te mettrai servante en ville, ou bien je dirai à ton maître...

— Vous ne direz rien à M. Pierre, interrompt résolument Ludivine, et vous ne me retirerez pas de la Châtellenie où je gagne honnêtement mon pain. Marraine et mon maître ont toujours été bons pour nous. Ils nous ont aidés bien des fois.

— La belle affaire ! S'ils nous avaient tant secourus, serions-nous dans la misère ?

— Nous ne serions pas dans la misère si vous étiez un ouvrier consciencieux, si vous ne dépensiez pas à boire le gain de votre travail et du mien.

Il se leva pour la frapper ; ses jambes fléchirent ; il retomba comme une masse sur la chaise qui craqua.

Presque toujours, une scène de ce genre accueillait Ludivine dans la chaumière, si charmante autrefois, et où elle avait été une enfant si aimée, si heureuse ! Elle entra, bien que ce lui fût toujours une peine. Elle revit l'horloge au son de laquelle son

père lui avait appris à compter, le petit escabeau sur lequel, en face de lui, le soir, elle se chauffait à lâtre, la commode dans laquelle Juste Angammare mettait en ordre ses notes de bûcheronnage. Grâce à son labeur, aux économies qu'il réalisait, on vivait calmes, confiants dans l'avenir.

— Qu'attends-tu pour partir ? grommela l'ivrogne.

Alors, toute la colère de l'enfant, longtemps contenue, éclata :

— Ce que j'attends ? Je suis ici chez moi, rappelez-vous-le... La maison était à mon père, la maison est à moi. Je puis vous en chasser, vous, Ernest Martin, qui ne m'êtes rien. Moi, je suis Ludivine Angammare, Ludivine Angammare, répéta-t-elle fièrement. Papa disait toujours que nous n'avions à baisser les yeux devant personne, je ne les baisserai pas devant vous. Mon argent, il est à moi seule, comme tout ce qui est ici. Je le porterai au boulanger, puisque c'est moi qui paie vos dettes. Si ce n'étaient maman et les petits, que j'aime malgré tout, je vous mettrais dehors, vous !

Il eut peur et se tut. Ludivine pénétra dans la chambre où elle n'avait jamais eu le courage de retourner depuis des années, depuis que Mlle Hellebosc l'avait emmenée à la Chatellenie. Les rideaux pendaient, déchirés. Sur leur fond crème, la petite, autrefois, avec son père, avait souvent regardé les jolis dessins diversement coloriés, représentant les ruines d'un temple grec, un moulin dont tournaient les ailes, une cascade roulant sur les rochers abrupts, des jeunes filles et des amours cueillant les fruits d'un jardin féerique.

• Si papa savait ! songeait-elle. C'étaient les rideaux de mariage de sa grand'mère. Je ne veux pas qu'ils achèvent de se perdre, j'en sauverai ce que je pourrai. »

Dans le vaissellier, elle voulut revoir les plats anciens, restes d'un temps meilleur, et qui venaient de la même grand'mère. L'ivrogne avait tout cassé. Elle ne retrouva plus que deux assiettes, seuls débris d'une douzaine reproduisant l'histoire de Télémaque. Elle les emporta et, le cœur plein de larmes, gagna l'établi. Les enfants de l'autre y jouaient parmi les troncs d'arbres et les copeaux de bois.

— C'est moi, mes chéris, dit-elle.

Ils la regardaient, ravis, se suspendaient à son cou, tendaient leurs menottes vers les cornets jaunes.

Leur joie l'arracha un peu à sa tristesse. Lasse, elle s'assit sur une « chouque ». Dans cet atelier, son père, lorsqu'il n'était pas occupé dans les taillis ou les futaies, fabriquait des herses, des roues de banneaux. Elle l'y avait vu aussi traçant dans le

chêne des feuilles semblables à ceux de la forêt. Entre les mains de Juste, le bois se transformait : des panneaux sculptés par lui avaient été signalés à des amateurs. Et un autre, cet autre, s'était emparé des outils qui, obéissant à l'imagination de son père, créaient de la beauté. Ludivine eût voulu les emporter tous, tous, comme, enfant, nouvellement orpheline, elle avait caché jadis, afin que l'autre n'y touchât jamais, la bonne cognée du bûcheron.

— Je n'ai pas vu maman, où est-elle ? questionnait-elle, s'évadant avec effort de ses souvenirs.

— Elle lave chez l'instituteur.

— Je vais l'embrasser en passant ; au revoir, mes chéris.

— Tu pars déjà ?

— Oui, mais soyez sages et je reviendrai dans un mois.

Sur les genoux des trois petits, elle déposa les cornets et profita de leur attention à les ouvrir pour s'échapper.

Quelques minutes plus tard, dans la buanderie de l'école, elle retrouvait sa mère :

— J'ai passé chez nous, maman, et, comme j'ai su que tu étais là, je n'ai pas voulu sortir du village sans t'embrasser.

La femme d'Ernest Martin essuya ses bras mouillés par la lessive et machinalement rendit sa caresse à la jeune fille.

— Je voulais aussi ne remettre l'argent de mon mois qu'à toi seule. Tu donneras au boulanger ce qui lui est dû, ce soir avant de rentrer, et tu déposeras le reste en un lieu sûr. Autrement, il te prendrait tout, pour boire, comme il a voulu me le prendre à moi. Regarde...

Elle montra ses pauvres poignets meurtris.

— A nous, il ne nous est point méchant, plaida pour son second mari, celle qui avait été l'épouse de Juste Angammare.

Malgré les conseils des siens, malgré le chagrin de sa petite, elle s'était remariée à Ernest Martin et ne voulait pas sembler le regretter.

— Tant mieux, maman, s'il ne vous est pas méchant, cela me console un peu, je t'assure, et j'ai grand besoin d'être consolée. Mais il ne faut pas le défendre devant moi, tu sais. Non, ne le défends pas... J'avais à te dire encore... il faudra éloigner de lui ses enfants, dès que cela sera possible.

— Il ne leur est point méchant, répéta la femme.

— Mais les exemples qu'il leur donne sont mauvais. Quand Louise aura son certificat d'études, si tu veux m'écouter, maman, nous demanderons à ma

tante la couturière de la prendre chez elle en apprentissage.

— Toi-même, pourquoi n'irais-tu pas ? A la mort de ta marraine elle t'a réclamée et te ferait ton avenir.

— Mon avenir ! soupira la fillette, oh ! maman ! n'en parlons pas !

Elle avait le désir de pleurer, d'être plainte, de se sentir aimée. Mais le cœur de sa mère s'était fermé pour elle.

Ludivine, refoulant ses larmes, reprit, douce et résolue à la fois :

— Oui, maman, il faudra que Louise apprenne chez ma tante l'état de couturière. Quant aux garçons, nous avons le temps de réfléchir, à ce qui sera le meilleur pour eux. Ils sont encore si jeunes ! S'il faut plus tard leur enseigner un métier, je t'aiderai, maman, je t'aiderai de tout ce que je pourrai.

La femme se laissa embrasser, remarqua : « Tu grandis » et, passive, résignée, plongea de nouveau ses bras dans le cuvier...

Ludivine, la tête basse, l'âme oppressée, retrace le village. Elle songe à la chaumière où son beau-père rentre, chaque jour, plus abruti par l'alcool, à l'indifférence que lui témoigne sa mère... Une grande détresse la point.

Chaque mois encore, en regagnant la Châtellenie, elle va s'agenouiller près de l'humble croix de bois portant le nom de Juste Angammare, puis sur la pierre plate posée sur la tombe de Manuelle.

Depuis qu'elle a perdu son père et sa marraine, un seul ami lui reste : le Mal Doslé. Ce n'est pas cependant à lui qu'elle pense dans le cimetière fleuri.

Une jeune fille, à l'allure décidée, au franc regard, franchit le porche du XII^e siècle. Ludivine reconnaît Mlle Rouvetot allant, comme elle le fait chaque samedi, orner l'autel de la Vierge... Est-ce elle qui complétera l'œuvre de guérison commencée par la belle étrangère ?

« Oh ! marraine, prie Ludivine, je veux bien souffrir encore, moi, mais qu'il ne souffre plus, lui !... »

Bientôt le vieux curé sort de la sacristie, où il catéchisait les enfants de la première communion. Puis, il remet à Gervaise les clefs de l'armoire, où sont enfermés les nappes bleues, les vases blancs, les lis dorés, dont la nouvelle présidente des enfants de Marie décore la statue pour chaque fête.

Mlle Rouvetot, en échangeant quelques mots avec le vieux curé, lui montre Ludivine, qu'il n'avait pas aperçue. Alors, vite, il la rejoint. Toute la vie sacerdotale de ce prêtre s'est écoulée dans ce pauvre village. Il connaît tous ses paroissiens, et, s'il s'intéresse de la même manière apostolique à l'âme de

chacun d'eux, il a cependant quelques secrètes préférences humaines : entre autres prédilections, comment n'en éprouverait-il pas une pour l'orpheline ?

— Ne dirait-on pas que tu as pleuré ? interroge-t-il avec douceur. Si tu as un chagrin qui te pèse et que tu ne puisses dire à personne, veux-tu me le confier, à moi, Ludivine ?

Dans l'ombre du cimetière, elle conte l'emploi de ses heures de congé, la tristesse de sa visite à la chaumière de son enfance. Il l'écoute, compatissant, mais il sent que ce n'est pas là toute la peine de la jeune fille, et que, ses plus intimes préoccupations, elle les lui cache.

Plus tendrement encore, cherchant ses mots, il continue :

— Ludivine, si, un jour, tu laisses la Châtellenie...

Mais Ludivine l'a regardé, les yeux dilatés d'effroi...

— Oh ! il ne va pas me renvoyer, dites, dites, il ne vous en a pas parlé ?

— Hélas ! mon enfant, il ne me parle plus jamais. Ce qu'il pense, je l'ignore. Ce qu'il fera, je ne le devine pas. Forcer sa confiance serait inutile et maladroit. Je prie pour qu'il comprenne...

— Monsieur le curé, dit l'orpheline, si c'est Mlle Rouvetot qu'il choisit, elle vous écouterait. Vous lui demanderez de ne pas me chasser de la Châtellenie. Oh ! je travaillerai tant ! Je ferai la besogne de deux servantes. Je ne me plaindrai jamais. Je lui obéirai en tout... Mais, s'il me fallait m'en aller... oh ! c'est impossible. Il me gardera toujours, n'est-ce pas ?

Dans ce cœur qui s'ignore encore, le prêtre lit clairement. Une infinie pitié le prend. Mais il ne peut que promettre :

— Je prierai.

XI

Miss Bernston, cet après-midi, n'est pas venue. Hellebosc, durant des heures, l'a vainement guettée. Peu à peu, elle s'insinue dans la vie du paysan, au point que cette vie n'a plus de prix pour Pierre que par la présence de la jeune fille. Elle sait dire au jeune homme les mots qui conquièrent l'amitié ; longtemps après qu'elle s'est éloignée, ces mots-là résonnent profondément en lui. La voix un peu chantante de l'étrangère, son léger accent mi-italien, mi-anglais, restent dans les oreilles du laboureur ; sa main se referme comme pour prolonger l'illusion de l'étreinte des mains mignonnes.

Pour tromper l'impatience malade qui l'agitait, Pierre s'en était allé vers le Vieux-Clos. Mais cette fois, il n'y avait pas retrouvé la paix. Il en était revenu plus désespéré encore.

Soudain, il tressaillit. Une main s'était posée sur son épaule...

— Avouez, vous ne croyiez plus me voir ce soir, ni par ce chemin, disait Lavinia. J'ai dû aller en ville. J'ai laissé l'auto à la route et, pour vous surprendre, j'ai traversé la ferme. J'ai tant pensé à vous et me suis bien grondée de ne pas vous avoir prévenu hier. Mais, vous, m'avez-vous seulement regrettée ?...

Appuyé contre le mur, il la regardait le provoquant de son sourire, de la caresse de ses yeux.

— Monsieur Pierre... dit-elle d'un ton de doux reproche.

Très pâle, silencieux, rendu nerveux par sa trop longue attente, il la contemplait toujours.

— Oh ! n'en veuillez pas à votre amie, et dites-lui, dites-lui ce qui vous a tourmenté ?

Voulait-il esquiver la réponse ? Il murmura :

— J'ai voulu retourner au Vieux-Clos. Ne trouvez-vous pas qu'il n'est rien de plus triste qu'une maison fermée ?

— Oui, quelque chose est plus triste, mon ami, c'est un cœur fermé... fermé comme le vôtre. On devine derrière les murs de la maison abandonnée des trésors de souvenirs ; on s'imagine que les pensées des êtres qui l'habitèrent y flottent toujours et se communiqueront, confidentielles, à celui qui rouvrira les portes cadénassées. Votre cœur, ami Pierre, est-il si jalousement clos que vous ne permettiez à aucune main, si légère soit-elle, de l'ouvrir peu à peu, d'en secouer délicatement la cendre des deuils et d'y ramener l'espérance ?

Elle s'est assise près de lui, sur le talus verdoyant. Devant eux, qui se taisent à présent, le soleil descend très bas, puis disparaît derrière les cours des fermes échelonnées de distance en distance.

Les hommes et les chevaux achèvent le labour de la journée, ne forment plus que des groupes incertains. Les oiseaux se nichent pour la nuit.

— J'aime cette heure, fit la jeune fille. C'est l'instant où les rêves les meilleurs affluent en nous, c'est l'instant où les âmes se cherchent, se rencontrent parfois... ne le croyez-vous pas ?

Un souffle de vent passa sur la chénaie, souleva le bas de la robe de l'étrangère, laissant à découvert ses pieds mignons, que les fines chaussures de daim blanc étroitement enserraient. Le coude nu

de Lavinia, dégagé de la manche de dentelles, glissa sur la main brune d'Hellebosc.

— Cher, murmura-t-elle, ainsi que dans la maison longtemps délaissée, ceux qui rentrent chassent la poussière accumulée sur les tentures et les portraits anciens, de votre cœur ne me laisserez-vous pas chasser l'amertume, afin que vous ne conserviez du passé qu'une mélancolie attendrie et douce ?

Les yeux de la jolie fille brillaient comme deux sombres émeraudes. Leur regard, qui interrogeait et suppliait Hellebosc, assolait le jeune homme.

— Vous êtes infiniment bonne de vous soucier de mon cœur si las, dit-il enfin.

— Je veux tenter de le guérir... de le gagner, ajouta-t-elle plus bas.

— Je l'abandonne, je le confie à votre pitié.

XII

— Et pour demain, not' maître ? interrogea le Mal Doslé après la méridienne.

En quelques mots clairs et précis, Pierre indiqua la besogne ; Barnabé donna son avis. Il brûlait des « crignes ». Avec une fourche, il remuait son tas pour y entretenir la flamme, Le soleil tapait dru sur sa tête et de grosses gouttes de sueur perlaient au front, aux joues du vieux. Le cache-nez tordu absorbait mal la moiteur de son cou.

Dans les vastes herbages, les vaches blanches et rousses gonflent leurs mamelles d'un lait parfumé ; les colzas fleuris rejoignent à la descente la verdure des blés. Les seigles hauts de la Châtellenie se confondent là-bas avec les seigles pareillement beaux des Châtaigniers.

— Un fin cultivateur aussi, M. Rouvetot, lança Barnabé. Il vient d'acheter une nouvelle batteuse : « Blé qui pousse n'est point engrené », mais, si les saints de glace ne font point trop de ravage, faut croire que, avec le prix du bétail à cette année et ce qu'annoncent les pommes, la coffrée de Mam'zelle Gervaise serait bien remplie.

Et, les sourcils froncés, Barnabé, tour à tour, injuriait et invoquait saint Mamert, saint Pancrace et saint Gervais.

Un couple de perdrix s'enleva, chassé par Moussu, Pierre suivit leur vol du regard. Il les vit s'abattre, au loin, dans les trèfles de maître Rouvetot.

« Pourquoi Barnabé m'a-t-il parlé de Gervaise ? songeait-il. Plusieurs déjà semblent me la désigner. Manuelle la leur aurait-elle nommée ? Pensait-elle à Gervaise alors qu'elle m'a fait promettre ? Elle ou

une autre, que m'importe... Pourtant, pourtant... »

Le Mal Doslé, tout à coup, s'appuya sur sa fourche, cligna des yeux, se fit un abat-jour de ses mains calleuses et grogna :

« La v'là ocol ! »

Dans la splendeur du jour, miss Bernston s'avancait. Les joues d'Hellebosc s'empourprèrent, ses tempes battirent. Une joie insensée, presque douloureuse, s'empara de lui.

Lavinia marchait allégrement dans la sente. Il parut à Pierre qu'elle concentrait sur elle toute la clarté de l'heure, toute la caresse du soleil.

Il ne distinguait plus qu'elle dans l'immensité de la plaine. Les moissons, dont un instant plus tôt il admirait la richesse, les travaux quotidiens qui réclamaient sa surveillance, la terre vers laquelle il était retourné comme vers une consolatrice, rien n'exista plus pour lui, parce que, dans l'éloignement, la mince silhouette blanche avait surgi.

Il ne fait point un pas vers elle pourtant. Timide et fier, il veut cacher à Lavinia la nervosité inséparable à présent de l'attente, le bonheur qui l'étouffe à chaque arrivée, l'amertume qu'il ressent après les départs.

Elle s'approche. Un immense chapeau de roses thé ombrageait son visage. La caresse langoureuse des yeux foncés, l'attirant sourire des lèvres rouges, captivèrent Hellebosc comme ils le captivaient toujours. Elle flatta Moussu, adressa quelques paroles aimables à Barnabé qui ne se dérida point. Puis, rieuse, elle appela :

— Monsieur Pierre, venez. Je veux vous présenter à tantie.

Il ne se déroba pas; depuis longtemps, au contraire, il jugeait cette entrevue convenable.

Ils laissèrent donc Barnabé ronchonner en paix, côtoyèrent la Cavée Malheur, poussèrent la grille et gravirent, l'un près de l'autre, le perron de la Roncerie.

Pierre avait eu plusieurs fois l'occasion d'entrer dans la villa : le précédent propriétaire n'avait cherché là qu'une maison de campagne confortable et banale. Il s'arrêta, charmé, dès le seuil.

Mme d'Estrelles et Lavinia Bernston avaient transformé l'habitation. Dans le salon, où la jeune fille conduisit Pierre, des toiles de Jouy remplaçaient un papier d'un rouge criard; deux consoles Louis XV, à la patine dorée, avaient fait reléguer dans un coin du jardin les tables rotinées. Quatre rocking-chairs, faisant face à des bergères anciennes, étaient les seuls meubles modernes égarés parmi les choses de la Vieille Europe; dans la pièce spacieuse, large ouverte sur la fraîcheur des pelouses et des massifs.

Mais Pierre eut à peine le temps de ressentir un étonnement qu'il était trop bien élevé, d'ailleurs, pour laisser paraître. Déjà Mme d'Estrelles (née Violet- Bernston) venait à lui :

— Monsieur Hellebosc !... Oh ! je voulais tant vous connaître... Lavinia m'a si souvent parlé de vous. Ses amis sont mes amis aussi.

Elle tendit au paysan sa main chargée de bagues, dont il ne soupçonnait pas le prix. Pierre, touché par l'accueil cordial de cette vieille dame à la physiologie de bonté, se sentit immédiatement à l'aise. Les yeux clairs qui l'observaient s'attachaient sur lui avec sympathie ; la voix nette qui l'interrogeait attirait sa confiance.

Quand, après une heure de causerie, Pierre se leva pour partir, Mme d'Estrelles pria :

— Revenez souvent, monsieur Hellebosc. Lavinia m'a dit l'isolement de votre grande ferme. Nous aussi, par miracle, nous sommes seules cette année. Vous n'aurez donc à craindre à la Roncerie rien de ce qui blesse les âmes éprouvées. Revenez souvent. Je vous le demande pour cette enfant et pour moi.

Pierre sentit dans cette insistance autre chose qu'une simple formule de politesse. Il promit d'accompagner Lavinia jusqu'à la Roncerie plusieurs soirs par semaine.

Miss Bernston reconduisit le fermier jusqu'à la grille.

Ses pieds légers foulaient allégrement l'épais gazon de la pelouse.

— Ami cher, dit-elle, m'en voulez-vous de vous avoir emmené ?

— Il me tarde d'être à demain pour me laisser emmener encore.

— La bonne parole ! j'en suis heureuse ! assurait-elle.

Rapidement, elle rejoignit sa tante, qui lui dit :

— De tous tes amis, chérie, voilà celui que je préfère.

Un sourire de triomphe se dessina sur la bouche mince :

— Peut-être n'avez-vous pas tort, tantie ! Je m'étais juré de gagner cette amitié-là, cette amitié qui se dérobaît toujours. Ce fut très dur, je vous l'affirme. Cet homme est un cœur ombrageux, une âme solitaire. Jamais conquête ne me coûta plus d'efforts, ne m'intéressa davantage. A présent, j'espère arriver au but.

— Qui te résisterait, mignonne ?

— Tous n'ont pas pour moi les yeux de tantie, murmura Lavinia, appuyant sa joue, fraîche de la fraîcheur du soir, contre la joue pâle de la malade.

Pierre, après avoir pris congé de la jeune fille, s'en allait lentement, fermant parfois les yeux pour retrouver au fond de lui-même l'expression câline des yeux veloutés. Il aspirait le parfum laissé sur ses mains rudes par l'écharpe soyeuse. Il marchait, le cœur lourd... de joie ou de douleur ? il n'eût pas su le dire.

Le vent, vers la Cavée Malheurt, emportait l'acre odeur des « crignes » brûlées par le Mal Doslé. Les goujards dans l'herbage trayaient les vaches. On entendait le bruit des seaux qui s'entre-choquaient, l'appel des bêtes, le martellement des maillets sur les « paissos », le cliquetis des chaînes.

Ludivine ramassait le linge qu'elle avait étendu l'après-midi sur les fossés.

— T'as eu de la chance pour sécher ta lessive, m'n'ésant, dit Barnabé. Je viens de voir un crapaud : demain y aura de l'eau.

Vite, vite, dans la corbeille, elle entassait les draps, les serviettes, les chemises, les torchons.

— Que je t'aide à porter tout ça, intervint le bonhomme. T'es point raisonnable de charger si fort. Et, nom d'un nom ! t'es toute pâlotte, ma petite ! T'es malade, bien z'hard ?

— Je ne me plains pas, Barnabé, dit-elle avec douceur.

Il lui enleva son fardeau, le posa, comme il eût fait d'un fêtu de paille, sur ses épaules encore robustes.

Elle rassembla dans son tablier les épingles de bois, avec lesquelles, quelques heures plus tôt, elle avait attaché son linge, et courut rejoindre le Mal Doslé.

— Merci, mon bon Barnabé, dit-elle, et maintenant, tandis que je vais plier ça, veux-tu m'atteindre quelques bottes de « raptis ».

Les grandes tiges desséchées du colza étaient entassées entre la charreterie et le talus de l'est. Barnabé fourragea par là, tira vers lui quelques botteaux dont il renoua les « lians ». Trois jeunes chats, apeurés par le tapage du bonhomme, détaillèrent, la queue haute, le minois effaré.

— Vous dormiez, calleux : vous ne valez pas votre mère, la Tricolore, qui est si bonne à la vermine.

Redescendant le fossé, Barnabé regarda une dernière fois l'horizon. À l'ouest, au-dessus de la ferme des Châtaigniers, les nuages, autour du soleil couchant, se coloraient d'un rose yif. Le vieux rosta perplexe un instant, son long nez tendu :

« Voilà que le ciel nous annonce du sec, et que le crapaud qui saute nous annonce de l'eau ; lequel

entendre ?... Bah ! il y aura une grosse rosée cette nuit. »

Et, l'esprit tranquilisé par ces pronostics différents ainsi conciliés, il prit avec sa charge le chemin de la cuisine.

XIII

Dans la salle à manger de la Roncerie, récemment tendue de perse claire, le café venait d'être versé.

Miss Bernston ouvrit une des deux larges portes-fenêtres. Les roses en fleurs exhalaient leurs parfums dans le jour finissant. Les magnolias pâles semblaient être des morceaux de lune tombés sur la pelouse. De grandes pâquerettes d'or paraissaient entourer d'une pluie d'étoiles un massif d'arbustes verts.

Lavinia posa sa tasse sur le guéridon de marbre blanc et revint s'asseoir entre sa tante et Pierre Hellebosc.

Un souffle de vent, agitant les branchages, apporta sur le perron l'odeur des derniers lilas.

— Une idéale soirée, n'est-ce pas, monsieur Hellebosc ? murmura la jeune fille.

— Une soirée de mon pays, répondit-il.

— J'aime votre pays. Voilà notre second printemps de la Roncerie qui s'achève.

— Sans que tu en sois lasse, mignonne, dit Mme d'Estrelles. Je m'en réjouis.

— Vous vous reposez ici, tantie.

— Tu y as repris ta bonne mine, un peu anémiée cet hiver. Tu t'y plais : cela ne me suffit-il pas ? Il y a deux ans, à pareille époque...

— Nous étions à Jersey, interrompit Lavinia. Nous l'avons laissé pour nous rendre à Ostende, d'où nous sommes rentrées à Paris pour trois mois, avant de nous installer à Monte-Carlo.

— Où serez-vous l'an prochain ? risqua Pierre Hellebosc.

Depuis des jours, cette question l'angoissait. Ce soir, après ce dîner, où Lavinia s'était montrée plus charmante que jamais, où Mme d'Estrelles s'était faite de plus en plus aimable et accueillante pour le compagnon de sa nièce, Pierre osait enfin formuler l'interrogation qui lui brûlait les lèvres et lui torturait le cœur...

— L'an prochain ? riposta la jeune fille. C'est bien loin... C'est l'avenir... Or, vous le savez :

L'avenir n'est à personne,

L'avenir est à Dieu.

« A Dieu et peut-être encore à ceux qui le prient.

— Il n'exauce pas toute prière, fit amèrement Hellebosc.

— Qu'avez-vous à lui demander ? dit-elle tendrement. Les humains, parfois, sont moins cruels que lui. Mais je vous ai promis la visite de mon atelier. Monons. Tantôt, je redescendrai tout à l'heure mes cartons.

Ils gravirent l'escalier, pénétrèrent dans la haute et vaste pièce. Les dernières lueurs du jour y filtraient obliquement, éclairant vers le fond un fragment de vieille tapisserie : dans un parc, qui s'achevait en terrasses, des dames costumées de robes à longues trains, coiffées de hennins, se montraient de profil, un peu raides, près de jeunes seigneurs, dont les chevelures bouffantes étaient à demi recouvertes par des toques à aigrettes ; un paon, perché sur une balustrade, étalait l'or et l'azur de son éventail ocellé.

— Une de mes dernières découvertes, dit Lavinia qui avait vu le regard de Pierre arrêté, admiratif, sur cette œuvre du ^{xv}^e siècle. J'en ai fait l'achat dans une sordide boutique du Ponte-Vecchio de Florence. J'adore bibeloter. Dans toutes les villes où nous stationnons, je flâne chez les brocanteurs et je suis heureuse comme une petite fille quand je fais ou crois faire une trouvaille. Lorsque vous viendrez à Paris, je vous montrerai nos collections. Allez-vous à Paris quelquefois ?

— Presque tous les ans, à l'époque du concours agricole. Mais je ne m'y attarde guère. Le temps de visiter l'exposition, d'acquérir parfois quelque instrument nouveau, de retourner au musée du Louvre, de revoir un ancien ami de mon père, et je reviens.

— Vous rentrez à la Châtellenie sans regrets ?

— J'y rentrais avec joie lorsque ma sœur m'y attendait. Cette vie rurale, je l'ai librement choisie. Elle fut celle de tous les aînés des Hellebosc ; elle fut douce dans sa monotonie, lorsque ma sœur la partageait avec moi ; à présent, je n'ai plus de bonheur ; à présent, personne ne m'attend plus...

— Quelqu'un vous attendra de nouveau peut-être un jour. N'y a-t-il pas quelqu'un de qui vous voudriez être attendu, ami Pierre ? A la Roncerie, on vous attend quelquefois, ne le croyez-vous pas ?

— Après l'été, la Roncerie se fermera.

— Qui sait, qui sait ? fit-elle avec un sourire qui laissa Pierre silencieux, bouleversé...

« Voyez, ajouta-t-elle, dans ma cheminée, on peut entasser les bûches. Dans mes vases étrusques, les chrysanthèmes et les roses de Noël seraient encore jolis après ces roses de mai. Sur mon chevalet, j'aimerais peut-être peindre des paysages d'hiver, après ce que j'aime à peindre maintenant.

— Que peignez-vous ? demanda-t-il.

— C'est un secret ; je vous le confierai peut-être.

Mais tantie est seule. Descendons. Je vous ferai voir mes cartons auprès d'elle. Ils contiennent quelques esquisses, bien peu. Les autres sont restées à Paris.

Dans le salon, sous la lampe illuminant leurs visages rapprochés, elle étala ses croquis, les accompagnant de ses souvenirs et de multiples commentaires.

— Une belle fille brune de la campagne romaine, soulevant une amphore. — A l'extrémité de la Via Appia, une fillette gardant ses chèvres. — Un pêcheur napolitain, l'air insolent et superbe. — Un aguadore de Grenade poussant sous la massive et mauresque puerla Judiciara son courageux petit âne, flanqué de barils que son conducteur va remplir sur la plaza de los Algibes, la place des Citernes.

« Chaque matin de mon séjour à Grenade, dit-elle, je me suis amusée du va-et-vient de ces porteurs d'eau. On les rencontre partout avec leurs anes chargés de paniers, contenant d'énormes jarres. Ils animent la ville, blanche dans son encadrement de montagnes, et les larges, raides, ombreuses allées qui montent vers l'Alhambra.

Pierre la suivait sans peine et l'étonnait d'un mot jeté à propos, qui provoquait ou devançait des explications. On eût dit parfois qu'elle était froissée de l'aisance de ce demi-paysan à ne pas s'étonner et à se mettre à son niveau intellectuel, à elle qui avait tant appris et tant voyagé. Le jeune homme et sa sœur avaient beaucoup lu; les bibliothèques de la Châtellenie et du Vieux-Clos étaient plus riches et mieux composées qu'on n'eût pu le croire. Sur ce terrain, il se reprenait, après avoir été l'esclave, le jouet qu'il était sur le terrain sentimental, entre ses mains, tour à tour caressantes et cruelles.

— Nous logions à l'*Hôtel Washington*, dans la fraîcheur de l'Alameda, poursuivit-elle. Nous avons retrouvé là des amis américains. Presque chaque jour, je sortais avec eux. Nous descendions à bicyclette le vallon plein de sources; souvent aussi, dans la splendeur du matin, et encore le soir, nous montions jusqu'au Généraliffe. De ses merveilleux jardins, je revoyais le Sacra-Monte, au flanc duquel sont creusées les cavernes des mystérieux gitanos, l'Albaycin et ses églises-mosquées, le ravin du Darro et ses vieilles maisons autour desquelles l'eau chante.

« Le soir, l'harmonieux Alcazar semble plus délicat encore; le palais inachevé de Charles-Quint, avec ses fenêtres décorées de grenades, ses ouvertures béantes sur le patio circulaire, paraît être une ruine à la fois élégante et grandiose. Les vieilles tours colossales de l'enceinte mahométane, les Tours Vermeilles, les Torres Bermejas sont plus

éblouissantes encore sous le soleil couchant.

Longtemps, elle parla de ses voyages, de ses rencontres. Il écoutait, bercé par la voix chantante qui lui était devenue si chère et lui représentait vivantes toutes ces choses qu'il ne connaissait que par ses lectures. Et pourtant, les souvenirs personnels qu'elle évoquait devant lui torturaient Hellebosc. Il songeait à l'existence de Lavinia, si différente de la sienne, à tout ce qui lui en demeurait inconnu, qu'il eût voulu pénétrer, savoir... Non qu'il doutât une seconde de la franchise, de l'amitié de la jeune fille, mais la jalousie le tenaillait de ce passé pendant lequel elle avait eu d'autres amis que lui, pendant lequel ils s'étaient ignorés.

Les merles ne sifflaient plus dans le verger. Les pétales des roses tombaient un à un, si légers qu'ils ne troublaient pas le silence. Les étoiles du ciel s'allumaient, faisant pâlir l'éclat des étoiles d'or du jardin.

Dans la cour de la Châtellenie, une lanterne à la lueur jaunâtre circula, puis disparut, sans doute éteinte.

— C'est Barnabé qui fait sa ronde avant de se coucher, remarqua Pierre.

— Avec un tel serviteur, vous pourriez vous absenter quelquefois. Je voudrais refaire le voyage d'Italie avec vous.

— Avec moi ! dit-il riant d'un rire forcé, désir irréalisable, mademoiselle ; je n'ai jamais laissé la Normandie que pendant l'année de mon service militaire et ne la laisserai sans doute plus jamais.

— Où fîtes-vous ce service ? demanda Mme d'Estrelles.

— Je fus envoyé à Verdun, et cela me semblait très loin, à moi qui ne m'étais jamais écarté de la Châtellenie. Surtout, j'avais le regret d'abandonner à ma sœur toute jeune la fatigante direction de la ferme. Nous nous écrivions presque chaque jour. Ses lettres, si tendres, énergiques et gaies, m'apportaient tous les échos de chez nous. De son côté, elle ne me faisait pas grâce d'un détail ; je devais lui conter mes marches, mes heures de caserne, mes heures de congé. Lorsque ces congés, trop courts, ne me permettaient pas de retourner à la Châtellenie, et que je lui en disais ma tristesse, elle me répondait : « Va jusqu'à Mars-la-Tour, jusqu'à Sedan, où notre oncle fut fait prisonnier ; va jusqu'à Bazeilles. » Elle était ardemment patriote, ardemment croyante aussi. A Pâques, elle m'écrivait : « Profite des cinq jours qui te sont accordés pour aller à Sainte-Odile. Prie-la de protéger la France et de te donner les fils que je souhaite. »

— Et de sa part vous avez accompli le pèlerinage ?

— Oui, je suis descendu un matin à Ottrott. Il avait plu la veille, et la campagne d'Alsace s'éveillait dans la fraîcheur d'avril. Les pommiers, les poiriers, les cerisiers, les pêchers, étaient en fleurs, et c'étaient autant d'immenses, innombrables et merveilleux bouquets, épanouis sur les verdure jeunes de la plaine, en face de laquelle l'infinie forêt de sapins sombres se développait sur la montagne. J'ai traversé le village encore endormi, village que dominant les ruines rousses du château d'Ottrott.

« Une vieille femme, une Alsacienne, née avant la guerre, m'expliqua la route que je devais suivre. Je la revois encore, cette vieille, accoudée à la fenêtre de sa maison, une vieille maison aussi, décorée de cariatides en bois. On accédait au premier étage par un escalier extérieur se terminant en balcons ajourés sur lesquels le toit de tuiles s'avancait pour les abriter. Au moment où je remerciais la paysanne de ses indications, elle me demanda :

« — De quel pays êtes-vous ?

« — De Normandie.

« — Ah ! c'est loin !

« — Oui, c'est loin, mais en ce moment, je viens de plus près. Je viens de Verdun où je fais mon service militaire.

« — Mon père a été tué en 70, a-t-elle murmuré. Mes frères ont opté. Moi, je n'ai pas eu le courage de partir. Mais j'espérais ; à présent, je n'espère plus. »

« Ses yeux se sont empués de larmes.

« Alors, ému par cette douleur, et dans un grand désir de l'atténuer un peu, j'ai répliqué :

« — Il ne faut pas désespérer, même si votre vie s'achève sans que vous ayez vu ce que vous appelez depuis tant d'années. Beaucoup n'oublient pas. Moi, je viens d'un hameau perdu au fond d'un village normand et je viens, envoyé par une petite sœur, comme il en est encore de nombreuses en France... Celles-là transmettent le souvenir... »

« — Vous la remercerez de vous avoir envoyé à Sainte-Odile. »

« Après avoir dit adieu à la vieille Alsacienne, je me suis éloigné et j'ai commencé à monter. Et, tandis que je montais, le soleil s'est levé, dorant les mousses, incendiant les rocs de grès rouge, faisant se détacher en clarté les fûts pressés des sapins, dont les aiguilles ouatent les sentes de la montagne. Plusieurs fois, je me suis retourné. En bas, la plaine alsacienne déroulait ses labours, ses houblonnières, ses vignobles, ses routes au bord desquelles de grands christes rustiques reflètent leurs bras crucifiés dans l'eau des claires fontaines, ses vergers fertiles,

proches des villages, points rouges et blancs sous le ciel bleu : les trois couleurs de France ! Dans ces Vosges admirables, semées de ruines, ce jour-là sur le mont Sainte-Odile, comme la veille à Saverne, comme au Grand-Geroldseck, je me suis senti intensément Français, prêt à donner mon sang pour reconquérir à mon pays cette terre si belle, si pleurée, ici souriante, là sauvage.

— Ah ouï ! fit l'étrangère avec un accent bizarre, vous énoncez là l'idée de la Revanche.

— La Revanche ! répondit-il tristement. Nos pères y ont songé. Mon oncle Hellebosc, le blessé de Reischoffen, est mort en y pensant et en en parlant. Mais quarante-trois ans ont passé, pendant lesquels notre pays s'est affaibli devant une Allemagne grandissante et formidablement armée. Si le nom des provinces perdues reste en tout cœur patriote comme une blessure, aucun Français ne désire la guerre.

— Et si l'Allemagne vous l'impose, fit-elle presque hostile, comment les Français se comporteront-ils ?

— Pouvez-vous douter de leur bravoure ? s'écria Hellebosc. Tous n'aspirent qu'à la tranquillité, qu'à l'union entre les peuples, mais que l'ennemi menace notre frontière, nous n'aurons plus qu'une pensée, qu'une âme, celle de la Patrie qui ne veut pas périr. Parfois, je me dis que cette heure n'est peut-être pas éloignée ; si elle sonne, je sens que nous sommes prêts à toutes les audaces, à tous les sacrifices.

— Oui, dit l'étrangère, il est entendu qu'en chaque Français sommeille un soldat. Mais comment résister au nombre et à une telle armée ?

— Nous résisterons jusqu'à l'extrême limite de nos forces ; si nous succombons, ce ne sera pas sans l'avoir fait payer chèrement à l'agresseur. Et, d'ailleurs, pourquoi envisager la défaite ? La victoire aime notre drapeau.

— Je ne sais pourquoi cette conversation, fit soudain Lavinia. La paix européenne n'est pas encore troublée. ConteZ-moi plutôt votre pèlerinage à Sainte-Odile. Y-avez-vous fait toutes les prières demandées par votre sœur ? Dites-moi quels fils elle vous souhaitait.

— Elle me disait souvent : « Je les voudrais nombreux, forts, braves. L'un d'eux — au moins — sera soldat de carrière comme notre oncle. L'ainé, comme toi, restera à la Châtellenie, gardien de nos souvenirs et de nos traditions. Tous, laboureurs ou militaires, ou marins, car nous en comptons plus d'un, ils serviront la chère France. » Que de projets elle formait pour leur avenir !

Il se tut. Mme d'Estrelles sommeillait encore. Lavinia reprit :

— Ces projets...

— Ah! maintenant, dit-il, je ne sais pas, je ne sais plus...

Et, comme il restait silencieux, elle murmura lentement, la voix basse et triste :

— Vous ne voulez pas me parler de ces choses... Malgré l'intimité de ces semaines délicieuses, je demeure pour vous l'étrangère... l'étrangère à laquelle le meilleur de votre cœur est fermé... Vous êtes injuste, très injuste... et je ne me consolerais pas... si vous n'avez en moi plus de confiance... Ce n'est pas ma faute si je ne suis ni de votre religion ni de votre patrie... Que cela ne nous sépare pas. La patrie, n'est-ce pas le pays de nos amitiés? Et ne croyez-vous pas que j'ai pour vous une très grande amitié, mon ami Pierre?

— Je le crois, fit-il avec ferveur. Que vous êtes bonne de me dire ces choses! Si vous saviez quel bien et quel mal me causent vos paroles. Tant de fois, près de vous, j'ai souffert de ce qui... mais qu'importe ma souffrance?...

— Allons, fit-elle, redevenue enjouée et tendre, ne souffrez pas, je vous le défends...

Elle lui tendit sa main. Pour la première fois, il la porta à ses lèvres. Puis, sans ajouter un mot, il partit. Elle ne chercha pas à le retenir et, dans l'embrasure de la porte-fenêtre, elle le regarda qui s'éloignait dans la nuit calme, pailletée d'étoiles.

XIV

Les trèfles incarnats sont rouges, les récoltes, jour à jour, s'apprentent; et déjà Barnabé avertit qu'

*« En lune jeune foin coupé
Est de mauvaise qualité. »*

Hier, tout l'après-midi, il a mené la houe à cheval entre les raies de betteraves. Personne, à dix lieues à la ronde, n'est habile au binage autant que lui. Attentif à bien suivre les étroites sentes séparant les racines, tantôt à droite, tantôt à gauche, il oblique son instrument, dégage les lames des mauvaises herbes qui retardent la traction, et, sans répit, poursuit la besogne salubre qui équivaut à un arrosage; il s'éponge parfois le front avec un grand mouchoir à carreaux rouges et jaunes, et garde immuablement à son cou son éternel cache-nez.

Penché sur sa bincuse, ménageant sa jument blanche, la forte poulinière, il examine « le pied du temps », chante encore des vieux refrains, fredonne encore des vieux dictons.

Cher Barnabé, fredonne-les, tandis que ton maître, tout à une inquiétude nouvelle, songe, à peine l'été est-il venu, à l'hiver qui peut-être emportera, comme il emporte un oiseau frileux, l'étrangère de la Cavée Malheurt!

Fredonne-les, tandis que ta petite amie Ludivine active ses mains aux humbles besognes journalières, ouvre ses yeux sur la beauté changeante des heures, son esprit à la pénétrante poésie champêtre, son cœur à toutes les tendresses.

Fredonne encore pour nous, Barnabé, cher vieil homme comme la Normandie n'en comptera plus.

Le jour du repos dominical, quand les « tins » de la grand'messe s'envolent, passent au-dessus des blés, des cossards, des chénaies, s'engouffrent dans les chemins creux, cherchent l'écho de la cavée Malheurt, Barnabé, de son pas allongé, s'« aroute » vers l'église. Parfois, Ludivine l'accompagne, quand elle n'a pu aller hâtivement à la première messe matinale de six heures.

Solennellement, le Mal Doslé trempe sa main ridée dans le bénitier en forme de conque marine, gagne le banc des Hellebosc, se carre confortablement dans un coin, délie avec soin les lunettes attachées par une corde au volumineux paroissien qui lui vient de son père. Il épelle les prières divines, comme durant la semaine il épela les doctes avertissements de Mathieu Liensberg.

Consciencieusement, il chante au son de l'ophicléide. L'artiste est un vieillard comme lui, joueur de « serpent » le dimanche, barbier de son état, un tantinet pochard.

Puis, au moment du prône, Barnabé s'appuie ferme au dossier du banc. Il essaie d'écouter les paroles que le prêtre, adresse à son auditoire accoutumé; mais, en dépit de ses efforts, parfois il sommeille un peu. Lorsqu'un ronflement sonore menace de troubler le sermon, Ludivine secoue son vieil ami.

Le *Credo* le réveille tout à fait. A cet endroit, deux pages manquent au paroissien, rongées peu à peu par le pain béni que le Mal Doslé, après son père, entasse là chaque dimanche. Le bedeau, vêtu d'une blouse noire à franges blanches, porte à deux mains sa corbeille pleine.

Voilà maintenant, précédant les quêteuses, un vieillard ratatiné dans une blouse semblable à celle du bedeau et sur laquelle est passée en sautoir une sorte de grand scapulaire représentant les patrons de la paroisse. Il balance au bout de ses bras maigres un long chapeau à pyramide tronquée, terminé par une houppette : violette en Carême et en Avent, rouge le reste de l'année. Ce singulier chapeau lui

sert à saluer les quêteuses et le Saint-Sacrement.

« D'où que viennent les quêteuses à Mme Séverin Chouquet ? songe Barnabé. Je ne lui connais point de nièces aux alentours. Tout probable que c'est quelques filles sur lesquelles elle a des desseins pour ses gars. Maurice Chouquet va sur ses vingt-six ans ; et ils voudraient l'établir... »

Mais Maurice Chouquet tend avec une mauvaise grâce évidente ses sous aux invitées de sa mère. Plusieurs fois, furtivement, rougissant comme un écolier pris en faute, il s'est retourné pour voir si Gervaise Rouvetot est à la grand'messe, et il l'a aperçue, qui suit attentivement l'office, avec cet air paisible que Maurice Chouquet connaît si bien.

« Dois-je lui parler, réfléchit-il pour la centième fois. Est-ce la peine ? Son père a la bouche pleine de M. Hellebosc, et, à la mine qu'il me fait, c'est tout comme s'il me criait : « Ma fille n'est point pour toi. » Pourtant, Gervaise et moi, nous nous serions bien entendus. »

Un soupir de regret gonfle sa poitrine. Mais, comme il est peu rancunier et qu'il a sa fierté, il évite maintenant maître Rouvetot et sa fille, et Gervaise songe tristement : « Qu'a-t-il contre moi ? Depuis un an, il n'est plus le même. »

C'est que Maurice Chouquet et Gervaise avaient eu l'un pour l'autre une grande amitié. Alors que Gervaise était chez les dames de la Providence, Maurice s'instruisait dans une pension de Fécamp. Aux vacances, les enfants revenaient, puis repartaient ensemble ; et, pour ne causer qu'un déplacement, puisqu'ils étaient du même village, c'était tantôt la charrette du Beaumont, tantôt le tilbury des Châtaigniers, qui allait prendre ou reconduire les écoliers à la station la plus proche.

Dans le train qui les emmenait, ils comptaient les jours qui les séparaient des vacances suivantes, ou bien, leurs fronts d'enfants collés contre les vitres du compartiment, ils examinaient les cultures, les fermes, les herbages entre lesquels les entraînait la locomotive. Ils comparaient les arbres, les récoltes, les bestiaux échelonnés le long de la ligne aux arbres, aux récoltes, aux bestiaux du Beaumont et des Châtaigniers, comme deux petits paysans que les choses de la terre intéressent avant tout.

À Fécamp, une tante de Gervaise, mariée à un pharmacien, venait cueillir à la gare les deux petits campagnards. Avant de les internier à nouveau, elle les promenait sur les quais, sur la digue. Mais ils méprisaient la mer, plaignaient ceux qui s'embarquent pour Terre-Neuve et l'Islande, ne comprenaient pas l'irrésistible vocation du marin.

— Gervaisel disait le garçonnet, on est plus à l'abri entre nos fossés que sur ces méchants voiliers-là!

Et leur imagination s'envolait vers leurs cours encloses de grands arbres.

Au moment de rentrer, ils se séparaient avec du regret plein l'esprit. Il semblait à chacun d'eux retrouver près de l'autre un lambeau de son village. Studieux, ils travaillaient avec ardeur pendant la semaine, mais le dimanche était impatiemment attendu. C'est qu'à l'Abbaye, à la messe et aux vêpres, ils s'entr'apercevaient, elle parmi ses compagnes; lui parmi ses camarades. D'un rang à l'autre, ils échangeaient des signes d'intelligence et parfois parvenaient à se passer les lettres qu'elle recevait des Châtaigniers, les lettres que lui recevait du Beaumont, et dont les plus menues nouvelles servaient d'aliment à leur cerveau pendant des heures. Parce qu'il était le plus âgé, Maurice était retourné à sa ferme trois années avant Gervaise. Alors, la jeune fille s'était bien ennuyée. Elle eût désiré laisser ses livres et ses cahiers, rentrer aux Châtaigniers, s'occuper déjà de la laiterie, du marché, des volailles. Mais maître Rouvetot la voulait savante. Il attachait une grande importance à ce qu'elle obtint son brevet et qu'elle touchât du piano comme une demoiselle. Il avait son idée... une idée qui s'était confirmée quand il avait vu Gervaise prise en amitié par Mlle Hellebosc, une idée enracinée davantage en lui depuis que Pierre était seul au monde, une idée qui lui faisait parler avec un dédain loin de ses manières, « de ces Chouquet, pas mauvaises gens, ni rechigneux à l'ouvrage, mais n'ayant pas trop de foin dans leurs bottes ».

Jamais il ne manquait une occasion de les déprécier devant Gervaise, de même que, lorsqu'il rencontrait les Chouquet, il faisait sonner haut devant eux l'estime qu'il avait pour M. Hellebosc. Peu à peu, entre le Beaumont et les Châtaigniers, on avait cessé de voisiner. Maurice n'abordait plus Gervaise qu'avec un air contraint qui étonnait la jeune fille, sans diminuer en elle l'affection d'autrefois.

XV

Ce même dimanche, Ludivine était revenue de la messe juste à temps pour ranimer le feu et achever de cuire le dîner, qui, durant l'office, avait mijoté sur les potagers encadrés de salences bleues. Barnabé, pour l'aider, avait atteint les assiettes, les verres, les fourchettes des domestiques et des gou-

jards. Et, tandis que la petite allait de la laiterie à la laverie et à la salle, le bonhomme, de temps à autre, relevant son nez de sur l'almanach de Mathieu Lensberg, interpellait sa protégée :

— Il crachinait vers les cinq heures, pas vrai ? mais heureusement ça n'a point duré, car :

*S'il pleut le dimanche matin,
La semaine en verra-t-elle la fin ?*

et j'avons point besoin d'eau avant huit jours.

— Non, les grains des jours derniers ont tout arrosé ; le jardin n'est plus reconnaissable. Je vais y faire un tour tantôt.

— Tu sortiras donc point, c't'après-none, Ludivine ?

— Non ; M. Pierre dine à la Roncerie, mais il n'aurait qu'à rentrer, à vouloir me demander quelque chose...

— C'est vrai, t'es toujours de garde, toi. Mais patiente ! M'est avis qu'avant du temps il y aura du changement et que tu auras, par-ci par-là, un après-midi de liberté.

— Que voudrais-tu que j'en fasse, Barnabé ? Quand je suis loin, partout, même à l'église, même au cimetière, mon esprit est à la maison.

— C'est que t'en as toute la charge. Quand il y aura une femme pour commander ici, tu pourras en prendre plus à ton aise et te distraire avec d'autres jeunes gens raisonnables, aux assemblées, aux fêtes du carreau ?

— Cela ne me dit rien, Barnabé ; ta société me suffit.

— Ma société ne sera point éternelle.

Elle ferma la bouche du Mal Doslé ; puis, pour détourner les pensées pénibles, elle chantonna des refrains de moissons et de vieux couplets que Juste Angammare, en abattant ses arbres, entonnait parfois jadis.

Le bonhomme, alors, abandonna l'almanach qui glissa piteusement à terre. Il prêta l'oreille à la voix fraîche.

— C'est bon ta gaieté, dit-il. Sans toi, la Châtellenie serait pire que la tombe.

Mais cette gaieté de Ludivine n'est plus que l'aumône de sa tendresse au cœur de son vieil ami. Car l'âme de l'enfant s'emplit d'une mélancolie, d'une tristesse croissantes.

Les heures que Pierre passe loin de la Châtellenie lui paraissent interminables. Elle craint maintenant pour son maître miss Bernston autant qu'un péril. Elle reconnaît s'être trompée en croyant Pierre sur la voie de la guérison. Ce qui colore son visage,

avive ses yeux, anime ses gestes, ce n'est pas le bonheur calme qu'elle eût souhaité pour lui, mais une sorte de fièvre, dont Ludivine redoute les effets.

« Quand l'étrangère partira, songe-t-elle, il sera plus accablé qu'avant, puisqu'il semble oublier tout pour elle : ses terres, sa maison, et même comme jusqu'au souvenir de marraine. »

Préoccupée, elle épie les sorties du jeune homme avec Lavinia. Celle-ci emmène parfois son amie en auto. Ils visitent ensemble les vieilles demeures des environs, les églises dont elle se montre très curieuse. Pour suivre la jeune fille, Pierre abandonne tout à la garde du Mal Doslé.

Ce dimanche, Pierre déjeunait à la Roncerie. Le facteur, qui passe tard à la campagne, apporta, vers midi et demi, plusieurs lettres pour miss Bernston. Lavinia décacheta rapidement l'une d'elles et s'écria :

— Augusta est à Caudebec avec des amis américains et allemands ; ils m'attendent aujourd'hui. Je n'ai plus que le temps de m'apprêter, tantie.

Rapidement, elle commanda sa limousine, monta à sa chambre, revint coiffée d'un délicieux béguin blanc orné de deux roses écarlates posées sur chaque oreille. Au fond de cette capeline de bébé, son visage apparaissait, ingénu, enfantin. Elle se pencha sur Mme d'Estrelles, l'embrassa longuement.

— A ce soir, tantie, vous ne vous ennuierez pas, puisque je vous laisse M. Hellebosc. A ce soir aussi, monsieur Pierre.

Il la regardait. Une obscure jalousie lui gonflait le cœur et menaçait peut-être dans ses yeux. Le sourire des lèvres rouges de Lavinia s'adoucit davantage.

— A tantôt, mon meilleur ami, murmura-t-elle...

Le sourire de Pierre répondit à ces paroles.

— J'aime votre sourire, dit-elle encore.

Elle partie, de qui Mme d'Estrelles eût-elle entre-tenu le jeune homme, sinon de Lavinia ? Pierre l'eût écoutée indéfiniment parler avec amour de la jeune fille idolâtrée. Mais Mme d'Estrelles avait l'habitude de se reposer chaque après-dîner. Il la laissa, prétextant un ordre à donner.

Les domestiques étaient sortis. Barnabé, après avoir « remué » les vaches, s'en était allé à travers champs, les mains derrière le dos, dans une attitude de propriétaire. Parfois, du talon de ses souliers ferrés, il écrasait le dôme d'une taupinière. Parfois, il rajustait une barre de l'herbage, mesurait la longueur du lin, l'épaisseur de la minette. Pendant ce temps, Ludivine, ayant lavé sa vaisselle, donné le grain aux volailles, avait déchaîné Moussu et gagné le jardin. Il est tout fleuri. Sur le tronc de la glycine, tombent des grappes bleues aux feuilles ambrées.

Les pétales des pivoines ont crevé leurs calices et, tout roses, aspirent le soleil. Les ancolies panachées voisinent avec les bleuets et le muguet. Les violettes, rouges et mauves, égaient les plates-bandes que les œillets embaumeront bientôt. Les feuilles des cassifiars parfument la main qui les écrase. Bientôt les fuits senoueront sur les « gadeliers », sur les groseilliers à maquereau. Les fraises perpétuelles ne tarderont guère à mûrir, et Ludivine les cueillera pour Pierre qui en était gourmand jadis : ainsi toutes les pensées de la jeune paysanne se trouvent ramenées au même but. Tout à coup, Moussu tendit l'oreille : il avait flairé celui dont Ludivine attendait le retour. La petite, qui n'osait se montrer pour recevoir le maître, y envoya le chien :

— Va, Moussu, va, commanda-t-elle.

L'animal bondit, gambada jusqu'à la porte charretière. Autour du jeune homme, il poussait des hurlements de joie, léchait les mains, les pieds d'Hellebosc, l'empêchait d'avancer à force de caresses. Puis il se calma, trotтина devant Pierre, et, se retournant de temps à autre, comme pour l'inviter à le suivre, il pénétra dans le jardin.

Ludivine était déjà partie. Elle était passée dans la jopière. Des entes de pommiers, de poiriers, de merisiers, des sapins, des chênes, des sycomores, des houx panachés, s'y élevaient. Du sol montait l'odeur chaude de l'humus formé par les feuilles mortes. Les fraîches feuilles nouvelles y jetaient leur abri de vingt verdures différentes. Ludivine aimait cet endroit uniquement planté d'arbres. Elle se souvenait des greffes qu'avait faites là Juste Angammare, lorsqu'elle n'était qu'une enfant qui s'apitoyait sur les blessures des arbres.

Parfois, un lièvre traqué se réfugiait dans la solitude de la jopière, comme Ludivine s'y était réfugiée en ses heures de chagrin. Les merles sifflaient, partaient d'un vol pesant presque sous les pieds de la petite. Les chardonnerets, les rouges-gorges des haies, les oiseaux hivernant chez nous, trouvaient dans la pépinière des baies de sorbier, de houx, de sureau. Lorsque le grésil avait fait tomber les feuilles, lorsque les provisions de baies étaient épuisées, que le sol durci par le gel était impitoyable aux petits becs affamés, aux petites pattes transies, Ludivine, dans l'enclos qui leur était familier, jetait des poignées de millet, de blé, d'avoine, pour les pauvres bestioles auxquelles, dans trop de fermes, on tend des pièges cruels, on tire des coups de feu.

Le printemps et l'été venus, les oiseaux payaient cette aumône de leurs chants qui se prolongeaient

de l'aube au coucher du soleil. A les entendre, le cœur de Ludivine se sentait tout réjouir.

Maintenant, elle termine sa tournée en suivant j'encontre de sapins et de chênes séculaires qui protègent la ferme. Sa pensée rejoint celui qui est sa préoccupation constante. Où le maître va-t-il achever sa journée ? A la Roncerie encore, ou bien aux Châtaigniers, où Barnabé se vante de l'entraîner un soir ? Ou bien dans le silence de la chère maison, où si lentement commençait à s'apaiser sa douleur, avant la venue de la belle étrangère ?

Pierre avait fait machinalement le tour de ce jardin qui semblait à Ludivine être un coin du paradis. Puis, pendant des heures, il avait cheminé à travers champs. A la lisière de son lin, il se trouva face à face avec maître Rouvetot. Les deux hommes se serrèrent cordialement la main. Pierre s'enquit de la santé « de ces dames Rouvetot », de Martin le soldat. On déplora ensemble l'interminable épidémie de fièvre aphteuse. D'aucuns, de petits cultivateurs, qui avaient perdu leurs bêtes, étaient positivement ruinés. Maître Gervais faisait deux fois par jour badigeonner les cornes et les sabots de ses vaches avec du crésyl ; il humectait leurs fronts de vinaigre. Pierre eût voulu vendre des génisses et des jeunes bœufs, mais les marchés et les foires restaient fermés ; c'était un grand dommage pour la culture.

Après avoir devisé de la sorte pendant un quart d'heure, les deux voisins se séparèrent avec un « au revoir qui en disait long », contaient triomphalement maître Gervais à sa femme et à sa fille venues à sa rencontre après les vêpres.

Ensuite, Pierre avait gagné la vallée par laquelle, pensait-il, miss Bernston allait revenir. Il attendit longtemps. Ses tempes battaient chaque fois qu'il croyait percevoir l'avertissement d'une sirène. Ainsi, tout le jour, il avait vécu dans l'anxiété de la minute où il reverrait Lavinia.

Epuisé d'impatience, il se remit en marche, pensant que miss Bernston avait choisi pour le retour un autre trajet, que déjà peut-être elle était venue le quêrir. Il pressa le pas.

Toute l'étendue de ses terres se déployait devant lui. C'étaient ses lins aux tiges bleutées, ses seigles hauts, ses herbages riches en trèfle, ses colzas : houles d'or entre les houles vertes des avoines et des blés encore courts. C'était son troupeau : trois cents moutons, encerclés dans le parcours que traçait chaque matin le berger et que deux chiens, au museau pointu, à la dent prompte, avaient la mission de faire respecter. C'étaient ses cinquante bêtes à cornes, dont vingt-cinq vaches laitières, sélectionnées avec

soin. C'étaient ses chevaux qui avaient labouré, hersé, retourné ses champs, qui avaient emporté les récoltes vers les granges, les betteraves et les lins vers les quais d'embarquement.

Tout cela, et la vieille cour qui, là-bas, fermait l'horizon, c'était sa fortune et son but dans la vie. C'avait été longtemps sa fierté, sa joie, son amour. C'était ce qui l'avait raccroché à l'existence après la mort de Manuelle et qui avait été sa consolation.

Ses nerfs peu à peu se détendaient tandis qu'il allait de son pas rapide. Ses yeux, dont la fièvre nouvelle alarmait Ludivine, s'apaisaient devant la paix des choses.

Mais brusquement, alors qu'il atteignait la chénaie, cette sorte de quiétude abandonna Pierre ; tout son sang reflua vers son visage : il venait d'apercevoir Lavinia.

Elle n'avait pas pris le temps d'ôter sa longue pelisse d'auto. Elle portait encore le béguin de bébé au fond duquel brillaient ses yeux charmeurs.

— Aussitôt descendue, je suis accourue ; je sors de chez vous. Votre servante n'a pas su me dire où je vous trouverais. Mais vous voilà ; le diner est prêt, votre couvert mis, tantie vous réclame, je vous emmène.

Il secoua la tête. Un combat se livrait en lui et se lisait dans son regard.

« Résiste, conseillait une voix intime. Sur quelle pente te laisses-tu entraîner ? Prends garde ! n'as-tu pas déjà le vertige ? N'as-tu pas senti que tu étais jaloux, oui, jaloux, et de qui ? et quel droit en peux-tu jamais avoir ? Au fond, que sais-tu de sa vie ? Sottise, folie ! Résiste, rentre chez toi ! »

— Venez, insista la jeune fille...

Il s'était adossé à la porte charretière. Elle s'approcha de lui. Il évitait de rencontrer la caresse de son sourire. Un nuage passa au-dessus de la vieille maison qui parut toute grise. Là-bas, c'était la mort, et près de lui, c'était la vie, cette main chaude qui s'était agrippée à la sienne pour l'entraîner, et e voix à la fois douce et volontaire qui répétait : « Venez... »

La tentation était trop forte. Il s'y abandonna.

XVI

A la Roncerie, ils parlaient de tout : des livres qu'ils avaient échangés, des vieilles histoires du pays, dont Lavinia se montrait friande comme d'un mets inconnu et qu'elle demandait à Pierre de lui conter. Elle s'intéressait aussi aux travaux manuels

du fermier, en vantait la poésie. Chaque heure passée en commun les unissait davantage.

Le soir, sous la lampe à l'abat-jour en venise ancien, miss Bernston étalait des magazines illustrés, des photographies, des écheveaux de soie. Parfois, à la prière de sa tante, elle atteignait sa harpe. Ses beaux bras glissaient le long des cordes, avec le scintillement de ses bagues. Lorsqu'elle se taisait, Pierre ne trouvait pas les mots qu'il eût voulu dire pour la remercier. Elle jouissait de l'admiration qu'exprimaient seuls les yeux du jeune homme et son sourire extasié.

Bien que les jours fussent ensoleillés, les soirées devenaient fraîches. On allumait le feu dans la vaste cheminée. Parfois, Mme d'Estrelles gagnait sa chambre. Lavinia et Pierre demeuraient seuls de chaque côté du foyer. Elle appuyait ses pieds sur les chenets. Les minces pantoufles blanches, à la lueur des bûches, semblaient roses.

Ce soir, ils étaient demeurés ainsi. Lavinia, allongée dans son peignoir souple, regardait fixement le bois se tordre et craquer en brûlant; dans les flammes aux formes bizarres, aux langues jaunes et bleuâtres, elle semblait interroger l'avenir.

— Savez-vous, dit-elle tout à coup, tantie est bien malade : une grave lésion de cœur avec laquelle elle peut vivre longtemps, mais qui peut aussi l'emporter subitement. Ce jour-là, je serai seule au monde, comme vous, monsieur Pierre...

Une larme glissa de ses cils frémissants, tomba dans les dentelles de sa robe du soir, après avoir brillé un instant sur le sphinx, l'un de ses bijoux préférés, pendentif égyptien, qu'elle portait souvent.

Pierre crut sentir la jeune fille douloureuse et fragile : il s'émut pour cette fragilité, cette faiblesse. Cette larme unique et légère que Lavinia avait versée pesait, lourde, sur son cœur tourmenté; ce poids lui était cher...

— Seule au monde, dit-il enfin; non, vos parents, bien qu'éloignés de vous...

— Mes parents sont pour moi comme des étrangers.

— Mais vous avez des amis, des amis qui seraient heureux et fiers de...

— Les vrais amis sont rares, monsieur Hellebosc... Mais, au lieu de parler de moi, tant gâtée à présent, parlons de vous. Un jour, dans la Cavée Malheurt, vous m'avez conté l'histoire d'un de vos arrière-grands-oncles assassiné là en revenant de chez sa fiancée. Comment s'appelait-il?

— Pierre.

— Pierre Hellebosc, comme vous! Entre lui et vous, d'autres Hellebosc portèrent-ils le même nom?

— Oui, un seul. Il devait se marier vers la Saint-Michel à une jeune fille belle, intelligente et bonne. Huit jours avant cette date, elle mourut.

— Il ne lui a pas survécu ?

— De très longues années, au contraire. C'est lui qui fit construire la maison du Vieux-Clos, où se retirèrent, après ce Pierre Hellebosc, tous les célibataires de notre famille, et en dernier lieu notre tante Rose. Il était devenu le conseiller du hameau. Il est mort à plus de quatre-vingts ans, fidèle à son premier, à son unique attachement.

— Dans votre famille, le nom de Pierre porte donc malheur ? Ne vous fait-il pas trembler ?

— Je ne suis pas superstitieux. D'ailleurs, qu'aurais-je à redouter ? N'ai-je pas tout perdu ?

Elle se pencha vers lui, si près que leurs cheveux se frôlèrent. Ses mains, roses de la clarté de la flamme, enserrèrent celles d'Hellebosc. Avec un mélange de pitié, d'affection, de reproche adorables, elle questionna :

— Vous croyez avoir tout perdu, ami Pierre ?

Il tressaillit violemment :

— Non, je n'ai pas tout perdu, dit-il enfin, puisqu'il est une chose dont la privation augmenterait mon infortune : votre amitié, que vous m'avez donnée spontanément, que vous ne me reprendrez jamais, n'est-ce pas ?

XVII

Le matin du 11 juin, Ludivine descendit avec du soleil dans le cœur. Elle fit craquer une allumette : le raptis, puis le fagot s'enflammèrent dans l'âtre, enveloppant de clarté la grosse marmite suspendue à la crémaillère. La fumée monta. Sortant de la vieille demeure, elle glissa, grise, le long du toit pointu, puis se dispersa dans la cour, où le soleil la teinta de bleu.

Alors, Ludivine débarricada la porte.

Chaque jour, Barnabé attendait ce signal. Et, quand elle le vit venir, le sourire de l'orpheline s'épanouit tout à fait.

— Cher Barnabé ! on s'embrasse aujourd'hui ! c'est ta fête ! je te la souhaite bonne et heureuse !

Il riait dans sa courte barbe grise. Lui, qui consultait à chaque instant l'almanach, ne pouvait ignorer que c'était

*La Saint-Barnabé,
Le plus beau jour de l'année.*

Mais il feignait la surprise pour plaire à la fillette. Il s'exclamait sur sa mémoire, et son vieux cœur,

qui n'avait plus de famille à chérir au monde, se réchauffait à la tendre affection de cette enfant.

Maintenant, elle l'entraînait dans la cuisine, lui remettait un paquet bien plié. C'étaient trois chemises, que, dans ses veillées déjà si remplies, elle avait trouvé le moyen de coudre pour le bonhomme et de marquer en rouge à ses initiales.

— Cher Barnabé, tu es si bon pour moi ! J'aurais voulu te donner davantage, te donner autre chose... mais, tu sais, je ne peux pas...

L'émotion hachait ses phrases, et le vieux eût été impuissant à lui couper la parole. De grosses, de douces larmes roulaient dans ses yeux fanés, glissaient dans les sillons de ses joues flétries, se perdaient dans le cache-nez incolore, étaient bues par la blouse maintes fois rapiécée.

Il attira dans ses bras la jeune Angammare.

— Rien ne pouvait me faire plus plaisir, m'n éfant, assura-t-il. Et ton amitié, n'est-elle pas le meilleur de ma vie !... Le Mal Doslé, qu'est-ce qui se soucie de lui, à c't' heure ? C'est une guenille qu'ils pensent tertous. Pour toi, c'est un ami.

— Mon seul ami, murmura la petite.

L'eau chantonnait dans la marmite. L'horloge sonna six heures. Le soleil du matin colorait les pommiers, l'herbe drue, les chaumes brunis.

Les pigeons roucoulaient sur le colombier. Une chatte se faufila hors de l'appentis, bondit vers l'échelle dressée devant les étables, grimpa, allongeant et reprenant aux échelons son corps ellilé, et se glissa dans le grenier à fourrages.

Les goujards se hêlaient dans la cour. Fabien, le premier charretier, se montra sur le seuil de l'écurie. Il avait encore dans ses cheveux blonds quelques brins de paille de sa couchette. Les autres charretiers menèrent les bêtes à l'abreuvoir. On entendit des piétinements, des jurons, des sifflements, des beuglements, toute la rumeur confuse d'une ferme qui s'éveille.

Moussu, perché sur sa niche, inspectait tout. De temps à autre, il tournait gravement la tête vers la maison. Il disait clairement : « Je surveille ».

Barnabé prit les chemises confectionnées par Ludivine. Du revers de ses mains calleuses, il caressait les coutures.

— Comme tu travailles ! comme c'est fait ! Des points si réguliers, tout comme ceux de ma pauvre défunte mère...

— Quand je laissais l'ouvrage, Barnabé, je piquais mes aiguilles sur la pelote de son petit soulier de coquillages, et je pensais à elle tout en cousant. Je

cherchais à m'imaginer son visage. Te ressemblait-elle ?

— On le disait, mais je suis un vieux et je suis « tanné » à c't'heure ! Tu ne peux pas savoir ; elle était grande, mais pas raide comme d'aucunes. Ses yeux étaient deux bleuets qui, malgré les misères, souriaient toujours quand j'apparaissais. Elle avait des cheveux tout dorés, comme les tiens. Sa bouche n'était pas envieuse. Elle savait des chansons, des cantiques, qui vous laissaient tout ébloui. Mon père l'aimait. Il admirait tout d'elle. Et quand, parfois, le dimanche, on se trouvait réunis, au Canot, il disait, pour la contenter : « Notre Barnabé est tout comme toi, Mèlie, c'est un beau gars ! »

— C'est vrai, cela, tu as dû être beau, ça se voit, dit Ludivine, sincère.

L'arrivée bruyante des goujards fit qu'ils se turent. Le Mal Doslé se moucha.

De chaque côté de la longue table, charretiers, vachers, hommes de cour, se laissèrent tomber pesamment sur les bancs de bois, « puchèrent » dans la soupière la soupe de caillebottes. Barnabé semblait oublier d'emplir son assiette.

— A quoi que tu penses ? demanda Lucas étonné du silence du vieux.

— *A la Saint-Barnabé,
La faux au pré.*

répondit le bonhomme. Espérons que mon patron nous protégera le temps des foins.

Hellebosc s'impatiait de ne pas recevoir la nouvelle faucheuse, commandée en remplacement de l'ancienne, hors de service. Il alla à la gare de Clairval pour s'informer et, de là, télégraphia : la machine, prenant une fausse direction, était partie en Bretagne. Or, les foins étaient plus que prêts : il allait falloir, sans retard, les faucher à la vieille mode. Barnabé, seul, accepta ce contretemps avec joie : il montrerait ce que de son temps on savait faire.

On battit les faux, puis tous se mirent à la besogne.

Barnabé, comme tous les faucheurs, portait à sa ceinture une corne de bœuf renfermant le grès sur lequel on passe l'acier pour le rendre plus tranchant. Afin que la pierre à raffiler donnât plus de mordant, Barnabé la trempait dans du gros cidre.

Les herbes des pâtures étaient hautes, pas « qualiteuses » pour ça, au contraire, mais enfin on avait vu pis, disait le bonhomme en manière de consolation. La première raideur passée, son grand corps redevenait souple, et ses longs bras en « prenaient » plus que ceux de tous les autres.

« Il a encore un rude coup de faux, » se disaient-ils.

Dans les fermes voisines, la fauchaison allait aussi bon train. On distinguait de loin le chantier de Claquedent, celui de la Brèque, celui du Beaumont. Maurice Chouquet travaillait au milieu des hommes loués par son père. Barnabé l'approuvait. « Avant que de commander, faut apprendre à servir, pas ? »

On attaqua les herbages des Châtaigniers. Maître Rouvetot, plusieurs fois par jour, venait assister à la lente tombée des graminées, à leur dessèchement sous le vent et le soleil, à leur mise en « villotes ».

Parfois, Gervaise accompagnait son père. On l'apercevait qui se penchait, soupesait les herbes coupées, humait leur odeur. Et, comme Pierre Hellebosc venait aussi de temps à autre surveiller ses ouvriers, Barnabé lui faisait remarquer :

— Guettez, not'maitre : en v'là une qui sait, à quelques bottes près, le rendement de ses pâturages !

Dès qu'il entrevoyait Pierre, maître Rouvetot agitait sa casquette, familièrement. Le jeune homme, avec moins de démonstrations, répondait aux politesses de son voisin. Il n'était pas encore allé aux Châtaigniers.

XVIII

Les pommiers, les poiriers défleurirent. Les fruits se nouèrent dans le verger. Les clématites mauves et blanches ouvrirent leurs larges pétales. Les capucines s'élancèrent, les unes jaune pâle, d'autres striées de rouge, certaines tachetées de brun : elles demandèrent pour leurs tiges frêles un appui aux rosiers grimpants.

Les oiseaux s'abattirent sur les cerises mûres.

Dès le matin, Ludivine, dans la rosée, soulevait les feuilles pour dénicher les fraises : leur parfum restait dans sa main, embaumait la salle de la Châtellenie où la jeune fille les déposait dans un bol à personnages, près d'un petit pot de crème, sur la table où déjeunait Pierre. Elle cherchait ainsi à tenter l'appétit du jeune homme.

Mais, à la Roncerie, les fraises rougissaient aussi. Lavinia, dans les fins des chauds après-midi, emmenait parfois Mme d'Estrelles et Pierre jusqu'au potager, qui, après avoir été longtemps à l'abandon, prospérait maintenant sous les ordres d'un habile maître-jardinier.

On avait taillé les quenouilles, relevé les espaliers, Lavinia s'était fait nommer chaque espèce.

— Voyez, tantie, disait-elle, ne suis-je pas devenue tout à fait campagnarde ?

Ces mots, elle les prononçait pour Pierre : il le comprenait, lui en savait un gré infini.

Elle cueillait des roses, des hortensias bleutés, des phlox de toutes nuances. Elle en composait des bouquets harmonieux de tons et de formes. Ses bras disparaissaient sous la riche moisson.

Elle penchait aussi sur les parterres de fraisiers son jeune corps, si souple dans sa légère robe blanche. Elle emplissait ses mains comme deux coupes, tendait l'une aux lèvres de sa tante, l'autre aux lèvres d'Hellobosc.

Alors, quand le paysan se trouvait seul en face de son bol en vieux Gien, plein des fraises qu'au petit matin Ludivine était allée quérir pour lui, il revoyait le geste de l'étrangère, la câlinerie de ses longs yeux noirs, la grâce ensorceleuse de sa bouche, la coupe vivante formée par la petite main tendue vers ses lèvres.

Combien, en comparaison, les fraises du vieux verger de la Châtellenie lui semblaient fades, et tristes ses repas solitaires, et désolée la vie qui continuerait après le départ de la jeune fille !

Son départ ! A cette pensée, les yeux de Pierre prenaient une fixité étrange, ne semblaient plus distinguer les choses familières.

Silencieuse, Ludivine desservait la table. Elle songeait : « La cuisine de la Roncerie le rend difficile sur la mienne, je fais pourtant de mon mieux. Marraine me félicitait toujours, et lui aussi autrefois... »

Il ne prenait pas garde à l'enfant qui avait assumé toute la charge de l'antique demeure et qui, discrète, se faisant pour lui presque invisible, veillait cependant aux aises, aux habitudes du jeune homme.

La pensée d'Hellobosc était captée de plus en plus par la singulière fille qui se disait son amie. L'âme simple et droite de cet homme était bouleversée par les indéfinissables regards, la voix voluptueuse, les attitudes imprévues de cette merveilleuse créature. Les phrases fines, exquises et tendres qu'elle lui murmurait le grisaient comme un breuvage inconnu et trop fort. Pour rappeler le fermier à son labeur, pour obtenir de lui un ordre précis, il fallait l'insistance à la fois respectueuse et rude du Mal Doslé.

— Vous savez qu'il est plus que temps d'allouer la moisson. Si c'est votre avis, j'en causerai avec Sénateur, qui n'attend que votre signe pour composer son chantier.

Pierre approuvait, mais avec lassitude, d'un air lointain, qui mécontentait un peu le bonhomme, et dont Ludivine devinait la cause.

On vit de nouveau Barnabé partir en expédition,

muni de son parapluie rouge. Au nom du maître, il alloua l'avoine et le blé à Sénateur Audièvre, qui cultivait un petit bien à la Croix-de-Pierre et qui avait la coutume de diriger les aoûtéux.

Après cela, Barnabé se mit à la recherche de batteurs de « cossard ». Il fallait prendre les devants. Sans quoi ne savait-il pas qu'on ne trouverait plus personne, même en élevant les prix si fort que c'était à se demander ce qu'il resterait au cultivateur.

Et puis, un jour, Barnabé entra chez l'épicière. Mme Prévost s'exclama :

— C'était-il lui ! c'était-il lui ! Il voulait parler à Placide, bienz'hard ? Comme cela s'adonnait ? Placide serait point tardif.

— Non, non, madame Prévost, je peux point m'amuser. Je causerai à votre homme une autre fois.

Qu'il y avait du temps qu'on avait vu Barnabé à l'épicerie ! Après cela, c'était la petite Angammare qui faisait les commissions. Vive comme une souris, cette gamine, et toujours si hâtée de repartir qu'on ne pouvait point lui tirer grand'raisons... Que se passait-il à la Châtellenie ? Le pauvre M. Pierre était-il un peu consolé ? Parlait-on de son mariage avec mam'zelle Rouvetot ? une jeunesse bien affable, on ne pouvait point dire le contraire.

Talonné de questions, Barnabé répondait prudemment. Mme Prévost était une fameuse commère, point mauvaise femme, mais qui ne savait garder une nouvelle. Seulement, le Mal Doslé n'était point un « niant » ; il n'avait point besoin de manger de cervelle de renard : il s'y connaissait à contenter le monde sans se compromettre.

Il était venu pour chercher du papier, un porte-plume, des plumes et de l'encre.

Mme Prévost s'ébahissait. Barnabé voulait-il retourner à l'école, ou bien avait-il quelque bonne amie qui attendait une lettre ?

Il souriait mélancoliquement des plaisanteries de l'épicière.

Songerait-il à changer de place ? Il n'aurait pas besoin d'en demander pour cela par la poste. Malgré son âge, est-ce qu'on ne s'arracherait pas Barnabé ?

Non, non, il n'était point question de quitter la Châtellenie, de quitter M. Hellebosc, le meilleur maître de la terre ; mais parfois on a des choses à écrire. Est-ce que ça n'était jamais arrivé à Mme Prévost ?

Déçue dans sa curiosité, la rubiconde femme du chanfre se hissa sur un escabeau. Elle était « puissante » et soufflait comme un phoque. Elle fit dégringoler des galoches, des clous, des biscuits, qui sentaient le moisi.

Le Mal Doslé se désolait, ramassait les objets.

— Vous mettez donc point en peine, disait l'épicière, c'est le métier qui veut ça.

Enfin, après avoir bousculé de la ficelle, du saindoux, des pantalons et autres marchandises pareillement assorties, Mme Prévost, derrière des moules à beurre, découvrit les boîtes de papier.

Elle redescendit, triomphante, accrochant son tablier à une dent de râteau.

Le Mal Doslé se confondait en excuses.

— Mais y a point de votre faute, vo' corbattez point comme cha ! Y a point de mal, vo' êtes ben honnête !

Mme Prévost ouvrit les boîtes. Il y avait des feuilles roses, des lettres de jour de l'an ornées de cœurs, d'oiseaux, de fleurs, d'enfants joufflus.

— Ah ! ce n'est plus not' âge, tout ça, dit en soupirant mélancoliquement Mme Prévost.

— Non, non !

Et l'on chercha dans une autre boîte qui contenait du papier blanc, du papier quadrillé.

— C'est ce qu'il me faut, déclara le bonhomme. J'sais point écrire droit ; sur des lignes, ça sera plus aisé.

Il prit les feuilles, choisit des plumes, de l'encre.

— De la noire, ça sera mieux, décida-t-il encore.

Il paya, emporta ses emplettes. L'épicière voulait le retenir. Placide allait rentrer. Ils causeraient un peu, en mangeant une « dorée » et prenant une tasse de café.

— Merci, merci, ce sera pour une autre fois.

Il partit, laissant Mme Prévost qui, gémissante, ramassa ses galoches, ses biscuits, ses clous.

Il rentra. L'heure était douce. Le foin embaumait. Les grillons crécellaient dans l'herbe.

A la Châtellenie, on remplissait le dernier chariot de la journée. Barnabé donna un coup de main. Quand les bottes furent entassées, on consolida le tout en passant des cordes de l'avant à l'arrière du chariot.

Les fortes juments démarrèrent, les essieux grinçèrent. Le chargement passa, haut, oscillant un peu, sous la porte charretière qui avait vu passer tant de chargements semblables.

A la voix de l'abien, les bêtes donnèrent encore un coup de collier, puis s'arrêtèrent devant les greniers à fourrages. Les hommes alors grimpèrent, les uns sur les voitures, les autres sur le tas. Avec des fourches, ceux qui étaient dehors passaient les bottes à ceux qui les pressaient au-dessus des étables. Enfin, ils redescendirent, couverts de sueur, de brindilles, de poussière, se secouèrent avec des rires.

Barnabé avait mis en lieu sûr son acquisition. Il restait grave.

*A toujours vivre on ne peut s'attendre.
A bien mourir chacun doit tendre.*

Tous les jours de sa vie, le cher homme avait réfléchi à cette phrase de sa sainte mère et chacun de ses jours avait été bien rempli. Certes, il était en règle avec sa conscience. Mais une chose restait à faire au Mal Doslé, une chose qu'il voulait accomplir depuis des mois, qu'il différerait sans cesse, mais qu'il avait résolu d'exécuter ce soir. Sûrement il était vigoureux encore, il pouvait vivre des années, et, dame, il n'était point si pressé de désertir ce monde. Mais sait-on ! La mort vient parfois si vite ! Ça vous saisit à la gorge, ça vous fauche les jambes, ou ça vous casse les bras, ou ça vous chavire la tête, et il est trop tard, trop tard...

Non, non, Barnabé ne remettrait plus d'un jour...

Un peu troublé, non par l'acte qu'il méditait, mais par sa préparation, il soupa moins bien que d'habitude. Ludivine s'en inquiéta.

Mais non, qu'elle se rassure, il n'était point malade, jamais il ne s'était si bien porté ; seulement, il y a des moments où que l'appétit vous boude...

Il l'embrassa. Elle s'en étonna un peu, car bien que s'aimant fortement, le vieux et la petite ne s'embrassaient que dans les grandes occasions.

Il gagna l'écurie du bout, attendit...

Quand Fabien ronfla dans l'écurie voisine, que les goujards eurent cessé de se chamailler, quand chacun fut à son poste de nuit, le vieux ralluma sa lanterne, s'assit sur un sac de son près de sa couchette, plaça sur une planche son papier, sa plume et son encre.

Il ajusta ses lunettes, étala une feuille, trempa sa plume dans l'encrier et sans omettre, suivant l'antique usage, de tracer une croix, commença :

†

« Moi, Barnabé Vernichon... »

Mais ses mains, qui avaient remué tant de pelletées de terre, creusé tant de sillons, soulevé tant de fardeaux, ses bonnes mains laborieuses et adroites étaient malhabiles et lourdes à cette besogne, encore que depuis la mort de Mlle Hellebosc il écrivit ses comptes au crayon sur un petit carnet. La plume, sur laquelle il avait trop appuyé, se cassa, éclaboussant de noir le papier blanc.

Patiemment, le vieux glissa une autre plume dans le porte-plume, déchira la première feuille, en atteignit une seconde.

Il suait à grosses gouttes.

Il recommença :

†

« Moi, Barnabé Vernichon, nai au Canot, paroisse de Criquetot lenneval, maintenant homme à tou faire ché Monsieur Hellebosc, à la Châtellenie, je laigue... »

Un cheval tapa contre sa stalle, desserra son licol. Barnabé se leva pour rattacher l'animal. Puis il se rassit dans la lueur jaunâtre de la lanterne de corne ; et, s'appliquant, poursuivit :

« Je laigue tou ce que je posède à Ludivine Angammare, fille de Juste Angammare, qui est servante aussi ché Monsieur Pierre Hellebosc, à la Châtellenie.

« C'es à cause de son meritte et de l'ammittié qu'elle m'a toujours montré, et qu'elle es maintenant ma plus grande ammittié au monde. »

Il signa, data ; il avait pris ses renseignements.

Il relut, fit sécher l'encre. Une petite tache grise, humide, avait aussi mouillé la feuille.

Barnabé plia le papier en quatre, l'introduisit dans une enveloppe que demain il portera chez maître Cavelier, en lui en disant le contenu. Nul autre ne le saura, pas même la petiote qui a pris tant de place dans le cœur du bonhomme. Il ne lui confiera pas le secret de son testament : ça serait-il pas comme gâter la fleur de leur affection ? La « paur' tite » ignore les économies qu'à force de privations a faites le vieux depuis soixante ans qu'il travaille. Elle s'est attachée à lui de toute la gentillesse de son ame aimante, parce qu'il était tout vieux et tout seul sur la terre et qu'elle était toute seule aussi, bien que si jeune. Non, non, il ne lui laissera pas savoir... Mais plus tard, quand il ne sera plus là, maître Cavelier remettra à Ludivine l'humble trésor du vieil ami... et quelqu'un s'attendrira sur l'affection cachée du Mal Doslé, priera quelquefois sur sa tombe, y mettra du buis aux Rameaux, des chrysanthèmes à la Toussaint.

Barnabé dissimula l'enveloppe sous sa paillasse, éteignit sa chandelle, se coucha. Les juments machonnaient un reste de fourrage laissé dans le râtelier. Un croissant de lune, monté dans le ciel pur, éclairait légèrement l'écurie. Une chatte se faufila, fureteuse : ses yeux verts brillèrent dans l'ombre.

Barnabé ne dormait pas.

XIX

Un matin, Pierre achevait à peine son déjeuner de sept heures, lorsque miss Bernston vint le surprendre.

— Déjà levée ! s'exclama-t-il.

— Certes... Lorsque je le veux ou le désire, je sais me lever avec l'aurore. Hier, en me parlant de Brintot, des luttes de ces paroissiens contre ceux des Game-lins, vous m'avez donné l'envie de connaître son église désaffectée et d'acquérir, s'il est possible, les antiquités qu'elle renferme encore. J'ai décidé que nous nous y rendrions aujourd'hui même.

— Et comment cela ?

— Voici : le chauffeur m'a déclaré que l'auto n'est pas en état de sortir avant deux jours : un ennui dans le carburateur. Mais vous avez de bons chevaux. Faites atteler Bergeronnette et nous partons. J'ai prévu tantie que nous ne rentrerions que ce soir.

Amusé de l'air décidé de la jeune fille, Pierre se leva pour exécuter ses ordres.

— Mon travail... mes hommes, objecta-t-il faiblement.

— Barnabé n'est-il pas là ?

— Barnabé est un brave vieux grondeur qui m'accusera de négligence.

— Pour moi, laissez-vous accuser, dit-elle avec son air câlin...

Il appela Fabien, pour que celui-ci attelât Bergeronnette à la charrette légère.

Ludivine préparait les vêtements de son maître, glissait dans la poche du pardessus un foulard que Pierre y trouverait le soir, si le vent fraîchissait.

La voiture s'éloigna.

Au moment où Bergeronnette allait disparaître au tournant de la Cavée Malheurt, Barnabé, occupé dans les linières à nouer des « liens » au bout de hauts bâtons, pour indiquer que les lins étaient vendus, remarqua tout à coup :

— On dirait, ma foi jurée, qu'à c't'heure le v'là dans not' voiture avec sa « horsaine » : y aura-t-il point moyen de l'en « desaire » ?

Mais Pierre et Lavinia n'avaient cure, et pour cause, des imprécations du vieil homme. La fine jument alezane les emmenait hors des terres de la Châtellenie, descendait au plein trot le raidillon du Valbrune, attaquait la côte de Beaumont.

Chez les Chouquet on battait le colza. Les fléaux montaient dans le soleil et retombaient en cadence sur la grande toile blanche dans laquelle on récolte le grain noir que promettent en mai les fleurs d'or.

— Bonjour, Maurice. Un beau temps pour le cossard, fit Pierre en ralentissant l'allure de Bergeronnette.

Le robuste garçon releva la tête, d'un coup d'œil rapide embrassa l'équipage. Son visage s'éclaira en

apercevant l'étrangère en compagnie du jeune fermier de la Châtellenie.

— Bonjour, monsieur Hellebosc. Oui, un beau temps pour le cossard et un beau temps pour la promenade aussi.

De nouveau, il se pencha sur sa tâche. Il se sentait plus de cœur à l'ouvrage. Le poids qui pesait sur sa poitrine depuis des semaines lui semblait s'alléger un peu. Il se surprit à siffler les airs que Gervaise préférait.

Après une heure et demie de route, Lavinia et Pierre atteignirent Brintot. Hellebosc laissa la voiture et fit dételier Bergeronnette à l'*Auberge du Vieux-Grenadier*.

Un artiste de village avait jadis peint le héros en violentes couleurs que les pluies avaient atténuées. On distinguait encore le haut bonnet, la barbe opulente, les sourcils en broussailles du grognard, sous l'image duquel se balançait une enseigne indiquant à tous les passants qu'

« ICI ON LOGE A PIED ET A CHEVAL. »

Il était onze heures. Il faisait frais dans les chemins couverts. Des chants de coq claironnaient dans les cours entre lesquelles les deux jeunes gens passaient pour se rendre à l'église, située en dehors de la bourgade. C'était une pauvre petite église romane, comme Pierre en connaissait beaucoup d'à peu près semblables en sa Normandie.

Ils avançaient lentement. Lavinia s'attardait entre les fossés; elle admirait les larges feuilles vernissées des langues-de-bœuf, les pâles silènes aux calices verts; puis elle rejoignait Pierre, posait sa petite main dégantée sur le bras de son compagnon, souriait à son ami d'un air confiant et heureux.

Le clocher gris apparut au tournant d'un sentier. Des lézardes le menaçaient de ruine. Les oiseaux nichaient autour de l'église, abandonnée au milieu d'un cimetière envahi par une végétation folle.

Pierre heurta un portail au-dessus duquel festonnaient dans la pierre des guirlandes aux fleurs et aux fruits rongés par les années. La grosse porte de chêne résista à la poussée du jeune homme.

— J'avais oublié, dit-il; les clés sont chez mes amis Dumouchell.

Et, suivi de Lavinia, il redescendit les quelques marches par lesquelles on accède au champ du repos. En face, un puits à l'orifice énorme, l'ancien « puits banal », faisait vis-à-vis à la croix moussue du cimetière. Pierre leva le loquet d'une étroite barrette, entrée familière d'une cour de petite dimension, bien plantée et bien tenue au milieu de laquelle une belle

vieille maison à colombages était exposée au midi.

Il frappa.

D'abord, l'on ne répondit point.

Les vieux Dumouchel n'avaient entrevu que la robe blanche de Lavinia.

— Qu'est-ce que celle-là ? avaient-ils dit. Quelque voyageuse de la ville, descendue de leurs machines de malheur, qui écrasent les poules, les chiens, les enfants et les vieilles gens sur les routes. Ça vient vous demander son chemin ou un verre de lait, et tandis que ça, ça reluque tout chez vous, comme dans une boutique. Va t'adresser ailleurs, ma belle dame. Il n'y a personne ici. Débrouille-toi.

Pierre frappa plus fort une seconde fois.

Les bonnes gens continuaient à faire la sourde oreille, et l'on eût pu croire le logis vide si un bruit de fourchettes et d'assiettes remuées n'eût indiqué que les habitants étaient à table.

— Ils ne nous entendent sans doute pas, fit Hellebosc. Je vais me montrer au carreau.

Les trois vieilles filles et leur frère s'étaient reconnés dans un angle de la cuisine. Cependant l'homme, plus affable et plus curieux que ses sœurs, avança la tête :

— Mais je ne me trompe pas ! s'exclama-t-il. C'est M. Hellebosc, de la Châtellenie !

— Ah ! si c'est M. Hellebosc, c'est autre chose ! répétèrent trois voix.

Et, promptement, l'on se leva. On tira les verrous. Quatre visages ridés apparurent : ceux de trois grandes vieilles filles et celui d'un tout petit homme, très gros, leur frère.

— Comment, c'est vous ! disait Clémentine.

— Nos excuses ! disait Hortense. Si nous avions su.

— Vous pensez bien que ce n'est point vous qu'on aurait laissé dehors, ajoutait Emilie.

— Comment que vous voilà par chez nous ?

— Entrez donc, monsieur Hellebosc, vous accepterez bien quelque chose.

— Il n'y a pas eu d'accident à votre voiture que vous voilà à pied !

— On parle de vous bien souvent. Qu'est-ce que vous devenez ?

— Clémentine, va fricasser des œufs pour monsieur Hellebosc.

— Moi, je vais lui passer du café... du bon...

— Hortense, descends-nous des serviettes... les belles... celles du temps de M. l'abbé.

Les questions se précipitaient. Les Dumouchel ne laissaient au jeune homme ni le temps de répondre ni celui de s'expliquer. Les yeux ordinairement durs des vieilles filles s'adoucissaient pour

le regarder; leurs bouches volontaires se détendaient pour lui sourire.

Pierre se sentait tout réconforté, tout heureux de la cordialité, non feinte, de cet accueil.

Les trois femmes ne prêtaient nulle attention à miss Bernston qui, se tenant à l'écart, s'amusaient de tant d'expansion succédant à tant de silence.

Onésyme, plus courtois que ses sœurs, remarqua :

— Est-ce que cette demoiselle serait avec vous ?

— Mais oui. Permettez-moi de vous la présenter. Mlle Bernston est ma voisine et amie. Je l'ai amenée parce qu'elle désirait connaître votre église.

— Notre pauvre chère église ! murmura Clémentine.

— Elle tombera quelque nuit de vent ! soupira Emilie.

— Nous en avons les clés et nous ne l'avons qu'aux dames Hermel et à ce cher vieux père Édouard, qui viennent encore y prier avec nous.

— Nous vous y conduirons tout à l'heure, quand vous aurez mangé, et du moment que cette demoiselle est avec vous...

« Du moment qu'elle était avec M. Hellebosc, » l'ostracisme dans lequel on avait tenu jusqu'alors la jeune fille cessa. On avança des chaises, celles de la salle, on déplia devant Lavinia, comme devant Pierre, les belles serviettes damassées, « celles du temps de M. l'abbé ». Posées sur la table, elles formèrent une nappe bien blanche, sur laquelle Clémentine apporta des œufs, Onésyme du cidre en bouteilles, Hortense des confitures de poires de Bon Crétien, Emilie des assiettes à personnages, relatant l'histoire du sire de Framboisy.

— Je suis confus de vous donner tant de peine, disait Pierre, nous comptons voir l'église et déjeuner au *Vieux-Grenadier* avant que je vienne vous souhaiter le bonjour.

— Il aurait fait beau que vous mangiez à Brintot, ailleurs que chez nous, grondait Hortense, nous qui étions si amis avec vos parents et votre chère tante Rose.

— Je le sais bien, je le sais bien... je ne l'ai pas oublié. Manuelle aussi savait votre affection pour nous; elle vous a nommés à moi avant de partir.

— La chère, chère enfant ! quelle perte pour vous. monsieur Pierre ! Ah ! comme sa mort nous a fait deuil, à nous aussi, qu'elle chérissait si gentiment. Allons, bon ! voilà que nous vous faisons pleurer maintenant. Mangez, mangez donc, monsieur Pierre. Il faut goûter notre beurre et nous dire votre avis, vous qui faites du beurre d'écrèmeuse...

Comme l'étrangère se montrait simple et faisait honneur à leur dîner improvisé, les vieilles filles la

considérèrent avec moins de dédain. Hortense, félicitée de ses confitures, voulut bien lui en donner la recette. Et, comme elle riait au cidre pétillant dans les verres, Onésyme fit sauter un second bouchon jusqu'aux solives enfumées de la cuisine et, pour voir encore le rire de cette belle bouche, il se jucha sur un banc et versa de haut, dans le verre que Lavinia lui tendait, la mousse blonde.

Le repas achevé, le petit homme saisit à un clou les clés pendues entre une rôtissoire et une bassinoire en cuivre. Elles étaient si grandes qu'elles lui ballaient dans ses jambes courtes. Trotinant devant Pierre et Lavinia, il traversa la cour; ses poules caquetaient autour de lui.

Les vieilles filles, qui avaient l'idée de préparer une collation, étaient restées dans leur demeure.

Onésyme introduisit dans la serrure une clé de la dimension des clés que les imagiers prêtent au saint portier du Paradis. L'huis céda.

— Voyez, voyez, monsieur Hellebosc, n'est-ce pas une pitié?

De la voûte, du clocher qui penche, les pierres, une à une, se sont détachées. Le lierre est entré par les ouvertures ogivales aux vitraux brisés; la mousse verdit les dalles crevassées. Pourtant, dans la pauvre église, depuis soixante ans désaffectée, des vieilles gens fidèles viennent encore à la tombée du jour murmurer leur prière, égrener leur chapelet, s'agenouiller sur les bancs disjointes, où les oiseaux se posent.

Le bénitier est cassé, les fonts baptismaux éventrés, ces fonts baptismaux en marbre rose donnés en 1713 par Mme Judith de Brintot à l'occasion de la naissance de son premier enfant : Antoine de Brintot, qui devait vivre assez tard pour être guillotiné à la Révolution.

Le confessionnal, dont on a vendu les portes sculptées, gît, démolí, dans un coin.

Des brocanteurs sont venus, qui ont enlevé les candélabres polychromés, les chapes brodées, les colonnades du chœur et les vieux tableaux. Ils ont dédaigné les saints, porteurs de bouquets flétris, seuls et mornes dans ce désastre jusqu'à ce que la mode vienne aussi les arracher de leurs socles et les dresser dans les vestibules profanes, en confiant des ampoules électriques à leurs mains tendues pour exhorter et bénir!

Onésyme se piquait volontiers de beau langage.

— Voyez saint Fiacre, patron des bons jardiniers, disait-il pour l'édification de miss Bernston, et saint Nicaise, qui baptisa tant d'infidèles avant d'être martyrisé; et saint Alexis, qui méprisa les richesses et les affections de ce monde pour se vouer à Dieu

dans la solitude; et le grand saint Nicolas, « qui marie les filles avec les gars ».

« Encore, ajouta mélancoliquement le petit vieux, encore faut-il que ces gars aient une autre mine que la mienne, car dans mon jeune temps, malgré mes quelques sous, les demoiselles me regardaient sans plaisir.

— Elles avaient tort, assura gracieusement Lavinia. L'esprit et les qualités du cœur valent mieux que les agréments passagers du visage.

Onésyme la remercia d'un regard reconnaissant et poursuivit :

— Cela a-t-il été juste, dites, mademoiselle, de nous enlever notre curé, de nous retirer le Bon Dieu, de dévaliser sa maison de tout de qu'elle avait de précieux, et qui est expédié dans les Amériques ? Là, regardez, il y avait des consoles en bois doré, et là des saints qui dataient de la fondation de l'église et qui avaient entendu les plus anciennes prières. On a trafiqué de tout ! Au commencement encore, trois ou quatre fois dans l'année, nous avions la consolation d'une messe. On rallumait les bougies à Noël, on pouvait faire à cette table de communion notre devoir pascal... On bénissait encore les tombes à la Toussaint. Puis, le prêtre a cessé de venir. On a retiré la pierre consacrée. Voyons, mademoiselle, c'est-il de la justice, ça ?

Onésyme s'adressait à Lavinia plutôt qu'à Pierre, qui connaissait déjà ces choses et qu'il jugeait convaincu. Il était content d'être écouté avec intérêt par une si jolie fille et d'exprimer sa colère chagrine.

Miss Bernston l'approuvait d'un signe de tête, d'un mot. Sur une question d'elle, le petit homme s'échauffait, entamait de nouvelles explications.

Le cimetière était pitoyable autant que l'église. Les ronces l'envahissaient, les mauvaises herbes y poussaient entre les ifs, les cyprès, les rosiers plantés jadis sur des défunts aimés, et quelques croix encore debout.

— Pauvres tombes ! fit Lavinia, effeuillant des églantines sur les morts aux noms oubliés.

— Vous avez bien raison de dire : « Pauvres tombes ! » repartit Onésyme, et cependant ceux qui dorment ici sont plus heureux que ceux qui dorment là-bas. Quand on a fermé notre église, on a défendu aussi d'enterrer dans notre cimetière. Mais beaucoup de chez nous ont, en profitant des nuits noires, ramené les leurs dans notre vieux cimetière. Notre mère — nous l'avons rapportée en pleine tempête; nous chantions tout bas les psaumes des morts; le vent couvrait nos voix. Mais nous, il nous faudra sans doute rester là-bas.

Pierre les avait rejoints. Lavinia dit :

— Merci, monsieur Dumouchel, de tous ces détails. Son trousseau de clefs à la main, Onésyme gesticulait.

— Chut ! fit-il tout à coup à Lavinia d'un air de complicité. Voilà Emilie qui vient à notre rencontre. Faut faire mine de parler d'autre chose. Mes sœurs me reprocheraient d'avoir « rémouqué » toutes ces histoires devant quelqu'un qui n'est point du pays, car je ne vous connais pas pour être du pays, mademoiselle.

— Non, dit Lavinia, mais ce pays me devient si cher que je songe à m'y fixer.

Et elle joignit à ces paroles un regard enchanteur qui fit rougir d'aise le petit homme. Une heure encore se passa ; les vieilles demoiselles cherchaient à attarder Pierre, bien que leur plaisir de l'avoir chez elles fut de beaucoup aimointri par la présence de cette « horsaine ».

— Dites-moi, demanda Clémentine, quand vous reverra-t-on ? Aujourd'hui ça ne compte point. On n'a point eu le temps de causer. Comment va votre bon cher curé ? Nous nous disions qu'il avait dû vous être d'un grand secours dans votre malheur.

Pierre ne répondit pas à la seconde partie de la question. Ses yeux allaient à Lavinia. Il songeait que, dans son affliction, il avait repoussé les consolations de ses vieux amis, que son cœur meurtri ne s'était ouvert qu'à une étrangère. Il n'avait plus voulu connaître d'autre douceur que celle d'être plaint par cette jolie bouche à l'insinuant sourire, que la jouissance de rencontrer le plus souvent possible celle qui, dans la Cavée Malheurt, lui était apparue, chargée de sa jeunesse, de son élégance et du charme étrange qui, peu à peu, devait l'ensorceler. Combien elle lui était devenue précieuse, cette jeune fille qui ne ressemblait à nulle autre de celles qu'il avait fréquentées jusqu'alors ! Comment envisager la possibilité de vivre loin de sa présence ! Mais qu'avait-elle dit à Onésyme tout à l'heure, qui s'adressait à lui, il le sentait bien, à lui seulement, Pierre : « Ce pays me devient si cher que je songe à m'y fixer. »

Il l'enveloppa d'un regard de reconnaissance éperdue, qui n'échappa point aux vieilles filles et leur déplut.

— Vous ne nous dites rien de la petite Angamare, questionna brusquement Emilie. Que devient-elle, cette mignonne ?

— Ludivine est toujours à la Châtellenie. Je n'ai rien changé.

— C'est bien, cela. Elle doit être grandelette à

cette heure ! Quelle gentille et douce enfant ! Votre sœur l'aimait comme si elle eût été sa fille.

— C'est une travailleuse, déclara seulement Pierre.

Emilie considéra un instant ses sœurs, et, bravement :

— Une travailleuse ! Je veux bien croire qu'elle n'épargne pas ses peines. Il n'est point besoin de grande réflexion pour l'apprécier. Mais, à ce que je vois, la voilà quasi toute seule au monde. Nous qui prenons de l'âge tous les jours, nous pourrions la garder chez nous, pas vrai, Hortense, Clémentine ? Ça nous ferait du bien cette mine de jeunesse, à nous qui ne sommes plus jeunes. Elle pourrait aussi nous rendre des services et nous lui ferions sa position.

— Je lui en parlerai, dit Pierre. Seulement, pour cela, il faut que la mère Landrin ait le temps de me trouver et de me former une autre servante.

— Sûr que nous ne vous l'enlèverons pas malgré vous, mais, du moment que vous ne tenez pas plus à elle qu'à une autre, repensez à notre proposition, monsieur Hellebosc !

Hortense lui arracha la promesse de venir dîner après la moisson. Elle savait bien, n'est-ce pas, qu'avant cela ne lui était point commode de s'absenter, mais en automne le cultivateur a plus de loisirs. Et l'hiver, donc ! n'y a-t-il point de beaux jours ! C'était en hiver que M. et Mme Jacques venaient autrefois chez leurs amis Dumouchel. Ils choisissaient pour cela une journée de claire gelée : alors, les routes ne sont point tirantes. On emmitouffait chaudement les petits, et le soir, après le souper, quand les grandes personnes s'attablaient pour jouer au pamphile, on couchait les enfants sur le large canapé de la salle. Ils s'endormaient là comme des bienheureux et ne se réveillaient qu'à la Châtellenie, est-ce que Pierre ne s'en souvenait pas ?

S'il s'en souvenait ! Il l'assura avec sa voix grave, son sourire demeuré triste.

Et les vieilles filles, oubliant leur grief, ne s'occupèrent plus que de le gâter.

Quant à Onésyme, il disparut tout à coup et revint avec un gros bouquet de violettes qu'il tendit à miss Bernston en s'inclinant galamment.

— Ce sont des violettes d'été que l'hiver offre au printemps, dit-il.

Le « printemps » combla son admirateur de joie en attachant les violettes d'été à son corsage. Lavinia souriait : même le trouble jeté par sa beauté dans l'esprit de ce pauvre vieil homme lui était précieux.

Puis les deux vieilles filles embrassèrent maternellement le jeune homme, le chargèrent de leurs amitiés « pour le cher curé, la mère Landrin et la petite ».

Quand Lavinia leur tendit la main, elles la pressèrent d'un air réservé. En revanche, Onésyme la serra avec émotion.

Les Dumouchel ne rentrèrent chez eux que lorsque la voiture eut quitté Brintot. Hortense réfléchit tout haut :

— Mlle Bernston, nous a-t-il dit... On n'avait jamais entendu ce nom-là. Où a-t-il été la dénicher et qu'a-t-il à faire de sa société ?

— On ne peut point nier qu'elle ne soit affable, concéda Clémentine, mais elle ne me revient pas.

— Elle ne m'a point paru être une compagne pour M. Hellebosc, acheva plus sévèrement Emilie. Je n'aime pas les manières qu'elle a avec lui, ni la façon dont il la regarde. Il l'admire que c'est à se demander...

— Et il a fameusement raison de l'admirer, déclara Onésyme. Pourquoi dites-vous qu'elle ne vous revient pas ? Elle est belle comme pas une. Ses manières... ses manières... il faut que vous soyez bien fâcheuses pour ne pas la trouver de votre goût. Si vous étiez plus jeunes, je dirais que vous êtes jalouses. Ah ! si, au lieu de lui boudier que ça m'en rendait malade pour elle, vous lui aviez parlé comme moi... Je lui aurais parlé pendant des heures et elle m'écoutait. C'est une fille rare, mais d'abord les femmes ça ne connaît rien aux femmes.

Jamais Onésyme ne s'était permis tant d'insolence vis-à-vis du formidable trio féminin. Les demoiselles Dumouchel furent si stupéfaites de l'audace de ce petit homme, ordinairement si soumis, qu'elles ne trouvèrent rien à répliquer.

XX

Pendant qu'Onésyme prenait la défense de la belle visiteuse avec une ardeur dont ses terribles sœurs pourraient bien quelque jour le faire se repentir, le trot allongé de Bergeronnette éloignait rapidement les jeunes gens de la demeure des Dumouchel.

Mais Onésyme se fût trouvé largement payé de sa peine, s'il eût entendu Lavinia déclarer à son compagnon :

— L'aimable tout petit homme ! Il m'a fort intéressée. Avec quelle galanterie il m'a fait les honneurs de sa charmante église, de son cimetière dévasté, de sa maison même autant que cela lui fut permis. Et comme il sait tourner le madrigal ! tif-ellegatement, éparpillant sur ses genoux les violettes que l'hiver avait offertes au printemps.

Pierre sourit.

Elle ajouta :

— Ses sœurs sont plus revêches, il faut leur montrer patte blanche.

— Ce sont de bien bons cœurs et de très braves gens, mais réservés.

— N'est-ce pas plutôt méfiants que vous devriez dire.

— Méfiants, soit.

— Vous l'êtes tous plus ou moins en Normandie, et surtout pour l'étranger.

— C'est à moi que s'adresse cette épigramme ? Vous me gardez rancune de mon... inhospitalité des débuts ? demanda-t-il tendrement.

— Non, mon ami, car votre confiance actuelle dépasse votre méfiance ancienne.

— Ma confiance, est-ce assez dire ?... Vous avez gagné davantage !

Elle pencha vers lui son visage au sourire tentateur :

— Qu'ai-je gagné, mon ami Pierre ?

Mais il se déroba, reprit :

— Je serais désolé si vous jugiez sévèrement, parce que trop vite, mes excellents Dumouchel, et en même temps qu'eux nos paysans. Je ne crois pas me tromper en affirmant que, parmi les paysans français, les paysans normands sont les meilleurs, ceux du pays de Caux surtout... Je sais... la première impression ne leur est pas favorable... Puis de menteuses légendes circulent sur leur compte. Beaucoup de nos écrivains, et non des moindres, les ont, sinon calomniés, du moins méconnus. On les a représentés comme des êtres durs, avares, peu délicats en affaires. Cela est faux, en tout cas malicieusement exagéré. L'existence du paysan est pénible, faite de lutttes. S'il prive parfois les siens de certaines satisfactions, de certains soins, c'est qu'il s'en prive lui-même ou les juge inutiles.

« Il est méfiant, dites-vous : il a raison d'être méfiant, ayant été souvent trompé. C'est vrai qu'il faut lui montrer patte blanche, qu'il entre-bâille difficilement la porte de son logis, qu'il ne fait pas à tout venu riant visage. Mais c'est pourquoi son accueil a plus de valeur, son estime plus de prix, son affection plus de solidité. Pour le comprendre, voyez-vous, il faut être des siens, comme je le suis, comme je suis fier d'en être. Il faut avoir le droit de l'observer dans l'intimité, de l'approcher dans le malheur. Alors, vous sauriez sa sereine sagesse, son vigoureux bon sens, son énergie silencieuse, son dévouement sans phrases, sa douceur dissimulée sous un air de rudesse et d'âpreté. Pour l'appri-voiser, il faut parfois longtemps, mais, quand il se donne, ce n'est pas à demi.

— Cher, cher !... murmura-t-elle.

— Il a la pudeur de ses sentiments, reprit Hellebosc, parlant plus bas. Il cache ce qu'il a de meilleur et que d'autres étalent. Ses mots retardent toujours sur ce que son cœur ressent. Il ne dit jamais ni toute sa détresse, ni toute son inquiétude, ni tous ses regrets... ni...

— Pourquoi n'achevez-vous pas, mon ami Pierrel ? Pour toute réponse, il cingla Bergeronnette d'un coup de fouet immérité, qui la fit bondir.

— Vous êtes injuste pour cette bête que vous aimez, reprocha Lavinia. L'injustice fait-elle aussi partie des qualités normandes ?

— Ne vous moquez pas... N'est-ce pas vous plutôt qui n'êtes pas juste ? Ne me torturez pas ainsi...

— Non, mon ami, assura-t-elle gravement, portant à sa joue fraîche la main fiévreuse d'Hellebosc, je ne me moque pas, et comment vous ai-je torturé ? Seulement, je ne vous déchiffre pas toujours et vous ne m'aidez pas à vous déchiffrer... Je veux lire en vous complètement, clairement... Ne me fermez pas votre cœur...

La route du retour s'achevait. Chez les Chouquet, comme au Claquedent, au Moulin, à la Châtellenie, on cessait le travail. Les gens des chantiers s'en retournaient chez eux, avec leurs cruches de grès vides. Mais Barnabé n'avait pas fini de nouer les « lians » dans les pièces de lin. Et, dans l'immense champ d'un vert bleuté, on distinguait de loin sa silhouette voûtée.

Aux croisées de la Roncerie, le soleil couchant frappait.

— Voyez, dit la jeune fille, ce sont comme des lumières féeriques qui, tout à coup, vont s'éteindre. Tantôt guette notre arrivée. Elle nous a reconnus, elle agite son écharpe. Savez-vous que je serais presque jalouse de la tendresse qu'elle vous témoigne ? Soyez gentil pour elle... et pour moi. Venez ce soir. Nous lui conterons notre journée. J'en suis si contente ! Et vous ?

— Oui ! répondit-il.

Mais il se sentait triste à mourir. Et, quand il eut déposé miss Bernston à la grille de sa villa, devant laquelle les violettes du pauvre Onésyme, abandonnées, achevèrent de se flétrir, quand il repartit seul vers sa ferme où personne ne l'attendait plus, il écrasa sous sa main quelques larmes.

Mais comme il était injuste en songeant que personne ne l'attendait plus ! Comme il était cruel en laissant tomber, sans un mot, ses couvertures et son pardessus dans les bras de Ludivine accourue au bruit de la voiture !

Les yeux aimants de l'enfant cherchèrent les yeux du maître, n'en rencontrèrent pas le regard...

Hellebosc ne pensait même pas à faire « à la petite » les commissions des demoiselles Dumouchel !

• XXI

Miss Bernston avait fait promettre à son ami de lui montrer le Vieux-Clos.

C'était au delà de la cavée broussailleuse qu'était blottie la maison blanche, à volets verts.

Pierre ouvrit la barrière de l'enclos. Ils entrèrent dans le jardin.

Les pivoines rouges, les campanules violettes, les hauts iris mauves, les œillets embaumés, les hortensias roses et bleus, les rhododendrons, les giroflées et toutes les plantes chères à la bonne vieille demoiselle Hellebosc rivalisaient de coloris, de grâce et de gaieté.

Dans le verger, les pommiers mûrissaient leurs fruits, et là, comme dans la « jopière » de la Châtel-lenie, les oiseaux élaient domicile.

C'étaient de grandes batailles et d'interminables chansons à l'époque des nids, des réveils de joie gourmande quand les fraises et les cerises rougissaient. Barnabé avait beau installer dans les branches et les parterres des « vilains » effrayants, la gent ailée du Vieux-Clos s'en moquait bien vite.

Dans le parc rustique et profond, il y avait des allées ombragées de sapins, des petits sentiers bordés d'arbustes.

— C'est Pierre Hellebosc qui les a tracés, dit Lavinia tout à coup rompant leur long silence. Un vrai jardin d'amoureux aussi. Vous ne m'auriez pas conté l'histoire de votre arrière-grand-oncle que j'eusse deviné, je le crois, par quelle sorte d'homme cette propriété fut dessinée et plantée. Dans ces chemins couverts, il a rêvé souvent. Sous cette arche de verdure abritant ce banc de pierre, il est venu s'asseoir... A toutes ces choses muettes, il a parlé de son amour. Comme il a dû souffrir !

— Il a dû beaucoup souffrir ! répéta Hellebosc.

Pierre introduisit la clé dans la serrure, qui tourna en grinçant.

Lavinia pénétra dans la maison, poussa les volets clos.

— Montrez-moi tout, demanda-t-elle. Ceux qui habitèrent là n'en seront pas fâchés, puisque c'est pour achever de vous comprendre que j'ai désiré cette visite.

Dans la salle à manger, le rouet de tante Rose repose, inactif pour toujours, près de la fenêtre enguirlandée de fleurs. Un bahut à deux corps fait face au jardin; des assiettes colorées en égayent le fond. Le salon est vaste, lambrissé de boiseries claires, décoré de quelques vieilles gravures; les dossiers de ses chaises représentent des oiseaux, des guerriers de l'antiquité; une bibliothèque importante indique des goûts d'étude; la pendule Louis XV ne marque plus le temps; sur un guéridon, des daguerréotypes accrochent la lumière.

— Je sais l'histoire de chacun de ces visages, dit le jeune homme. Tante Rose cultivait en nous le souvenir.

— Comme elle avait raison! N'est-ce pas d'images, d'impressions superposées, de traces en nous du passé, que se compose notre âme? Si la vôtre est si délicate, si droite, n'est-ce pas parce que les vôtres, ceux que vous avez connus, comme ceux dont la mémoire même est depuis longtemps évanouie, furent loyaux, intelligents et tendres? Vous êtes le résultat de traditions, mon ami... Tandis que moi... je sais à peine ce que sont mon père et ma mère. J'ignore ce que furent mes grands-parents. Leurs aspirations, de même que leur patrie, diffèrent. Et je me fais parfois l'effet d'une misérable feuille ballotée entre des vents contraires, tirillée entre des désirs ne concordant jamais... Aussi l'ombre de vos arbres séculaires m'est rafraichissante, l'abri de votre antique maison m'est reposant, et votre amitié, mon ami, m'est plus douce que tout.

— La vôtre, murmura-t-il, est devenue ma vie même!

Ils avaient visité chaque appartement. Une seule pièce restait à voir :

— La chambre du premier habitant, la chambre de mon oncle Pierre Hellebosc, annonça le jeune homme.

Lavinia s'était arrêtée devant un portrait de jeune homme, à la physionomie heureuse et franche, éclairée par le regard de deux grands yeux gris.

— Votre portrait, Pierre?

— Non, celui de l'autre; portrait fait, dit-on chez nous, au temps de ses fiançailles. Pierre Hellebosc avait alors vingt-cinq ans. Il était l'aîné des fils qui cultivaient à cette époque la Châtellenie.

— Vous lui ressemblez, d'une façon saisissante. J'ai cru que ce portrait était le vôtre. Ce front large, c'est votre front. Cette bouche a votre confiant sourire. Et ces yeux, surtout, ces yeux gris, si doux, si lumineux, ce sont vos yeux. Et ce nom encore, pareil à celui que vous portez, pareil au nom du Pierre Hellebosc assassiné dans la Cavée Malheurt, cela devient de la fatalité... Parfois, il y a des mau-

vais génies qui aident la fatalité, parfois il y en a de bons qui la conjurent... Cher, est-ce moi qui serai votre bon génie ?

A ce moment, une glace leur renvoya leurs deux images, l'une près de l'autre. Les yeux sombres de la jeune fille avaient le même regard étrange et adorable, ses lèvres minces l'indéfinissable sourire qui avait captivé ce cœur fidèle et sans détours.

— Cher, dit-elle, c'est beau d'aimer comme cela. Je voudrais être ainsi aimée...

Elle se rapprocha de lui, tentation vivante, et il allait crier les mots qui s'étranglaient dans sa gorge, lorsqu'une voix, d'en bas, appela :

— Monsieur Pierre !

Il s'écarta, très pâle.

— Monsieur Pierre ! répéta la voix d'un accent plus ferme.

— Ah ! c'est toi, Ludivine. Que viens-tu faire ici ? demanda-t-il rudement.

— M. le curé est à la maison. Je l'ai prié d'attendre pendant que j'allais vous quérir ; il n'est pas seul.

— Tu sais qu'il me déplaît d'être dérangé ; dis que tu ne m'as pas trouvé.

— Oh ! maître ! est-ce vous qui me commandez de mentir ?

Elle se sauva en pleurant. De quel ton il l'avait renvoyée ! Pourquoi refusait-il de voir le vieil ami de sa sœur ? Et, précisément, Mlle Rouvetot l'accompagnait, elle qui, au moins, était digne de son maître plutôt que cette ensorceleuse...

Pour que le vieux prêtre et Mlle Rouvetot ne vissent pas ses yeux rougis de larmes, la petite leur fit signe de loin que ses recherches avaient été vaines.

Mais sa brusque venue au Vieux-Clos avait rompu le charme, donné à Pierre le temps de se ressaisir.

— Cette gamine est insupportable, déclara miss Bernston, quand Ludivine fut partie. Vous tolérez son insolence ?

Sa voix était devenue sèche et mécontente. Pierre sentit ce changement, mais ne put s'empêcher de trouver l'expression injuste.

— Insolente, Ludivine ? Non, mais entêtée, peut-être trop franche.

— Comptez-vous la garder ?

— Oui, tant qu'elle voudra rester à la Châtellenie. Je ne puis oublier comment elle a soigné ma pauvre sœur, qui s'était beaucoup attachée à elle et qui, je le crois, comptait l'emmener au Vieux-Clos.

— Au Vieux-Clos ?

— Oui, ne vous ai-je pas déjà dit comment Manuelle me répétait souvent : « Quand tu auras choisi une compagne sérieuse, pieuse et bonne, moi,

je ferai comme tante Rose, j'habiterai sa maison, je soignerai les pauvres du village, je passerai mes soirées à la Châtellenie, je verrai grandir tes enfants... » Quand elle s'est sentie perdue, elle disait seulement :

« — Je ne verrai plus le Vieux-Clos, mais, toi, entretiens-le pour ceux de notre famille qui voudront s'y retirer plus tard, car nous ne serons pas les derniers Hellebosc. Tu te marieras... »

— Songez-vous à tenir cet engagement ?

— La promesse faite à une mourante n'est-elle pas sacrée ?

— Et votre choix ?...

— Mon choix, mon choix, répéta-t-il avec effort, oh ! pourquoi me demandez-vous cela ?

— Ma question n'est-elle pas toute naturelle, mon ami Pierre ? Nous avons parlé si intimement depuis quelques jours, vous m'avez témoigné tant de confiance ! Je croyais après cela que, si je vous en priais, vous m'avoueriez le nom de celle... que vous aimez...

— Celle que j'aime, celle que j'aime, balbutia-t-il...

Ils étaient redescendus dans le jardin. Le soleil ne trouvait plus les branches, et les dessins d'or, qu'il jetait deux heures auparavant dans les allées sombres, s'étaient effacés. Hellebosc ferma la barrière...

La main de Lavinia s'était appuyée sur la haie feuillue du Vieux-Clos.

— Ah ! dit-elle, je ne veux pas m'éloigner d'ici avant que vous me disiez qui vous aimez...

Elle paraissait émue et triste. Il la regarda un instant, si séduisante, si simple, si proche de lui, dans le silence environnant, sous le ciel crépusculaire. Pour la seconde fois de cette journée, une pensée folle, un espoir vague, insensé, s'empara de lui. Mais un reste de raison lui revint : son regard se fit presque dur.

— Il ne s'agit pas ici de savoir qui j'aime, dit-il. Vous voulez absolument savoir qui j'épouserai. Ma sœur m'a dit : « Une compagne sérieuse, pieuse et bonne. » Eh bien ! acheva-t-il vite et d'un ton brusque, Gervaise Rouvetot est sérieuse, elle est pieuse, elle est belle et bonne. J'épouserai Gervaise Rouvetot si elle veut de moi.

— Qui est-ce, Gervaise Rouvetot ?

— Je vous le dirai bientôt.

Il partit rapidement, la laissant seule, non étonnée : un sourire bizarre, triomphant, presque cruel, gonflait les fines ailes de son nez et se jouait sur ses lèvres.

XXII

Un matin, le facteur déposa dans la cuisine de la Châtellenie une lettre des demoiselles Dumouchel.

« Cher Monsieur Pierre, écrivait Hortense, nous avons eu bien du bonheur de vous revoir et en même temps bien de la tristesse de vous revoir seul. Nous conservons l'espérance que vous reviendrez à l'automne, comme c'est convenu. Peut-être, alors, vous nous annoncerez du nouveau... Le père Edouard et ces Messieurs Letestu ont été bien chagrins de ne pas se trouver là. Vous avez à Brintot de bons amis qui vous réclament et qui valent bien les nouveaux. Vous ne nous avez pas répondu au sujet de notre proposition pour la petite Angam-mare. C'est donc que vous préférez la garder, et ce n'est point nous qui vous en blâmerons. Faites-lui toutes nos amitiés, et, si un jour vous nous l'amenez, elle sera la bienvenue. Nous vous embrassons comme de vieilles et fidèles amies. »

Avaient signé : HORTENSE, CLÉMENTINE, EMILIE.

Cette lettre ne satisfait pas le jeune homme à cause de l'allusion aux « nouveaux amis », visés d'une façon plutôt malveillante en la personne de Lavinia.

Mais Onésyme, chargé de jeter la missive à la poste, avait changé l'enveloppe et ajouté :

« Il y a encore des violettes chez nous, et j'en glisse pour la jolie demoiselle qui a bien voulu en recevoir de ma main. Si elle demeure encore auprès de vous, et si vous avez la joie de la voir quelquefois, priez-la d'accepter ces fleurs trop modestes pour elle qui est belle entre les belles, et assurez-la que je lui suis, comme à vous, tout dévoué.

« ONÉSYME. »

Hellebosc brûla les pages des trois sœurs et serra celle du petit homme pour la montrer à miss Bernston. Elle ne peignait plus guère en plein air. Son grand tableau, destiné au Salon, et dont elle réservait la surprise à son ami, disait-elle, l'occupait quelques heures chaque matin.

Mais ses après-midi, lorsqu'elle ne sortait pas seule en auto, étaient consacrés à Pierre. D'un tacite accord, ils se retrouvaient sous la chênaie, partaient ensemble pour quelque lointaine excursion ou pour une flânerie dans la campagne. Parfois, tout simplement, ils restaient à la Châtellenie ou regagnaient la Roncerie. Lavinia lisait à haute voix pour Pierre aussi bien que pour Mme d'Estrelles. On apportait

le thé. Le fermier cherchait à s'esquiver, mais souvent la jeune fille trouvait le moyen de le retenir à dîner. Dans la salle à manger, chaque soir, qu'il vint ou ne vint pas, son couvert était mis, disait-elle.

Sur la nappe, Domenica, la femme de chambre piémontaise, pour la joie des yeux et de l'odorat de ses maîtresses, toutes deux passionnées pour les fleurs, disposait, entre les verres de pur cristal et le surtout de vieil argent, des guirlandes d'œillets, de roses, de camélias, mêlés de feuillage et qui embaumaient la pièce aux claires tentures.

Des mets qu'il ne connaissait pas lui étaient présentés, ainsi que des fruits et des vins exotiques dans des coupes et des aiguières de Bohême de la plus coûteuse fabrication.

L'intelligence et le goût de Pierre ne prisait pas plus cette élégante recherche que l'harmonieuse simplicité de sa belle et vieille maison; mais cette recherche et ce raffinement lui étaient une souffrance en ce qu'ils contribuaient à lui interdire de préciser ses sentiments et de pousser plus loin son rêve sans vilenie à ses propres yeux. Cependant, chaque jour, l'empire de Lavinia sur le jeune homme devenait plus inéluctable. Sa beauté, sa séduction, opéraient sur lui avec la sûreté d'un maléfice, tant elles le laissaient troublé, d'un trouble bizarre et comme malsain. Pour lui, elle diversifiait ses attitudes, variait ses coiffures; ses cheveux souples et abondants se prêtaient à toutes les fantaisies.

Coquettement, elle interrogeait :

— Comment m'aimez-vous davantage ?

— Toujours.

Après le repas, que servait avec un flegme imperturbable le valet de chambre autrichien, miss Bernston entraînait Hellebosc dans l'atelier. Leurs pas s'étouffaient sur les carpettes orientales. Les personnages de la vieille tapisserie florentine contrastaient par leur raideur avec la grâce de la jeune fille. Elle s'accoudait près de Pierre à la large baie. Les clartés de la villa s'allongeaient en traînées laiteuses sur la pelouse arrondie, se perdaient dans les profondeurs des massifs. Des parfums capiteux montaient du jardin, fouettaient d'un souffle pareil leurs visages rapprochés.

Sur la queue de l'Erafd, d'autres fleurs achevaient de mourir, s'effeuillaient sur les partitions entr'ouvertes.

Quelquefois, Lavinia chantait.

Pierre, dissimulé dans le coin le moins éclairé, pâlisait et se sentait défaillir, en écoutant cette voix chaude, passionnée, cultivée avec un art infini. De longs silences succédaient aux romances italiennes. Il semblait au jeune homme que l'on eût pu

percevoir les battements de son cœur. Et, tandis que son esprit flottait à la dérive, Lavinia, tranquillement, s'asseyait devant sa table à ouvrage, brodait de fleurs capricieuses la soie d'un coussin. Plus souvent encore, elle parachevait de délicates miniatures.

Qu'elle se tût ou qu'elle parlât, elle savait entourer, comme d'un filet aux mailles inextricables, l'homme immobile près d'elle.

En redescendant au salon ce soir-là, Pierre demanda :

— Savez-vous que vous avez laissé à l'un de vos amis un souvenir ineffaçable ?

Elle tourna légèrement la tête vers le fermier, l'interrogea de son sourire particulier.

— Qui vous oublierait ? murmura-t-il. N'est-ce pas votre destinée, à vous, de gagner tous ceux que vous approchez, les plus misérables comme les plus heureux ?

— Ma sympathie ne va pas aux heureux.

— Alors, lisez, dit-il, tendant à la jeune fille les lignes qu'avait tracées péniblement son obscur admirateur.

Elle les parcourut, replia la lettre contenant les violettes froissées, la glissa dans un petit sac au fermoir d'or enrichi de trois rubis.

— Vous permettez que je joigne ceci à mon herbier sentimental : j'y collectionne toute fleur qui m'est offerte ; elles me sont toutes précieuses.

— Alors, j'y figure aussi ?

— En pouvez-vous douter ?

— Et aussi ces amis américains que vous êtes allée retrouver hier à Duclair ?

— Oh ! vraiment !... et pourquoi pas ? Voilà que reparait le froncement de vos sourcils jaloux. Mais le passé n'est-il pas le passé ? reprit-elle plus doucement, — et qu'en reste-t-il, que des visages à demi effacés, des pages jaunies, des tiges desséchées, frêles choses mortes, presque oubliées, dont vous n'avez pas à redouter en moi l'influence, puisque, alors même qu'elles étaient encore frémissantes de vie, elles ne me touchèrent pas plus que le reflet d'un regard dans une eau courante, puisque... pour certaine phrase de vous, mon ami Pierre, j'achèverais de les détruire.

— Je vous en conjure, expliquez-vous.

— M'expliquer, ne suis-je pas assez claire ? Et, d'ailleurs, que dirais-je de plus au fiancé de Gervaise Rouvetot ?

— Ne parlons pas d'elle.

— Pourquoi ne pas parler à votre amie de celle que vous avez choisie ?

— Et, d'abord, je ne l'ai pas choisie, dit-il rude-

ment, et ensuite... et ensuite... mon amie devrait-elle me tourmenter ?

— Vous tourmenter !... Que vous êtes énigmatique et nerveux, ce soir ! Je suis contente que tantie soit montée, elle ne vous reconnaîtrait pas... Vous me paraissez mentir à votre amie, mentir à vous-même.

— Il faut parfois avoir le courage de mentir, fit-il d'une voix sourde, les mâchoires serrées.

Une main bien fraîche avait, une fois de plus, saisi sa main brûlante. Il se dégagea, remué d'un trouble qu'elle n'avait pas encore poussé jusqu'à ce point ; elle sentit peser sur elle un regard qu'elle ne connaissait pas et qui lui fit presque peur, à elle qui, depuis longtemps, savamment, sciemment, goutte à goutte, versait en lui le poison d'amour.

XXIII

Pierre s'éloigne, presque titubant, comme pris de vertige ; ses tempes battent, ses oreilles bourdonnent. Il marche sans savoir où il va, ses yeux sont ouverts, mais il ne voit rien, rien que la forme svelte qu'il a tout à l'heure failli attirer violemment à lui, serrer contre sa poitrine, serrer à l'étouffer dans un mélange de passion et de vengeance. Oui, il l'aime à mourir de la désirer, à mourir de n'oser ni vouloir l'avouer ; il la déteste de le torturer ainsi, d'approcher à ses lèvres une coupe enivrante à laquelle il ne pourra boire. Pourquoi est-elle venue à lui ? Qu'a-t-elle donc fait de lui ? Mais voudrait-il qu'elle ne fût pas venue ? Son pied bute contre une grosse racine, et il tombe dans un fourré de broussailles. Où est-il donc ? Sans le savoir, déjà en pleine Cavée Malheurt. Le choc brutal l'aide à se ressaisir. A la lueur de la lune obscurcie par de noirs nuages, il voit les arbres abattus en travers par la dernière tempête et, formant au-dessus de sa tête une voûte ininterrompue, les touffes de créquiers, de merisiers sauvages qui se rejoignent d'un talus à l'autre et rétrécissent le sentier farouche. Puis, d'un seul coup, la lune émerge de l'énorme cumulus qui la masquait : sa lumière blafarde laisse encore des coins d'ombre dans le creux des buissons, mais elle éclaire le calvaire des Hellebosc, et les bras du Crucifié s'étendent comme en un geste d'imploration et d'appel.

Epuisé, brisé, Pierre, d'un suprême effort, comme celui de la bête traquée, gravit la pente qui le sépare encore de la croix, et il tombe plutôt qu'il ne s'assied sur les marches. La légende tragique du défilé fatal à son ancêtre repasse vivante devant lui. N'aime-

rait-il pas mieux, lui aussi, mourir soudainement, de mort violente, que de mener cette vie dans laquelle, aux jours de magique enchantement, succède la prescience du malheur ?

Et la douce figure de Manuelle reparait à ses yeux : il la revoit forte, vaillante et loyale avant tout ; il la revoit s'épuiser peu à peu, mais lutter jusqu'au bout ; il la revoit à ses dernières heures, ses yeux aimants briller encore dans sa figure angoissée ; il l'entend ; elle le console, elle lui enjoint de garder l'honneur et d'assurer l'avenir de la famille, et il le promet.

« Manuelle ! oh ! Manuelle, supplia-t-il, Manuelle chérie ! » et il fondit en larmes : on n'eût su comprendre ce qu'il disait, entrecoupé de sanglots. Enfin, peu à peu, il se calma, se releva et acheva de descendre la Cavée. La campagne s'étendit devant lui, inondée d'une clarté désormais triomphante et pure. Il lui semblait que son cœur et sa poitrine étaient comme meurtris, mais qu'une paix y était rentrée ; sa tête était douloureuse, et il ne pouvait ni ne voulait penser.

Il arrivait devant la haute porte charretière ; il poussa l'un des lourds battants. La lune, montée plus pâle dans le ciel, argentait les toits de chaume des anciens bâtiments. Et, sous cette clarté discrète, mystérieuse, l'antique maison, le colombier massif, semblaient dormir d'un éternel sommeil...

Et Pierre demeurait immobile en cette solitude, en ce silence de la vieille cour qui murmurait à son cœur comme une promesse d'oubli.

Tout à coup, une lueur à peine perceptible remua dans la maison ; une forme jeune se découpa dans la porte encadrée de pierres, et la petite Angammare sortit, tenant à la main la grosse lanterne dont tous se servent pour circuler dans les fermes normandes. La lumière de la chandelle, passant à travers la corne jaunie, met des taches d'or dans l'herbe humide, sous les pommiers. Et Ludivine va, ses petits sabots dans la rosée du soir. Elle inspecte le poulailler, s'assure que poules et coqs dorment, perchés sur leurs bâtons, que les canards se sont groupés en leur coin, qu'aucun dindon n'a déserté le logis. Puis elle cadenas le poulailler, de crainte des maraudeurs et des renards. Lente, elle retourne vers la maison ; elle paraît attendre quelqu'un, elle côtoie l'ombre formée par le colombier, et sa silhouette, fine et blonde, éclairée par un rayon de lune, se détache dans la lumière argentée.

Le Maître ne vient pas. Et, d'ailleurs, l'enfant, qui veut défendre son secret contre tous, n'a plus avec Hellebosc que les entretiens inévitables.

Doucement, elle se remet à cheminer sous les pommiers bossués, gravit les cinq marches de pierre par lesquelles on accède à la grosse porte de chêne de l'antique demeure.

— Ludivine, appelle-t-on tout à coup, au moment où la petite main se pose sur la lourde serrure.

Elle tressaille au son de cette voix si chère qui, depuis des semaines, n'a pas prononcé son nom.

— Ludivine ! répète le jeune homme, que fais-tu si tard dehors ?

La fillette balbutie timidement :

— J'ai fermé les bâtiments plus tard que d'habitude... c'est vrai... maître... j'avais oublié... cela ne m'arrive pas souvent, je vous assure... et si je ne suis pas revenue aussitôt... c'est que la nuit était si belle... je ne pouvais finir de la regarder.

— Tu devrais dormir depuis longtemps, Ludivine : ta marraine tenait à ton sommeil.

— J'ai grandi... et je n'ai plus aussi sommeil qu'autrefois, fit la petite.

— C'est vrai que tu as beaucoup grandi. Quel âge as-tu, maintenant ?

— Dix-huit ans depuis la Chandeleur, maître.

— Et tu ne réclames pas d'augmentation comme les autres, toi... Il y a cependant des maisons où tu gagnerais davantage... Et, même, il est de mon devoir de te dire que les demoiselles Dumouchel...

Ludivine eut un geste d'effroi... Elle baissa les yeux pour que son maître n'y vit pas la terreur... et frissonnante, hachant ses mots...

— Je ne désire rien... que rester ici... Marraine... qui était si bonne pour moi... me l'avait promis...

— Elle était là pour veiller à ton avenir, et moi j'ai la mission de m'en préoccuper aussi...

— Marraine... ne me chasserait pas.

— Qui parle de te chasser, petite ? Mais nous nous entretiendrons de tout cela. En attendant, comme je veux que tu aies quelques économies, j'augmente tes gages d'un tiers... Et, maintenant, va vite dormir...

Elle s'en alla, prête à pleurer : les paroles du maître aimé avaient été plus douces, mais elle comprenait combien peu elle comptait pour lui.

XXIV

Le lendemain se passa pour Pierre à se promettre de chercher courageusement l'oubli et à dompter l'esprit par la fatigue du corps. C'était la fin de la moisson : les dernières gerbes s'enrangeaient. Le surlendemain, ce fut le « Caudet ».

Dans le four qu'on leur abandonnait pendant la moisson pour leur cuisine, les « aoûteurs » firent honneur au repas copieux et largement arrosé à la santé du fermier.

Puis, dans la futaie, dans la jopière, dans le jardin, ils coupèrent, sous la surveillance du Mal Doslé, des branches de sapin, de houx, de laurier, dont ils décorèrent le grand chariot et les quatre plus fortes juments de la Châtellenie.

Quand elles furent attelées, on jeta dans le massif véhicule quelques bottes de paille sur lesquelles s'assirent les filles d'août, tandis que les garçons, debout, appuyés contre les barres, chantaient à tue-tête ou soufflaient dans les conques marines.

C'était Barnabé qui, jusqu'alors, quand les récoltes étaient rentrées, avait eu la mission de reconduire chez l'« alloueur », où ils festoyaient toute la nuit, les gens de son chantier. Mais, cette année, il avait déclaré :

— Je passe mon tour à Fabien. C'est un garçon sage et consciencieux, qui ménagera ses bêtes. Ce n'est plus de mon âge : c'est aux jeunes de rire avec les jeunes.

Fabien se tenait donc droit, les rênes de corde entre les mains, à l'avant du chariot, entre deux fourches dressées en l'air, auxquelles étaient piquées des poules blanches au cou taché de sang.

Dans certaines fermes normandes, on garde la coutume barbare d'embrocher vivants les malheureux volatiles ; leurs pépiements de souffrance sont étouffés par les rires des hommes et des filles.

Mais jamais à la Châtellenie de telles cruautés ne furent tolérées, et les volailles que présenta Ludivine au maître de la moisson avaient été auparavant prestement égorgées par une femme de journée.

— Dis-moi, Ludivine, demanda Fabien, interpellant doucement la petite qui se tenait sur le seuil, n'as-tu point de regret à toujours être seule comme anhuy ?

Se détachant à l'avant de son char, une rose épinglée à sa veste de velours gros bleu, ses blonds cheveux frisés s'échappant de sa casquette du dimanche, Fabien, jeune, solide et beau gars, est le point de mire de bien des yeux féminins. Mais c'est à la seule Ludivine qu'il eût voulu plaire. Elle était trop bonne pour lui avoir jamais rien dit de désobligeant, mais elle ne se souciait pas de lui.

Elle feignit de ne pas entendre l'appel du charretier.

« Hou, hou, hou ! » grondaient les cornets dans lesquels s'époumonnaient deux jeunes « aoûteurs » tandis que les autres hurlaient :



*« Là-haut, dessus ces côtes,
J'entends rire et chanter,
Et, par-dessus les autres,
J'entends ma mie pleurer.
Et qu'avez-vous, ma mie,
Qu'avez-vous à pleurer ?
Et marchons durant la lurette,
Et marchons durant la luré !*

« Hou, hou, hou, hou, » beuglaient les conques. Et le grand char agricole, fleuri de branchages, bariolé de couleurs par les jupes des filles, les chemises des hommes, s'en alla entre les plaines maintenant dépouillées, puis se perdit là-bas...

Et Ludivine, comme la mie de la chanson, se sentait triste à pleurer. Les refrains s'éloignaient... on n'en distinguait plus les paroles. La petite reconnaissait seulement l'air du « beau valet d'or qui promenait son lièvre ». Et les hou, hou, hou, hou, qui marquaient la fin de chaque couplet, parvenaient à la Châtellenie de plus en plus assourdis.

Comme souvenir de ce joyeux départ champêtre il ne restait plus devant la maison grise qu'une trace de douleur : les gouttes de sang des poules blanches qu'avait élevées Ludivine.

Ce soir-là, Ludivine et Barnabé restèrent silencieux après le souper. Le bonhomme s'était assis sur lâtre éteint. Avec un balai de plumes, il poussait les cendres du foyer. Près de lui, une chatte cherchait dans une terrine un restant de laitage, et Moussu, blotti contre le vieillard, prêtait sa tête hirsute à la caresse de la main calleuse.

La petite achevait le ménage.

Dehors, il faisait doux et clair encore. Les oies grises se régalaient d'herbe rafraîchie. Les pintades avaient cessé leurs cris perçants. Pas un bruit ne s'entendait dans la cour.

— Ce n'est pas comme les autres jours, observa Ludivine pour rompre le mutisme dans lequel le vieillard et elle se tenaient depuis longtemps. Les aoûtoux faisaient tant de tapage que j'en avais les oreilles cassées, moi que cela distrayait autrefois. Mais tu sembles les regretter, toi, Barnabé ; tu es tout sombre. Pourquoi n'es-tu pas allé chez l'alloueur avec eux, comme d'habitude ? Tu te serais amusé, peut-être.

— Non, m'n éfant, je me suis jamais bien amusé dans toutes ces réunions-là. Quand je m'y rendais, c'était pour le maître, pour le bien de ses juments que d'aucuns auraient maltraitées et qui s'en seraient revenues comme fourbues. Mais à c't' heure on peut compter sur l'abien, qu'est un bon gars... Puis...

quand même... je ne voulais point te quitter... Je te quitterai toujours trop tôt, m'n éfant...

— Ne parle pas de cela, Barnabé, fit-elle avec tendresse.

— C'est vrai, je te peine, et c'est tout le contraire que je voudrais... Ah! pour que tu sois gaie comme autrefois, je donnerais... et avant que je parte il faudrait... Je vois bien que tu n'es plus la même, qu'un malheur menace la maison, et que tout ça te tracasse...

— Un malheur?

— Oui, cette horsaine... Tu prends du souci, comme moi, à cause d'elle, et tu en es toute malaise...

— C'est aussi le grand soleil de l'été qui m'a fatiguée. Cet hiver, je serai mieux, je te le promets, mon bon Barnabé...

Il soupira, puis proposa :

— La chaleur de la relevée est tombée... Veux-tu que nous fassions un tour avant de nous coucher...?

— Je le veux bien.

Le bonhomme se leva péniblement du coin de l'âtre, sortit avec Moussu. Ludivine ferma la cuisine, prit la sente herbue sous les pommiers lourds de fruits et rejoignit le Mal Doslé sous la chénaie.

— Comme tout est paisible! dit-elle. J'aime les soirs tranquilles encore plus que les matins animés, et je préfère au réveil du jour la nuit qui se glisse lentement sous les vieux arbres.

— Il me semble que j'entends ta marfaine, fit Barnabé: elle t'apprenait à bien parler. Oui, tout ça me plaît aussi. Sais-tu, j'aurais point pu servir en ville comme d'aucuns. Pour moi, il n'y a que la terre. Et, depuis le temps que je vis par ici, tout a pour moi un air de connaissance. Il n'y a point de courette sans que j'y sois entré, point d'enfants sans que j'aie parlé à leurs parents... Pour les choses, c'est pareil... A des places, j'ai vu le chaume changé pour de l'ardoise, à d'autres de pauvres maisons tomber après que les gens qui les habitaient les avaient désertées pour la ville. J'ai vu des meules monter tous les ans dans les mêmes termes. Il n'y a point une ente que je n'aie vu planter et grandir. Quand je m'en vais entre les chemins, je sais ce que valent les pièces de terre à ma droite et à ma gauche; les vaches qui sont dans les pâtures sont point toujours les mêmes vaches, je le sais bien, comme aussi je sais bien qu'aux arbres les feuilles du temps de ma jeunesse sont tombées, pour en laisser pousser d'autres; mais il me semble que les nouvelles me connaissent, et aussi les oiseaux qui nichent dans les buissons, et que, quand je passe, tout cela répète

d'un ton d'amitié: «C'est le vieux Barnabé de la Châtelleniel »

— Dis encore, dis encore, murmurait la petite.

— J'avais douze ans quand ma mère est venue me louer à M. Jacques Hellebosc. J'ai d'abord battu le beurre, sarclé les champs, bêché le jardin, plus tard gardé le troupeau. Je me résouissais autant que les maîtres quand la récolte était meilleure. Ils étaient tous bons pour moi, et Mlle Rose encore plus que les autres. Quand le blé ou le lin manquaient, ou bien quand on perdait une bête, je m'affligeais comme si c'était à ma bourse que cela faisait du tort. Je m'attachais aux animaux que je soignais. Là-bas, sur la route de l'église, en revenant de la messe du matin, un cheval pris de sang s'est abattu. Je n'y retourne jamais sans penser: «C'est là que la ponette grise, qu'était si douce et qui obéissait à Mlle Rose comme un chien, a fini.»

— Dis encore, cher Barnabé, faisait Ludivine, le sentant heureux de conter ces choses que d'autres n'écoutaient plus.

— Quand j'allais aux foires...

¶ Mais, de loin, Ludivine vit l'atelier de la Roncerie s'éclairer: quelques ombres se dessinèrent sur le store léger. Le cœur de la petite battait à grands coups.

— A Tennemare, continuait le Mal Doslé.

— Que disais-tu, cher Barnabé? demanda-t-elle, sa tête blonde toujours appuyée sur l'épaule du bonhomme.

— T'es fatiguée, pas, m'n éfant?

— Non, j'ai été seulement distraite un peu; mais je t'écoute avec attention; je suis toujours contente de causer avec toi: ta voix me berce et tout ce que tu dis me plaît.

C'était vrai. Le vieillard et la petite se comprenaient toujours, même quand ils n'exprimaient qu'à demi leurs impressions, car leurs âmes parlaient le même langage et achevaient souvent ce que leurs lèvres avaient commencé de dire.

— A Tennemare, reprit le Mal Doslé, je te contais qu'autrefois une petite église était sur la hauteur, entre une ferme à colombier et le chemin de l'Ecluse. C'est là que les parents de ma mère avaient été baptisés depuis des temps et des temps; et dans le cimetière autour on les avait enterrés... Quand j'étais enfant, tout cela déjà avait été démoli, et, là où se dressait l'église autrefois, des chênes et des hêtres avaient poussé... Mais sur la place du chœur, ma petite, des braves gens ont élevé une modeste croix où ma mère me faisait accrocher un bouquet quand on s'en retournait là-bas tous les deux et qu'elle me

disait : « Ton grand-père est dans cette terre-là. » En souvenir d'elle, j'y vas encore quelquefois, et je mets des feuillages au calvaire de Tennemare et je prie, la tête découverte, sur les pierres indiquant encore où finissait le sanctuaire.

— Tu m'y mèneras un dimanche, n'est-ce pas, cher Barnabé ?

— Oui, ma petite... et je te montrerai l'étroit rai-dillon par lequel nous montions quand j'avais à peine la moitié de ton âge.

— J'aurais voulu connaître ta maman, Barnabé. Je l'aime déjà tant, sans l'avoir jamais connue.

— Elle t'aurait bien aimée aussi, elle, la chère femme. Et ça me fait du bien de penser que, même après ma mort, ce que je t'ai conté d'elle vivra dans ton cœur et te la fera chérir.

— Tu peux en être sûr, va, Barnabé, et tant que je pourrai marcher, en mémoire d'elle, j'irai à Tennemare tous les ans.

— Là-bas, j'ai encore un petit chambrion : c'est là que demeurerait ma mère chez ses parents. C'est bien abandonné, mais quelquefois je réfléchis et je me dis que si tout change trop à la Châtellenie, si nous gênons, nous pourrions nous retirer là-bas ensemble ; tu verrais... j'arrangerais bien tout, nous soignerions bien le jardin ; je trouverais des journées, et puis un jour un brave garçon, bien travailleur, viendrait te demander, et vous seriez heureux comme ont été heureux mon père et ma mère.

— Que tu es bon, Barnabé ! fit la petite dont les yeux se mouillèrent, tu ne penses qu'à moi. Mais je ne veux pas partir d'ici, je ne veux pas laisser ni toi, ni lui, notre maître. Même si tout change, comme tu le crains, il ne faudra nous en aller, vois-tu, que s'il nous chasse...

— Ce que j'en disais, m'n éfant, c'était, oui, c'était pour toi avant tout. Car, moi, je désire mourir ici, où j'ai vécu... où... Puis les vieux, vois-tu, ça ne supporte guère le changement. Quand on les emmène ailleurs ils sont comme les vieux arbres qui ne reprennent point racine.

— Eh bien ! je resterai à l'ombre du vieil arbre.

— T'es aussi bonne et aussi fidèle que ton père, Juste Angammare...

— Oh ! parle-moi de lui, Barnabé !...

Ils cheminaient lentement, la petite toujours appuyée contre l'épaule voûtée du vieux. La nuit était à présent complètement descendue sous la chénaie. L'astre à la lueur cendrée éclairait les vastes plaines dénudées, les fermes lointaines, endormies, le Vieux-Clos caché sous ses feuillages touffus, la Roncerie illuminée entre ses pelouses aux plates-

bandes odorantes. L'atelier restait ouvert à la tiédeur, aux parfums du dehors.

Soudain, la harpe se mit à vibrer... non pas pour faire résonner, comme les semaines précédentes, une musique inconnue à Ludivine. L'étrangère cherchait, puis bientôt retrouvait sur les cordes aux sons métalliques l'air de la romance naïve...

*Là-haut, dessus ces côtes,
J'entends rire et chanter,
Et, par-dessus les autres,
J'entends ma mie pleurer...*

XXV

Trois jours passèrent. Pierre était dans la cour de la Châtellenie, regardant Barnabé et l'abien qui « entraient » une pouliche pour la première fois. Tout à coup, le rugissement bien connu d'une sirène se fit entendre, et une auto s'arrêta devant la porte charretière. Pierre seignif d'être de plus en plus absorbé dans l'examen de la bête un peu rétive.

— Monsieur Pierre...

Et une main fine se posa sur son bras. Il se sentit presque défaillir : il lui fallut bien se retourner.

— Me gardez-vous un peu ?

— Comme vous le voudrez, mademoiselle.

— Oh ! c'est ainsi que vous m'accueillez, mon ami, reprocha-t-elle. J'arrive directement de Trouville, où ma tante m'a demandé d'aller chercher deux vieilles amies à elle qui vont passer quelques jours à la maison : elles n'ont jamais pu être prêtes à temps pour partir hier ; je les ai déposées à la Roncerie et je viens vous voir sans tarder.

— Je vous en remercie.

Elle était décidée à ne pas tenir compte de sa froideur.

— Alors, je reste un moment, dit-elle d'un air enjoué.

Debout près de lui, elle déboutonnait ses larges gants de peau fauve, les lançait gaminement dans les mains de Pierre, tout chauds encore et parfumés qu'ils étaient de la chaleur et du parfum de ses paumes. Puis, élevant les bras en un geste plein de grâce, elle tenta d'enlever le voile qui enserrait sa capeline d'auto.

Ses bagues s'accrochaient dans le tissu léger.

— Aidez-moi, voulez-vous ? cette coiffure m'étouffe, maintenant que je ne suis plus fouettée par l'air.

Alors, les doigts du laboureur, avec une gaucherie touchante, dénouèrent l'étoffe transparente qui glissa dans les cheveux noirs aux reflets cuivrés, sur

la nuque pâle d'un dessin si pur, sur la gorge découverte où deux taches de rousseur semblaient deux minuscules abeilles posées sur une fleur à la blancheur liliale.

Et Lavinia s'enorgueillissait de la fièvre qu'elle faisait renaitre. Cela lui suffit : elle demanda à revoir le jardin, y fit quelques tours avec le jeune homme, en admirant l'ordre qui y régnait, la beauté des fleurs et des fruits, puis elle en ressortit en disant :

— Au revoir, cher, je vous quitte : je reviendrai vous voir. Je ne vous demande pas de venir chez nous : ces deux vieilles dames sont trop bavardes et trop curieuses ; je crains qu'elles ne s'installent pour trop longtemps.

Elle remit sa capote, serra fortement la main de Pierre, lui laissa dans les yeux l'image de son plus délicieux sourire, bondit dans l'auto et disparut.

Presque chaque jour elle revint ; quelque chose en elle paraissait changé : ses attitudes, ses paroles étaient plus simples, d'une coquetterie moins provocante, moins perverse. Ses yeux se fixaient moins hardiment sur ceux de Pierre, et on eût dit qu'ils trahissaient quelque timidité, mais leur sourire n'en était que plus vainqueur. Le jeune homme, bouleversé, par leur dernière entrevue au Vieux-Clos, jusqu'à vouloir se déchirer pour s'arracher au charme fatal, se laissait plus fortement lier par des chaînes plus douces, plus subtilement griser par un parfum moins capiteux.

Des tons d'or commençaient à se glisser parmi la verdure des grands arbres. Les fossés n'avaient plus de fleurs, l'herbe s'y flétrissait déjà. Les rayons de lumière, qui, à travers les branchages, filtraient dans les chemins couverts, éclairaient des feuilles déjà tombées, déjà mortes. L'ombre du soir gagnait plus vite la chénaie, la cour, la maison grise. On sentait qu'il était temps de jouir des derniers beaux jours, que l'automne était proche. Les tristesses des fins d'été pesaient sur le cœur du bonhomme : il recherchait plus que jamais la société de Ludivine ; son bon regard sondait avec inquiétude le visage changé de l'enfant.

Cependant, les midis étaient encore exquis, et, là-bas, les collines s'estompaient chaque matin d'une brume plus légère. Les derniers papillons volaient dans le verger ; les hirondelles se rassemblaient plus souvent, tenaient d'interminables conciliabules ; les unes voulaient déjà fuir vers les pays de soleil et d'autres, sans doute, voulaient rester encore, celles qu'on avait bien accueillies, disait Ludivine.

On « lochait » les pommes à cidre et les poires qui servent à fabriquer le poiré. Barnabé, Fabien,

mapiaient la gaule. Et c'était une dégringolade de fruits rouges, de grosses boules vermeilles, ou jaunes comme des oranges qui tombaient, avec bruit, des vieux pommiers tordus, des jeunes entes, espoir et promesse des années futures.

Les goujards, mis en liesse, se précipitaient dans l'herbe, emplissaient les corbeilles, vidaient « boisseau » après « boisseau » dans le cellier voisin de la charreterie, mordaient à pleines dents tour à tour dans les fruits surs, âcres ou sucrés.

— Pour avoir du bon cidre, disait Barnabé, il faut choisir des pommes bien mûres et même y faire entrer une petite quantité de pourries, excepté celles qui sont sèches et noires ; retiens ça pour ta gouverne, Fabien, puisque tu songes à t'établir.

— C'est ma foi vrai : mon oncle Sénateur m'a laissé assez pour cela. J'ai loué hier la Pastourelle pour Saint-Michel de l'année prochaine : il y a dix acres, et, si je suis aidé par une femme capable, je compte bien m'agrandir à la fin du bail.

Il n'osait plus nommer Ludivine, mais il la regardait qui s'en allait avec la mère Landrin. Elles cueillaient avec soin les poires et pommes à couteau dans le verger et dans le jardin du Vieux-Clos.

— Tu auras de quoi en vendre au marché après avoir bien garni le fruitier, disait la vieille, et j'espère bien qu'il y a quelqu'un qui n'en goûtera pas ; je compte bien qu'elle sera partie quand les poires d'hiver seront mûres.

— Il ne faut plus souhaiter son départ, mère Landrin : il en mourrait !

— Il en mourrait, il en mourrait ! d'abord, est-ce qu'on meurt de ça ? Après tout, il l'est, mort : est-ce qu'il est au monde ? Vois-tu comme il regarde, comme il marche ? Je te dis, moi, qu'elle lui a donné un tour. Elle voit bien que je le sais, elle n'ose pas me regarder en face ; et moi, quand je la rencontre, je la fixe bien. On dit que je n'ai pas l'air commode : je fais ma figure encore plus mauvaise, ma figure de sorcière comme disent ceux qui trouvent que j'en sais trop long. Eh bien ! elle, c'en est une, de sorcière, une belle sorcière, mais une vraie tout de même !

— Mère Landrin, mère Landrin !

— Oui, vous êtes là tous à la détester, et vous l'avez laissée faire : il était trop sage, ce garçon, il fallait l'occuper d'une autre femme. Mais, après tout, elle le plantera là quand elle aura bien joué avec, et il faudra le guérir. Ah ! si j'avais ton âge, grommela-t-elle plus bas, et si...

Elle n'acheva pas sa phrase, et la petite n'en comprenait pas les sous-entendus. Cette colère, cette méchanceté venue d'une affection jalouse, la décon-

certainement et la rendaient malheureuse : il lui semblait aussi que la vieille femme l'examinait avec une sorte d'insistance gênante. Elle aimait mieux chercher un refuge près du cœur aimant de Barnabé.

XXVI

C'était le jour anniversaire de la mort de Manuelle : Pierre partit pour se rendre au cimetière. Devant lui, les oiseaux se levaient dans les bléris. Le soleil éclairait les collines aux pentes douces, filtrait à travers les feuillages allégés par l'automne, scintillait sur les toits bleus du petit village.

C'était un matin radieux, un de ces matins où l'on est heureux de vivre, et Pierre s'en allait seul, vers sa chère morte.

Il entra au Vieux-Clos, ajouta aux fleurs cueillies à la Châtellenie quelques fleurs du jardin de tante Rose.

Le cimetière était désert, plein de rosée; il s'y attarda. Sur la tombe de Manuelle, un frais bouquet rustique avait précédé le sien.

« Ses fleurs préférées ! pensa-t-il mélancoliquement. Une idée de la mère Landrin, sans doute. »

Mais non, car, par le tourniquet de bois, la vieille apparaissait avec une croix de giroflées.

— Mon pauvre fieu ! soupira-t-elle, que voilà du temps que je ne t'ai vu seul ! Ici, au moins, je te retrouve ; nous la pleurons pareillement ; prie pour elle, prie avec moi, elle priera pour toi. Tu as une mine de malade, et elle te voulait fort et brave.

« Ecoute, voici que la messe sonne. C'est pour elle qu'on la célèbre, anhuy. Nous allons entrer dans l'église, tu n'y es jamais revenu... Et, regarde, voilà que tout le monde arrive, malgré le travail : tout le monde l'aimait, et toi, il y en a beaucoup qui t'aiment encore. Tiens, voici que Mlle Gervaise a réuni la plupart des Enfants de Marie et qu'elles apportent à leur ancienne présidente une couronne blanche. Elles attendent, pour la déposer là, que tu te sois retiré, mon Pierre. »

En effet, près du calvaire rongé par la mousse, une dizaine de jeunes filles se tenaient ; et, parmi elles, Pierre distinguait, à sa taille plus haute, à son air de franchise décidée, Gervaise Rouvetot.

Les jeunes filles s'approchèrent, mirent sur le marbre les roses pâles.

— Je vous remercie, toutes, toutes pour elle, dit Pierre.

Et, retenant Gervaise, il ajouta :

— Vous surtout, mademoiselle, qu'elle estimait particulièrement.

— Il ne faut pas me remercier pour une chose aussi simple, fit Gervaise de sa voix tranquille. J'avais pour Mlle Hellebosc une profonde affection. Elle était la meilleure de nous toutes. Au regret qu'elle m'a laissé, à moi qui n'étais que sa compagne, j'ai mesuré ce que vous aviez perdu, vous, monsieur, qui n'aviez plus qu'elle; et j'ai surtout compris le vide laissé par elle dans votre maison en surprenant un jour, ici même, le désespoir de sa petite filleule.

— Ludivine ! murmura le jeune homme. Oui, elle est presque seule au monde.

— Et bien abandonnée.

— Bien abandonnée, vous avez raison... Ma douleur m'a caché la sienne, m'a fait presque oublier son existence. Puis, elle est tellement silencieuse que, à la Châtellenie, on s'aperçoit à peine de sa présence... Vous êtes bonne, mademoiselle, de vous souvenir d'elle. C'est comme si ma sœur, par votre voix, une seconde fois, me la recommandait.

— Je le crois ainsi, fit gravement Gervaise.

Et Pierre rencontra son regard apitoyé, sérieux.

— Voilà une brave et digne fille, réfléchit tout haut la mère Landrin, quand Gervaise se fut éloignée.

— Certainement, nourrice.

— Elle sera une femme d'entendement, une mère de famille modèle.

— Sans doute.

— L'épouse qu'il te faudrait, Pierre.

— Non, nourrice, je lui aurais donné de l'amitié, de la confiance, pas d'amour.

— Et qu'est-ce que c'est que celle que tu lui préfères ? Elle te ment, tu crois savoir, et tu ne sais pas ce que c'est que l'amour. Elle te ment, tu l'apprendras plus tôt que tu ne crois. Je le sens : le malheur approche.

La vieille paysanne avait élevé la voix ; ses yeux brillaient d'un éclat étrange ; elle monta sur une pierre tombale abandonnée, comme pour voir plus au loin ; et, ses doigts décharnés pointés tour à tour sur la Roncerie et la Châtellenie, la poitrine hale-tante de colère et d'effroi, l'air inspiré d'une prophétesse des anciens âges, elle répétait :

— Oui, plus tôt que tu ne crois ; je le sens, le malheur, il approche !

— Tais-toi, tais-toi.

Elle s'enfuit, les mains serrées contre les tempes. Il restait seul ; sur la tombe, tristement, pieusement, il disposait les offrandes fleuries, les giroflées de la mère Landrin, la croix de feuillage tressée par Barnabé, les immortelles du presbytère, la couronne de roses de Gervaise Rouvetot, les chrysanthèmes

de la Châtellenie, les hortensias bleus du Vicux-Clos.

Le joli bouquet champêtre, une seconde fois, attira son attention. Il ne voulut point le laisser se flétrir, étouffé sous l'amas des gerbes déposées là. Délicatement, l'effleurant à peine pour ne point l'abimer, il l'appuya contre la croix au pied de laquelle, dès l'aube, avec sa plus ardente prière, Ludivine l'avait apporté.

Lorsque, la messe finie, après avoir remercié, après avoir serré les mains de ceux qui étaient venus, fidèles au souvenir, il reprit le chemin de sa maison, il se rappela qu'il devait avant midi aller vérifier un labour éloigné. Il fallait passer près des clôtures de la Roncerie. Les fenêtres étaient grandes ouvertes. Lavinia chantait. Il en éprouva une souffrance. N'aurait-elle pas dû venir au cimetière ce matin, elle qui disait avoir tant aimé Manuelle ?

Il arrivait devant la grille, lorsque, sur le perron, un jeune homme apparut, et presque aussitôt une voix joyeuse, la voix de Lavinia, s'écria :

— Jemmy, vous êtes donc déjà descendu ?

Pierre passa rapidement pour ne pas être aperçu ; ses pensées étaient pénibles. La veille, elle ne lui avait pas parlé de cette visite : mais ne pouvait-elle recevoir qui elle voulait ? et lui avait-il le droit de s'en inquiéter ? Ils se parlaient cependant avec assez de confiance pour qu'elle eût dû le lui dire : on ne recevait pas que des vieilles dames à la Roncerie.

Peut-être la verrait-il dans l'après-midi ? Les heures s'écoulèrent : elle ne vint pas. La journée de Pierre, commencée dans une douleur sainte, s'achevait dans un désespoir plein d'images sombres jusqu'à la folie.

XXVII

Un jour encore de fièvre et de vaine attente, puis elle reparut. En pénétrant dans la tiédeur de la cour abritée, elle ôta son léger manteau et se dessina dans toute la grâce de sa triomphante beauté. Il oublia les mots qu'il avait préparés ; immobile, il la regardait venir à lui, les yeux cherchant franchement les siens, la bouche prête à sourire : non, jamais ces lèvres n'avaient pu mentir. Ah ! il était bien sa chose, il eût voulu se jeter à ses pieds !

— Venez avec moi.

Et il la suivit. Ils marchèrent en silence : il se demandait s'il ne rêvait pas. Elle s'arrêta à l'entrée de la Cavée Malheur.

— Oui, nous sommes bien seuls, mais n'allons pas plus loin, n'entrons pas dans le sentier qui conduisit

Pierre Hellebosc à la mort. Et, d'abord, pardonnez-moi de ne pas vous avoir accompagné au cimetière. La veille, des amis nous étaient venus, non attendus; la soirée s'est prolongée; je me suis réveillée trop tard pour vous rejoindre là-bas. Je vous ai amené ici, cher ami Pierre; c'est ici que nous nous sommes rencontrés ce printemps, et que nous avons commencé à nous comprendre. L'automne est venu, mon ami, et bientôt ce sera l'hiver... Or, je veux savoir, savoir... si l'oiseau de passage doit fuir loin des lieux qui le charmèrent, loin de celui... qui sut le retenir... ou bien si, dans le nid d'une vieille maison blottie sous les grands arbres, d'une vieille maison dont l'abri lui serait doux... on le recueillera pour toujours...

Il osa seulement lever les yeux vers elle.

— Cher, vos regards sont éloquents, mais je préférerais entendre vos paroles.

— Oui, il n'est pas possible que je n'aie pas compris, et, cette fois, je parlerai, dussé-je mourir si je me suis trompé. Lavinia, vous voulez bien être à moi, devenir ma femme ?

Les paupières de la jeune fille s'abaissèrent en signe de consentement.

— Pierre, vous l'avez dit.

Et elle lui tendit les mains; il l'attira à lui, elle leva la tête, les yeux à demi clos, leurs lèvres s'unirent.

Il desserra l'étreinte, mais la retint dans ses bras, comme s'il craignait de la perdre encore :

— Et votre tante ?

— Oh ! tantie fait ce que je veux, vous le savez : quel que soit le nom que je prenne, elle l'aimera ; quel que soit le dernier chapitre de mon histoire, elle trouvera que c'est la belle fin d'un beau roman. Cher, vous avez enfin parlé. Maintenant, séparons-nous. Il faut que je m'absente quelques jours. Oh ! rassurez-vous, c'est la dernière fois : gardez votre cœur plein de moi, comme le mien l'est de vous.

Il s'en allait, respirant à pleins poumons l'air léger ; la voix aimée chantait dans ses oreilles. En son cerveau lucide et surexcité, mille images se pressaient, s'évanouissaient, resurgissaient. Il allait disparaître à un tournant : il ne put s'empêcher de regarder en arrière ; Lavinia était restée à la même place et le suivait des yeux ; il fit un mouvement comme pour rebrousser chemin : elle l'arrêta d'un geste ; sa main portée à ses lèvres envoya un adieu, et elle partit à grands pas.

Le lendemain matin, quand Hellebosc poussa la porte de sa chambre, les domestiques étaient à table dans la cuisine. Il répondit à leur bonjour d'une

voix si changée qu'ils relevèrent la tête pour le mieux regarder : une tranquille assurance s'affirmait dans ses yeux.

Quand les gens sortirent, il prit Barnabé à part :

— Demain, nous devons livrer des pommes à la brasserie de Clairval. J'accompagnerai Fabien à ta place. J'ai besoin de sortir un peu d'ici, je m'y suis trop enfermé : j'ai du monde à voir tous les jours qui viennent. Bergeronnette est-elle bien ferrée ?... Non, laisse, j'y vais voir moi-même.

Le bonhomme rentra tout pensif dans la cuisine. Ludivine accourut à lui :

— Barnabé ! as-tu remarqué ? Hier soir, je n'ai rien pu lire sur sa figure : il se plaignait de mal à la tête et s'est enfermé sans vouloir manger ; mais, ce matin ! on dirait d'un rayon de soleil qui luit après la fuite des nuages. Et cela tout d'un coup ! La mère Landrin avait-elle raison ? C'est comme un tour dénoué. Il paraît si calme et si heureux : jamais je ne l'ai vu pareil. Oh ! que je suis heureuse aussi ! heureuse !

Sa joie avait gardé quelque chose d'enfantin : elle battit des mains.

— Eh bien ! moi, je ne suis pas si rassuré que cela. Il l'a vue encore hier, ils sont sortis ensemble. Pourquoi est-il content ? M'est avis qu'elle l'a « entinchelé » cette fois pour tout de bon, et que, du coup, nous la verrons à la Châtellenie comme dame et maîtresse.

Ludivine soupira :

— Son bonheur à lui, c'est ma vie. Depuis que marraine est partie, j'ai tout reporté sur lui : je ne comprends pas moi-même à quel point il occupe toute ma pensée. Si l'étrangère devient sa femme et si elle l'aime vraiment, tout sera bien : je me ferai toute petite, je m'appliquerai, je tâcherai de lui plaire, à elle aussi, pour rester ici.

« Pauvre innocente, se dit le bonhomme, non, tu ne te connais pas, et tu ne sais pas ce que tu demandes : mais ce n'est pas à moi de t'ouvrir les yeux. »

XXVIII

La livraison était faite, et le chariot retournait à la Châtellenie. Hellebosc remontait en voiture, quand il se souvint qu'il avait besoin d'aller à la gare retenir des wagons pour une expédition de pommes. Il attachait la sage Bergeronnette sous les marronniers qui ombrageaient la cour de la gare aux marchandises. Le chef de gare était sorti et ne devait rentrer que dans

une demi-heure, pour le départ du train vers Paris.

— J'attendrai, dit Pierre.

Il fit quelques tours sur le quai, puis pénétra directement dans un petit bureau inoccupé et s'assit. Fatigué, il ne tarda pas à s'assoupir. Il fut réveillé par un bruit de conversation. Deux jeunes gens parlaient; l'un d'eux, avec un accent étranger.

— Dites donc, mon cher, c'est un véritable enlèvement.

— Oui, mais c'est elle qui nous enlève : celui qui la dominera, celle-là, sera bien fort ; n'a-t-elle pas dit, d'ailleurs : « Partons demain, je vous enlève. » Comment lui résister ? Beaucoup ont essayé, aucun n'a réussi : nous aussi, elle nous tient enchaînés, et nous sommes à peine jaloux l'un de l'autre ; c'est bizarre... Ah ! la voilà !

Pierre n'osait deviner quelle voix il allait entendre : ce fut bien la voix si chère :

— Combien de temps encore ? Un quart d'heure. Nous sommes arrivés trop tôt : mais j'avais hâte de partir de là-bas.

— En étiez-vous donc à un quart d'heure près ? Il y a cinq mois que vous êtes recluse en cette Thébalde ; peut-on vous demander quel attrait mystérieux vous y attachait, vous qui êtes l'inconstance même ?

— Vous êtes bien curieux, mon cher Bricère, et quelque peu impertinent : il faudra que je vous fasse sentir de nouveau le joug. Mais je veux bien vous répondre : ce qui m'a retenue, c'est un modèle et c'est aussi un flirt.

— Vous, un flirt de cinq mois ?

— Oui : à peine arrivée, je suis tombée sur un type magnifique, un demi-gentilhomme campagnard, avec une allure, des yeux ! assez instruit, mais au fond un vrai sauvage, plutôt endormi. Il fallait faire vivre cette tête, pour rendre toute la beauté qui y sommeillait. Il n'y avait qu'un moyen, n'est-ce pas ? le rendre amoureux de moi.

— Oh ! pour cela !

— Vous croyez que cela fut facile ? Quelle réserve dans cette nature, passionnée sans en avoir conscience ! Vingt fois, j'ai cru l'amener à se déclarer ; je voyais ses lèvres s'ouvrir pour dire les mots de l'éternel mensonge ; mais il se reprenait, farouche et timide : il craignait de me froisser, de m'effrayer, le pauvre ! M'effrayer, moi ! ah ! ah !

Cette gaieté cruelle déchirait le cœur du malheureux qui écoutait.

— J'ai joué plus serré, plus modeste, plus tendre. Ah ! si vous m'aviez vue !... Mon tableau était terminé ; je vous le montrerai à Paris ; quel paysage, et ce laboureur ! je crois tenir un succès au prochain

Salon... Mais je m'étais piquée à ce jeu que lui ne savait pas jouer; il m'avait trop résisté; alors je voulais de lui l'aveu complet, je voulais le voir à mes pieds, dompté : il y est venu enfin, avant-hier. J'ai failli me prendre à mon propre piège : il était si heureux, si beau!

— J'aurais voulu le voir.

— Soyez tranquille, mon cher, vous ne le valez pas. Mais, après tout, ce n'est pour moi qu'un paysan. Assez de fantaisie : je m'échappe; il se consolera, et c'est quelque chose, le souvenir d'un enchantement. Nous allons vendre la Roncerie : j'ai hâte de courir de nouveau le vaste monde. Suivez-moi.

Le train entrait en gare; les jeunes gens sortirent. Pierre veut se dresser, se montrer : il n'en a pas la force, il retombe brisé

XXIX

Huit heures venaient de sonner à l'horloge de chêne de la Châtellenie. Les domestiques avaient laissé la cuisine après le repas du soir. Depuis une heure déjà, des éclairs sillonnaient le ciel, rougissaient les parois de la grande pièce, montraient le visage angoissé de Ludivine, la physionomie perplexe de Barnabé, les traits tirés de la mère Landrin, retenue ce soir à la ferme par la menace de l'orage.

Tous trois se taisaient, les deux vieux serviteurs et la petite.

Enfin, la mère Landrin soupira :

— Que Dieu ait pitié de nous ! Voilà trois heures qu'il devrait être rentré.

Le Mal Doslé, par-dessus l'épaule de Ludivine, jeta à la paysanne un regard de reproche et dit, d'une voix qu'il tâchait d'affermir pour rassurer sa jeune protégée :

— Les veilles femmes s'élugent pour des riens. Le maître a le droit de revenir à l'heure qu'il lui plaît.

— Vous savez bien, Barnabé, qu'il ne s'attarde jamais en ville, et, d'un temps pareil, s'il n'est point déjà là, c'est qu'il lui est arrivé malheur.

— Drôle de raisonnement que le vôtre, mé' Landrin ! C'est qu'il s'est abrité dans quelque cour et il a eu rudement raison. C'est point un soir à mettre un chien dehors, encore moins un chrétien, vous le savez bien, puisque vous ne vous en êtes point retournée chez vous.

— La mère Landrin est chez elle ici, dit doucement Ludivine.

Et, comme elle se penchait pour ranimer le feu, le vieux vit qu'elle pleurait.

— Viens, m'n éfant, viens, fit-il tendrement, s'asseyant sur l'âtre et attirant contre lui la petite Angammare. C'est point la première fois qu'on ne rentre point à l'heure dite sans qu'il y ait à se faire des mauvaises imaginations pour ça. Je suis sûr, mé, qu'il aura dételé au Beaumont, ou chez les Friquet, à la Martinière, et que, tandis que nous nous tracassons, il mange tranquillement une bonne soupe. Ça l'empêchera peut-être de faire honneur à la tienne, Ludivine, mais la laisse point refroidir pour ça; peut-être qu'il sera aise aussi de la trouver. Tiens, passe-moi du fagot, c'te chouque veut point flamber et il faut que je fassions une belle « bahée » pour son retour.

Il s'ingéniait à la distraire.

Tout à coup, elle se redressa; elle avait perçu le bruit des sabots d'un cheval.

— Entends-tu, Barnabé? C'est lui.

— C'est bien le trot de Bergeronnette, remarqua le bonhomme. Quand je te le disais!

— Le voilà, enfin! murmurait la mère Landrin.

Déjà, Ludivine était dehors! Les lanternes de la voiture n'étaient pas allumées.

— C'est vous, maître?

Personne ne répondait, personne ne descendait! A la lueur d'un éclair, elle vit que la charrette était vide.

Elle poussa un cri. Le Mal Doslé s'empressait, une chandelle à la main. Des bâtiments, d'autres hommes accoururent, intrigués, chacun échafaudant des suppositions.

Les guides étaient cassées. On examina les roues, les brancards, les traits, le marchepied. Ils étaient intacts. La jument ne portait point de traces de blessures, elle n'avait point buté. Elle s'ébrouait encore, frémissante, docile pourtant entre les mains connues, hennissant à ses compagnons d'écurie, dans la cour où elle était née.

— V'là une bête qu'en sait plus long que nous, observa l'abien. Elle tremble comme quand on sort d'un danger. Elle aura semé le maître dans une peur qu'elle a eue.

— Ce n'est point cela, dit lentement Barnabé, qui, tournant autour de l'attelage, cherchait à arracher à chaque partie de la voiture et à tout le corps de Bergeronnette le secret de l'aventure. La voiture n'a point versé.

— Mon idée, avança l'un des charretiers qui le matin avaient livré les pommes, c'est qu'on a dévalisé le maître. Y a des gens à l'affût de ceux qui touchent de l'argent. On a pu voir M. Hellebosc régler avec le brasseur.

— Faut point croire les pires choses, trancha Barnabé qui, bien que l'inquiétude l'étreignit, voulait encore rassurer Ludivine. Mais, faut aviser. Dételle la jument, Mathieu, et pendant ça, toi, Fabien, amène Musette dans les brancards. Mathieu va monter avec toi et vous irez, vous irez droit devant vous jusqu'à Frémont, s'il le faut. Prenez par la Brèque, tandis ça, je vais à pied par Valbrune. Au croisement des chemins, on se parlera.

Pendant que les charretiers échangeaient la jument fourbue contre une jument fraîche, et les rênes brisées contre des rênes solides, Barnabé rentra un instant dans la cuisine.

— Donne-moi deux autres bougies, par précaution, ma petiotte. On ne peut point savoir combien de temps on sera dehors : mais pleure point, reste avec la mère Landrin, nous le ramènerons. Pleure point !

Elle tendit au vieillard un épais manteau, une chaude limousine de berger ; il l'endossa. Elle n'avait plus la force de prononcer un mot, mais elle se jeta dans les bras de son cher vieil ami et l'embrassa longuement.

— Que Dieu soit avec vous, Barnabé ! prononça la mère Landrin.

Il referma la porte de la cuisine, déchaina Moussu, s'en alla aussi vite que ses jambes de soixante-dix ans le lui permettaient.

Dès qu'il se fut éloigné, Ludivine, à son tour, atteignit une lanterne, l'alluma, croisa un châle sur sa poitrine.

— Où que tu vas ? questionna la vieille femme.

— Le chercher aussi. Fabien le cherche par la Brèque, Barnabé par Valbrune, les routes de voiture ; moi, je vais remonter par la Cavée Malheurt.

— C'est point sérieux, Ludivine ; la Cavée, d'un temps pareil, n'est plus qu'un ruisseau ; pas un homme n'y passerait un soir d'orage.

— Et s'il y était, lui, tout seul ? J'y vais, mère Landrin. Si Barnabé rentre avant moi, dites-lui qu'il ne prenne point de peur à mon sujet, dites-lui que ce n'est point un coup de tête, dites-lui que la Cavée Malheurt n'a jamais fait de mal aux Angammare.

Il fut impossible de la retenir ; et, dans la nuit noire, que sillonnait de distance en distance un éclair sinistre, elle partit en courant. La lueur de sa lanterne se reflétait dans les flaques d'eau qui la couvraient de boue. Elle n'y prenait point garde, ni aux grondements sourds qui ébranlaient le sol sous ses pieds. Elle n'était plus qu'une misérable petite créature ruisselante mais au cœur intrépide, ne tremblant que d'une unique frayeur, n'ayant qu'une pensée : le maître !

Qu'était-il devenu depuis qu'ivre de douleur il s'en était allé, abandonnant sa voiture à la gare de Frémont ?

Pendant plusieurs heures, Bergeronnette avait attendu, mais elle avait enfin perdu patience, elle avait tiré au renard et brisé le collier qui la retenait. Affolée de ne sentir aucune direction, et l'orage aidant, elle s'était emballée jusqu'à la Châtellenie.

Et le conducteur ? Oubliant sa bête, il avait quitté la gare et marché droit devant lui, fou de désespoir.

Au moment où il atteignait la Cavée, un premier éclair, immense, sinistre, déchira le ciel, incendia la campagne, puis un craquement strident éclata, roula, lugubre et sec, répercuté par tous les échos.

Une pluie diluvienne, ininterrompue, tomba.

« Mourir... mourir... songeait Pierre... oh ! oui !... mourir... oublier tout ! »

Et, au lieu de rentrer, il s'attardait dans la Cavée.

Le calvaire, devant lequel le cercueil de sa sœur, un an plus tôt, s'était arrêté, dominait le ravin. Hellebosc ne distinguait pas la tête du Crucifié, perdue dans l'ombre du soir. Mais, au pied de la croix, pour la première fois depuis longtemps, il s'agenouilla.

« Mon Dieu, gémit-il, répétant la sublime prière du Sauveur, pardonne-lui : elle ne sait pas le mal qu'elle m'a fait. »

Il ajouta :

« Je veux mourir... ses mensonges m'ont tué... mourir... retrouver tous les miens... ne pas rester seul, tout seul... jusqu'à la fin, mourir... mourir... »

Les éclairs s'enchaînaient aux éclairs ; les nuées crevaient toutes à la fois ; transpercé, frissonnant, il perdait peu à peu connaissance.

Vers lui, une petite lueur tremblotante, une petite lueur dorée qui dansait, qui, au passage, éclairait une seconde les fougères, les ronces, les fleurs sauvages couchées par la tourmente dans la sente encaissée, une petite lueur semblable à un feu follet, s'avavançait, s'arrêtait, repartait, puis s'immobilisa tout à coup près de lui. Et une voix, qui s'efforçait d'être ferme, mais tremblait, s'écria :

— Maître ! maître ! pourquoi faire tant de peine à ceux qui vous aiment ?

— Je veux mourir... elle m'a menti... Je veux mourir, murmurait-il obstinément.

— Non, non, supplia-t-elle, non, ne dites pas cela. Venez avec moi, venez, rentrons, maître. Votre bon Barnabé vous cherche par les chemins. La mère Landrin se désole à la Châtellenie. Pourquoi nous faire si peur ? Venez... chez vous... On ne meurt point pour des mensonges, maître. Marraine veut ; elle veut que vous me suiviez.

Dans sa petite main nerveuse, son autre main serrant toujours l'anneau de sa lanterne de corne, elle emprisonnait la main d'Hellebosc.

— Vous êtes glacé, maître... vous avez eu froid... si vous alliez devenir malade ! Levez-vous, venez.

Elle ôta son châle, en couvrit Pierre. Il se laissait faire, affaibli, grelottant de fièvre, vaincu par cette douce énergie.

Ils marchaient maintenant sous une averse de grêlons qui les obligeait à courber la tête. La violence du vent était telle qu'elle les forçait parfois à s'arrêter... Ils ne se parlaient pas, mais Hellebosc ne cherchait plus à échapper à l'étreinte de Ludivine, et sa pauvre main confiante, à laquelle l'étrangère avait tant de fois tendu sa main trompeuse, se réchauffait au contact de la main loyale de la petite. Lorsqu'ils reprenaient leur route, ils luttaient ensemble contre la tempête et, instinctivement, se pressaient l'un contre l'autre, pour éviter les pierres qui, détachées de la Cavée, roulaient avec fracas, entraînées par l'eau jusqu'au fond du ravin.

XXX

En rentrant sous l'orage, Pierre, malgré la bienfaisante tiédeur de sa maison, avait été saisi de frissons. La mère Landrin avait dû l'aider à se mettre au lit, et, dès le lendemain, le docteur Letendre, mandé par Barnabé, était venu.

Une grave pneumonie s'était déclarée, accompagnée d'un délire sans trêve. Le médecin visitait chaque jour Hellebosc, répondait évasivement aux questions anxieuses de la vieille nourrice, au regard angoissé de Ludivine, aux branlements de tête du vieux serviteur fidèle qui avait pris la direction de la ferme.

La mère Landrin s'était installée à la Châtellenie. On avait dressé un deuxième lit dans la chambre du malade pour la bonne femme, dure comme un vieux tronc noueux, infatigable, comprenant tout et capable de remplir le rôle d'une excellente garde-malade. Ludivine voulut aussi faire des heures de veillée. Barnabé, malgré ses prières, ne pouvait la décider à prendre un instant de repos.

— Voyons, m'n éfant, disait-il tendrement le soir, voyons, essaie de dormir un brin : c'est point raisonnable.

— Peut-être, Barnabé, mais je ne pourrais pas, non, je ne pourrais pas.

— J'sieus là, j'veillerais, tandis que la mère Landrin sommeillerait, je t'appellerais... faut point tomber à bout de forces, à ton tour.

— Je suis solide, Barnabé... puis, quand même, non, je ne pourrais pas.

Une énergie désespérée la maintenait debout, attentive à suivre les prescriptions du médecin, épiait l'allée et venue du mal sur le visage tant aimé, appliquant incessamment des compresses fraîches sur le front brûlant.

Pierre ne la reconnaissait pas, il ne reconnaissait personne. Il délirait, appelait Lavinia, appelait Manuelle, commandait à ses hommes, nommait tous ceux qu'il avait chéris : jamais il ne prononça le nom de celle dont la vie était comme suspendue à sa vie.

Au bout de quinze jours, le délire, qui était devenu intermittent, cessa tout à fait, pour faire place à un mutisme absolu. Le grand corps amaigri gisait, inerte : les yeux caves semblaient être sans regard. Voyait-il, entendait-il même ? Il fallait entr'ouvrir sa bouche pour lui faire avaler les liquides dont, chaque jour, le médecin permettait d'augmenter un peu la quantité. Mais était-il hors de danger ? et quand guérirait-il ? Comprendait-il ce que l'on disait de lui ? Plus tard comprendrait-il ? Reviendrait-il ce qu'il était ? Le docteur Letendre n'osait rien affirmer. Les jours et les nuits passaient à la Châtellenie, non plus avec le désespoir de la première semaine, mais dans une morne angoisse.

Le travail continuait dans la ferme. Octobre s'écoulait avec des alternatives de tempête, de pluie, et des journées exquises. On se hâtait, avant les gelées, d'arracher les betteraves, — d'abord les fourragères, celles à sucre courant moins de risques ; on entassait les unes dans la pilerie ; avec les autres, on fit trois longs silos. On défouissait aussi les pommes de terre, qui, mises en sacs, étaient chargées dans des banneaux, que les chevaux emportaient.

Tout cela, et les labours d'automne, et la surveillance des domestiques, retenait Barnabé dehors. Parfois, il essayait d'y entraîner Ludivine, dont la pâleur et la fatigue l'effrayaient.

Rien n'intéressait plus l'orpheline. Elle sentait que rien, rien, ne la rattacherait à l'existence si Pierre disparaissait. Elle eût désiré mourir si elle n'eût laissé seul après elle son cher vieil ami.

Barnabé la consolait de son mieux.

— J'ai dans l'idée qu'il se remettra, seulement faut du temps.

*« La maladie vient en courant
Et s'en retourne en boitant. »*

répétait-il. Mais, plus que dans sa mémoire garnie de dictons, il trouvait dans son cœur simple, mais admirable de bonté, les mots qu'il fallait pour sou-

tenir le courage de la petite. Et leur amitié grandissait encore dans la douleur.

La fin du mois fut marquée par une violente tempête qui arracha aux arbres la plus grande partie de leurs feuilles ; elles tombaient, blondes, brunes, certaines vertes encore. C'était une danse folle que menaient par les chemins les légères vagabondes. Secoués par l'ouragan, les coings roulaient dans le jardin, beaux fruits d'or sous l'amas des feuilles d'or.

— Faut point les laisser perdre, disait la mère Landrin.

— Va les ramasser, m'n'éfant, conseillait Barnabé. Le maître sera bien aise d'en goûter en gelée quand il sera guéri.

Maintenue par cet espoir, Ludivine fit sa récolte habituelle, et le bon fruitier, aux deux fenêtres exposées au nord, commença de se garnir.

A la Toussaint, pour la première fois depuis la maladie du maître, Ludivine laissa la Châtellenie, et ce fut pour aller cueillir au Vieux-Clos les chrysanthèmes que, chaque année, elle portait sur ses tombes.

Près des pierres plates, sous lesquelles reposaient les Hellebosc, des places restaient vides. Elle songeait :

« Bientôt... peut-être... on l'apportera là... rejoindre marraine... »

Elle ne savait si, pour le bien du maître, il fallait souhaiter la guérison. Que serait le réveil ? Mais, à l'idée qu'elle pouvait le perdre pour toujours, il semblait à Ludivine qu'on lui arrachait sa jeune vie. Elle ne resta que quelques minutes à l'église et retourna en courant à la Châtellenie.

Le Mal Doslé, fidèle à son poste, arpentait sans bruit la chambre.

— Sommeillait-il ? sommeillait-il point ? fit-il, se penchant sur le malade, dont la respiration était pénible. Tandis que t'étais au cimetière, il a regardé autour de lui avec ses yeux qui semblent toujours ne rien distinguer, puis il est devenu tout agité, et, comme si ça lui faisait « appôt » de toi, il a dit ton nom, Ludivine.

— Ah ! murmura-t-elle, depuis qu'il est là, si mal, il vous a nommés tous, tous, souvent, et moi... c'est la première fois... peut-être la dernière... et je n'étais point là !

— V'là que tu pleures, fit le vieux contristé, mé qui croyais te faire plaisir en te répétant ça. C'est le contraire qu'arrive.

Désormais, nul ne put la décider à faire la moindre sortie.

Un après-midi, Pierre étant plus calme, le médecin s'étant retiré plus satisfait, la mère Landrin en pro-

fit pour passer deux heures chez elle. Ludivine cousait à la fenêtre de la chambre de son maître. Il semblait dormir ; dans le silence de la pièce, elle-même se sentait gagnée par un assoupissement ; ses paupières se fermèrent à demi, sa tête se renversa sur le dossier du fauteuil. Tout à coup, Hellebosc ouvrit les yeux et les tourna vers elle : il vit ces cils dorés abaissés, ce joli visage pâli, affiné, ce corps souple allongé par l'amaigrissement et par la pose que lui donnait la détente du sommeil, ces lèvres au dessin si pur, fermées par un pli volontaire, comme pour défendre un secret ; ce n'était plus une enfant, c'était une jeune fille, vaincue par la fatigue en veillant sur lui.

« C'est bien elle pourtant, » murmura-t-il. Il songea quelque temps, puis il appela faiblement : — Ludivine.

Elle tressaillit, fut à lui en une seconde.

— Maître ! maître ! Oh ! vous parlez enfin. Qu'y a-t-il ?

— Je suis guéri, fit-il d'une voix lente.

La gorge contractée par l'émotion, elle ne put rien dire ; elle souleva doucement la tête de Pierre et arrangea l'oreiller ; il la retint :

— Petite, si je ne suis pas mort, c'est grâce à toi.

— Pas seulement à moi, maître, au bon Dieu d'abord que nous avons tant prié, à la mère Landrin qui ne vous a pas laissé, à Barnabé qui a veillé, tremblé avec nous, au docteur qui...

— C'est grâce à toi, Ludivine... tu es venue... venue... ce soir horrible... m'arracher à ma détresse dans la Cavée Malheur ; je me rappelle tout.

— Oh ! ne pensez plus à ces tristes choses, maître, n'y pensez plus... je vous en supplie.

— Je les oublierai, je te le jure... Tu me l'as dit, on ne meurt pas pour des mensonges.

— Ne parlez-plus, vous êtes encore trop faible.

Des larmes de joie l'étouffaient, larmes qu'il fallait lui cacher. De nouveau, elle s'éloigna, se pencha sur sa besogne.

— Reviens, reviens, rappela-t-il, reste avec moi, petite... et parle-moi encore... que je ne retourne plus dans toute cette nuit... tout seul...

Elle s'était agenouillée près du lit.. Le soleil d'automne dorait ses beaux cheveux, devenus lourds à sa tête endolorie... Et la main du malade, comme un an plus tôt la main de Manuelle mourante, s'était posée, légère, sur le front qu'ombrayaient les boucles soyeuses...

Dans la cour, on distinguait le bruit de la machine à battre et les claquements de fouet d'un

goujard chassant les chevaux autour du manège.

Depuis plusieurs semaines, la Roncerie était close et désertée.

XXXI

Pierre était sauvé. Le docteur l'avait affirmé joyeusement. Mais, longtemps encore, il devait garder le lit. Souvent assoupi, il avait cependant des réveils anxieux; alors, il appelait Ludivine, et, lorsqu'elle n'était point là, que c'était la nourrice ou le vieux qui veillaient à sa place, il s'agitait jusqu'à ce qu'on fût allé la quérir. Sa présence le calmait; elle semblait avoir le don de chasser loin du chevet de son maître les effrayants fantômes; ses mains brûlantes dans les mains fraîches, il glissait peu à peu dans un sommeil réparateur.

Sa faiblesse était telle encore qu'il n'avait pas bien conscience des jours. Un soir, la mère Landrin, qui traînait un gros rhume, s'était allée coucher, laissant Ludivine surveiller le repos du maître. La jeune fille commençait à somnoler dans le fauteuil où elle avait passé tant de nuits de mortelle inquiétude, lorsque Pierre, se redressant sur ses oreillers, demanda :

— Écoute, Ludivine... n'entends-tu pas des cloches là-bas...

— Oui, maître, elles sonnent la messe de minuit... c'est Noël...

Les mots chantèrent aux oreilles de Pierre comme des refrains de jeunesse. Il eut un pâle sourire. Il se souvenait d'autres Noël's où l'on quittait la ferme pour s'en aller, par la campagne toute blanche, vers la modeste église dont les illuminations brillaient au loin.

Et Ludivine aussi se rappelait ces soirs-là. Dans la nef villageoise, des enfants, costumés en anges, entonnaient des couplets vieillots auxquels répondaient des jeunes gens, qui, revêtus de peaux de brebis, figuraient des pasteurs. Autour du Nouveau-Né de la crèche, l'âne, le bœuf, les agneaux se pressaient. Les humbles bêtes, desquelles Ludivine approchait chaque jour, lui paraissaient glorifiées de participer à la réjouissance de l'église. Noël, pour la fille du bûcheron, était une fête à la fois chrétienne et rurale, qui charmait son imagination et son cœur. En son idée, ce n'était pas seulement aux hommes que s'adressait le sourire du Sauveur, mais à tous les animaux qui peuplent le monde, à la terre qui les nourrit, aux sources claires, aux bois profonds. Qui eût soufflé sur sa croyance l'eût amèrement désenchantée.

Pierre savait le plaisir qu'elle rapportait de ces nuits-là.

— Ludivine, questionna-t-il, tu ne vas donc pas à l'office de minuit ?

— Non, maître.

— Mais alors, pourquoi es-tu restée si tard ? Je ne suis plus malade ; et, dès que j'aurai la permission de marcher, de sortir un peu, je serai vite aussi robuste que par le passé. Pourquoi t'es-tu privée pour moi d'une de tes rares joies, petite ?

A quoi n'eût-elle pas renoncé pour lui ?

— L'an prochain, promit-il, nous irons ensemble à la messe de Noël. Es-tu comme moi, Ludivine ? Ce mot fait revivre à mes yeux mon enfance. Je revois, dans la grande cuisine, les lanternes du départ allumées, la braise chaude dans les chauffe-
rettes que maman et tante Rose emportaient sous leurs mantes. J'entends la jambe de bois de l'oncle Robert résonnant sur les sentes durcies ou s'enfonçant, si lourde dans la neige ou la boue, la voix sonore du père. Barnabé, drapé dans son ample limousine de berger, nous montrait avec orgueil l'étoile, plus brillante que toutes les autres, qui avait guidé vers Bethléem des bergers comme lui. Je sens le froid qui mordait mes oreilles, qui rejetait Manuelle contre le manteau de notre père.

— Maître, ne parlez-vous pas trop ?

— Non, je t'assure, et cela me rend heureux.

Il continuait sans fatigue apparente, appuyé sur son coude.

— Au retour, nous mettions dans l'âtre nos souliers les plus larges ; et, le matin, nous courions, pieds nus, récolter les présents de Noël. Une année, pour moi, c'était une panoplie, un râteau, un chariot, des images ; une autre année, un fort garni de soldats, une vacherie, un livre de chansons. Ces choix divers me causaient presque autant de tristesse que de plaisir, car je devinais que les képis, les sabres, les fusils, les canons, étaient déposés là par le blessé de Sedan, tandis que mon père, qui voulait que son unique fils le continuât à la Châtel-
lenie, flattait déjà mes goûts agricoles. Le chagrin d'avoir à peiner l'un d'eux assombrissait souvent mes jeux. Maman et tante Rose conciliaient tout.

« — Pierre n'a pas eu de frères, mais, si Dieu nous exauce, il lui donnera des fils, dont l'un au moins aura ta bravoure, » disaient-elles au capitaine.

« Et Manuelle ajoutait :

« — Je ne laisserai pas rouiller ton épée, mon oncle. »

— Elle a tenu parole, dit Ludivine.

— Et toi, tu l'as imitée, petite. Elle partie.... l'épée

est toujours brillante dans la grande salle, attendant le Hellebosc qui la reprendra ou qui ajoutera son arme nouvelle aux armes anciennes illustrant la panoplie, non d'enfants, celle-là, mais de vrais soldats.

A son tour, et parce qu'il l'interrogeait, Ludivine conta comment, le matin du 25 décembre, la « pomme d'orange » qu'elle trouvait dans ses galoches lui semblait venir du Paradis.

— Père jouissait de mon émerveillement ; j'aurais voulu aller avec lui dans le verger féerique. Depuis, j'ai su que ces arbres-là étaient des arbres de la terre ; autrement, du ciel où il était monté trop tôt, père n'en aurait-il pas laissé tomber pour moi ? Dans la chaumière où, l'un près de l'autre, nous avions eu tant de bonheur, Noël n'a plus jamais passé... Puis, je suis venue...

— Pour ma consolation, petite.

De chères réminiscences flottaient en leur esprit, se rajeunissaient sur leurs lèvres. Ils éprouvaient la douceur de se souvenir ensemble. A cette époque, où la maladie avait perdu toute sa gravité, où la convalescence n'était cependant pas encore ferme, comme Pierre appartenait à Ludivine ! Elle le sentait calme, goûtant à la vie qui renaissait en lui comme à un fruit savoureux. Il réclamait constamment ses services, sa présence. Elle eût voulu que cela pût durer, et pourtant elle souhaitait non moins ardemment qu'il fût guéri.

Au début de février, il put se lever quelques heures chaque jour. Et, pour réapprendre à marcher, il eut recours à l'appui de l'épaule de Ludivine, comme auparavant, pour doser les remèdes, pour atteindre les objets, pour écrire, il avait emprunté les mains, les yeux de la petite.

Il était impatient de retrouver ses forces, de reprendre ses occupations coutumières. Jamais sa ferme ne l'avait tant intéressé. Il mandait souvent Barnabé ; le jeune maître et le vieux serviteur tenaient de longs conciliabules au sujet des semailles, de la vente des betteraves à sucre, de l'opportunité d'élever les dernières pouliches ou de les conduire à la foire.

L'une des premières visites que Pierre consentit à recevoir fut la visite de Martin et de Gervaise Rouvetot. Ludivine introduisit le fils et la fille de maître Gervais dans la salle où Pierre avait la permission de passer une partie de l'après-midi.

— Mon frère a désiré prendre de vos nouvelles, commença Gervaise, et j'ai eu du plaisir à l'accompagner à la Châtellenie.

— Vous y serez toujours la bienvenue, mademoiselle.

— Je l'espère, j'espère beaucoup de choses, fit-

elle avec son franc regard et son sourire si calme. Depuis quelque temps, il me semble que tout s'éclaire si bien pour nous, et pour d'autres encore. Je me faisais l'effet de marcher dans les ténèbres, et, malgré mon désir de marcher droit, je n'étais pas contente. Maintenant, la route que je dois suivre, que d'autres suivront, me paraît si nettement tracée que j'ai l'esprit comme allégé d'un grand poids. Nous allons au Beaumont, tout à l'heure. Mme Chouquet et ses enfants nous attendent depuis longtemps. Mais nous vous laissons, car on ne doit pas fatiguer les malades.

— Je ne suis plus un malade, seulement un convalescent à qui ce temps est très doux.

Et son regard apaisé allait vers la porte par laquelle la petite avait disparu.

Gervaise sourit encore et, bientôt, se leva pour partir. En traversant la cuisine, elle appela Ludivine :

— Je vous ai à peine vue depuis des mois... Vous avez encore grandi... et embelli.

— Je ne sais pas, et ça ne fait rien ; je suis forte et capable de travailler, fit l'enfant, s'offrant ainsi à celle qu'en son cœur elle acceptait pour future maîtresse, tendant vers Gervaise son joli visage anxieux, lui donnant ainsi tout son dévouement, toute sa vie, pour garder le droit de rester à la Châtellenie, près du maître.

Des jours passèrent, jours de pluie, jours de grêle, jours de soleil aussi, jours sans secousses, dans la ferme où la besogne continuait, où le maître se rétablissait progressivement.

Souvent, maintenant, il demandait Ludivine dans la salle basse où elle travaillait autrefois avec sa marraine. Elle apportait près de lui sa couture. Parfois, ils parlaient, et lui s'émerveillait de l'intelligence, de la distinction native, de la délicatesse de l'orpheline... Il lui découvrait le même goût pour les choses simples, sérieuses, les mêmes tendresses, les mêmes aspirations généreuses, qu'il avait partagés avec Manuelle. Il se disait : « Comme je l'ai ignorée ! »

Et tandis qu'elle tirait activement l'aiguille, tandis qu'elle ranimait le feu, tandis qu'elle allait et venait, rayon de jeunesse et de soleil dans la vaste demeure, il la suivait des yeux, longuement.

Un samedi, la mère Landrin remplaça Ludivine qui s'en allait conduire sa demi-sœur chez sa tante la couturière. À défaut de Ludivine, qui n'avait pas voulu laisser la Châtellenie, la tante Félicie adoptait la fille d'Ernest Martin et lui apprenait son état.

Pierre trouva la journée interminable. Il fut maus-

sade avec la vieille nourrice, malgré son désir de la contenter. Et, le soir venu, une grande tristesse le reprit, tandis qu'il regardait l'ombre tomber sur les grands arbres, s'allonger sur le sol bruni, envelopper la cour entière, pénétrer dans la pièce muette.

La pensée de sa folie, de la trahison, bien qu'il eût virilement banni de son esprit tout regret, sinon tout souvenir, mettait sur sa bouche commè une âcre saveur. Il songeait : « Que me reste-t-il ? »

Ludivine rentra sans bruit, apporta la lampe, aperçut Pierre tout soucieux.

« C'est à elle qu'il songe encore, » se dit-elle.

— Maître, le jour se lèvera beau demain... Regardez... les nuages se dispersent sur la Cavée. Le coucou a chanté, il croit au printemps, lui, avant que l'hiver soit fini... Ayez confiance, maître.

Il se retourna. Il lui semblait qu'à la question angoissée de son être : « Que me reste-t-il ? » l'enfant avait répondu : « Moi. »

XXXII

Février fut pluvieux, mais : « Février doit remplir les mares assez, » dit le Mal Doslé; il usa de l'autorité que lui conféraient ses anciens services pour défendre à Pierre de s'exposer au vent et à l'humidité.

— Non, non, grommelait-il, vous nous avez donné assez de tourment pour nous obéir un peu. Commandez l'ouvrage à tertous dès le matin. Vous êtes la tête, nous sommes les bras; le mien est encore solide à votre service.

— Et ta tête aussi, Barnabé; c'est ta tête vaillante qui a tout ordonné pour moi depuis un an. Sans toi, sans Ludivine, ma lâcheté menait la Châtellenie à la ruine.

— Ça, c'est vrai, approuvait rudement le bonhomme, mais qui ne fait point quelquefois fausse route dans le monde? Le tout, c'est de reconnaître son erreur en temps; vous avez dépisté le mensonge, vous découvrirez bientôt la vérité.

Ce fut tantôt de sa maison, tantôt de sa cour, que Pierre ordonna, surveilla les marnages, les défoncements à la charrue, le recépage de ses haies.

Il venait de rentrer, après avoir fait un tour jusqu'à ses étables, quand on entendit la chaîne de Moussu racler violemment le bord de sa niche, et le chien, bondissant hors de sa retraite, éclater en aboiements plus sonores que furieux. Pierre souleva le rideau de la fenêtre et vit un char à bancs trainé par un vieux cheval à poil jaune qui franchissait la porte charretière. Il reconnut aussitôt les visiteurs :

c'étaient les demoiselles Dumouchel et leur frère. En avant, très droite, tenant les guides raidies tout comme si le « cassin » poussif eût été un fougueux coursier duquel l'ardeur eût besoin d'être réfrénée, Hortense trônait; près d'elle, Emilie tenait un fouet qui avait dû servir plus d'une fois au cours de la route. En arrière était relégué Onésyme sous la surveillance de Clémentine; mais une satisfaction profonde se lisait sur son visage, et il avait oublié de protester comme d'habitude contre le large paravent formé par ses sœurs, dont les amples tournures dérobaient à ses yeux curieux les perspectives de la route. Il était rasé de frais, vêtu de ses plus beaux habits, et gardait, précieusement serré contre son cœur, un énorme bouquet de roses de Noël, un bouquet superbe, un vrai bouquet de mariée.

Hortense descendit la première avec une haute corbeille. Emilie la suivit avec un sac volumineux. Clémentine se fit passer par Onésyme un gros pot de grès. Pierre était sorti à leur rencontre et, après les premiers échanges de compliments et d'exclamations, voulait les aider.

— Oh! non, ne vous fatiguez pas, vous ne paraîsez pas encore bien robuste. Comme nous avons été tourmentés! Nous-mêmes, nous étions au lit, tous les quatre, avec une mauvaise grippe; sans quoi, vous pensez bien que nous serions venus vous voir plus tôt; enfin, vous êtes sauvé, que le bon Dieu soit loué! Ah! c'est sans doute la petite Angammare qui accourt! Comme tu as changé et grandi, ma mignonne!... mais tu n'as pas bien bonne mine.

— Elle m'a si bien soigné! elle a passé tant de nuits! c'est à elle que je dois la vie.

— Viens que nous t'embrassions, chère petite! nous qui avions parlé de te prendre avec nous! Fais bien attention à la corbeille.

— Mais qu'apportez-vous donc? fit Pierre, amusé.

— Des tartes aux pommes, à la bouillie, des « pies » au clou. Nous avons cuit exprès pour vous. Regardez.

Et, sur la table de la cuisine, Hortense étalait les belles pâtisseries dorées.

— Comme vous me gâtez! Comme vous êtes adroites et bonnes! mais c'est trop de friandises: vous voulez me faire retomber malade! Ludivine, aide-moi à gronder mes meilleures amies!

Elles s'extasièrent de nouveau et embrassèrent encore l'orpheline.

— Nous comprenons que vous n'ayez pas voulu nous la céder.

— Et vous n'allez plus reparler de me l'enlever, n'est-ce pas? dit-il vivement.

— Non, ne prenez point cet air inquiet, dit Clémentine.

— Sa place est bien ici, à la Châtellenie, ajouta Hortense lentement, d'un air entendu.

— Tiens, Ludivine, fit Emilie en décachetant son sac, voilà des châtaignes de Brintot.

— Comme vous nous en faisiez cuire dans la cendre, quand nous étions petits, Manuelle et moi.

— Oui, dit Hortense en soupirant, vous et la pauvre Manuelle... Elle eût été tellement tourmentée de vous voir si malade ! mais sa petite filleule a bien profité de ses leçons. Ludivine, prends bien soin des confitures de poires de Chaumontel.

— Vos exquis ~~confitures~~es, elles font partie de mes souvenirs de petit garçon. Ludivine a essayé votre recette ; il y a tout de même une différence.

— Nous les comparerons. Quelle bonne ménagère ! comme tout est bien tenu chez vous !

— Barnabé va bien regretter d'être parti au marché franc de Gonnevillle, fit Pierre.

— Cher brave homme, si dévoué ! dites-lui bien bonjour de notre part.

Onésyme, qui s'était tu jusqu'alors, jugea que c'était bien son tour et laissa parler son cœur :

— La belle demoiselle avait aussi apprécié nos confitures et le cidre que je lui versais de haut. Aurai-je le plaisir de la rencontrer ? Si elle n'habite pas loin de chez vous... Elle avait été si aimable ! elle avait accepté mes humbles violettes. Je voudrais lui offrir mes roses de Noël.

Ludivine avait pâli et regardait son maître avec anxiété.

Pierre sourit seulement, dit :

— Monsieur Dumouchel, je vais vous causer une déception : Mlle Bernston a quitté le pays.

— Pour revenir, sans doute ? Elle semblait décidée à demeurer toujours chez nous.

— C'étaient de vaines paroles ; c'était un oiseau de passage, et celui-ci ne reparaitra pas l'année prochaine. Dans notre ciel, il ne restera pas trace de son vol. Oublions-le, nous le pouvons. Nous ne nous consolerions jamais, au contraire, si nous perdions les charmants oiseaux familiers de nos buissons.

— C'est vrai cela, mais quel rapport ?...

— As-tu fini de bavarder, Onésyme ? reprocha Hortense, qui avait échangé avec ses sœurs des coups d'œil satisfaits. Je t'avais bien dit de ne pas nous encombrer de ce bouquet.

Il restait confondu, ne sachant que faire des fleurs destinées à la séductrice étrangère. Pierre les lui prit des mains, et il loua la délicatesse du présent

en des termes qui consolèrent un peu le pauvre homme.

— Et, si vous le permettez, monsieur Dumouchel, je vais les garder et les confier à Ludivine ; comme moi, elle aime les fleurs, et celles-ci sont si fraîches, d'un blanc si pur, une vraie neige survivant à l'hiver ! Il les déposa entre les mains de la jeune fille.

— Du beau bouquet de M. Onésyme, dit-elle, je ferai deux parts, une pour vous, maître, une pour la tombe de marraine.

Le reste de l'après-midi se passa auprès du feu en causeries sur le temps passé, puis il fallut partir. Quand le rustique équipage franchit la voûte charrettière, Clémentine se retourna pour envoyer encore un adieu à Pierre et à Ludivine et les vit qui, debout l'un près de l'autre, sous la vieille porte de la cuisine, les suivaient des yeux. Elle se pencha vers ses sœurs assises à l'avant et leur dit quelques mots ; elles baissèrent la tête en signe d'assentiment.

Ludivine avait, peu à peu, transporté la bibliothèque du Vieux-Clos à la Châtellenie, et Pierre, reprenant un goût très vif pour la lecture, supportait sans trop d'impatience sa réclusion obligatoire.

D'ailleurs, il retrouvait chaque jour un peu de sa vigueur et toute son énergie ancienne. Il confiait à sa jeune compagne, comme autrefois à Manuelle, ses projets d'amélioration, ses ennuis, les idées qui lui traversaient l'esprit. Elle l'écoutait, attentive ; il lui demandait conseil : la justesse de ses appréciations le frappait ; les heures s'écoulaient, très douces, dans une quiétude que Pierre avait oubliée.

Un soir, il demanda :

— Ma sœur se plaisait à t'écouter lire ; veux-tu lire pour moi, Ludivine ?

Elle ouvrit l'émouvant roman de Louis Bertrand : *Mademoiselle de Jessincourt*.

Elle lisait d'une voix claire, agréablement nuancée, Pierre s'attardait à l'écouter. Le feu flambait dans la cheminée large. Autour de la maison grondait le vent d'hiver. Mais dans la pièce intime, près de sa petite compagne, Pierre ne prenait point garde à la tempête, à la fuite des minutes, aux tristesses passées.

L'horloge sonna onze coups.

— Déjà ! fit-il ; je suis un égoïste de te retenir si tard. Ferme ton livre et va te reposer. N'es-tu pas bien fatiguée ?

Elle leva vers lui ses yeux brillants, émerveillés, si doux :

— Oh ! non, maître... je suis heureuse !

Il ne comprit pas tout ce que sous-entendait cette

exclamation ; mais le contentement de la jeune fille le gagnait. Il s'habitua à la garder ainsi, de plus en plus longuement près de lui, à la rejoindre au fruitier, au jardin. Quand elle s'absentait, il guettait son retour ; sa présence lui donnait une joie paisible, sereine.

Le printemps et le début de l'été de 1914 se passèrent dans le travail, le calme. Le bonheur semblait proche de rentrer à la ferme. Et, soudain, comme éclate un orage, éclata le drame de Sarajevo, la mobilisation générale, la guerre, dates inoubliables dans les foyers de France.

— Ludivine, dit Hellebosc, le soir du 2 août, veille de son départ, sans toi, j'étais perdu l'an passé. C'est donc à toi que la France doit un soldat de plus.

Mais elle n'avait pas la force de répondre : toute son énergie se tendait à ne pas laisser deviner son immense chagrin.

Pierre passa la nuit en rangements, écritures, préparatifs. De bon matin, Barnabé attela pour conduire le jeune homme à la gare. Pierre-faisait à la mère Landrin quelques dernières recommandations. Elle embrassa son fieu comme si elle ne devait jamais le revoir. Près d'elle, avant de monter dans la charrette, de s'éloigner peut-être pour toujours, Pierre chercha une autre silhouette, qu'il n'aperçut pas. Précipitamment, il rentra :

— Ludivine !

Vite, elle avait essuyé ses yeux rougis de larmes, se tenait debout, front baissé, lèvres muettes.

— Tu ne me dis pas au revoir ?

— Oui, au revoir, au revoir, maître, fit-elle ardemment.

Les mots qu'ils prononçaient leur semblaient dépourvus de sens. L'heure pressait.

— Petite, demanda-t-il, tu m'éciras... tu me donneras des nouvelles... souvent... souvent...

— Oui.

Il eut un mouvement vers elle, mouvement qu'il n'acheva pas.

Rapidement, il sortit, sauta dans la voiture et, pour échapper à l'émotion qui l'étreignait, prit les rênes. A la porte charretière, il ne se retourna pas ; il machonnait sa moustache dans laquelle une larme avait glissé.

XXXIII

Les premières lettres de l'absent ! Elles furent attendues à la Châtellenie avec la même angoisse qu'en toutes les familles de France, dont un ou plusieurs membres étaient partis. Elles furent, sinon

par la forme, du moins par le fond, semblables à toutes celles de nos soldats. L'émotion faisait pâlir la petite longtemps avant que le facteur passât. Quel soulagement lorsqu'elle reconnaissait l'écriture nette du maître ! Il vivait encore ! Quelle terreur, cachée au plus profond d'elle-même, lorsque, durant plusieurs jours, rien du cher absent ne parvenait à la Châtellenie ! Que devenait-il ?

Les lettres, ou cartes, crayonnées à la hâte, furent d'abord adressées à Barnabé.

« Mes bons amis, » commençait Hellebosc, et ces mots désignaient le vieil homme, la mère Landrin, Ludivine.

Il leur écrivit l'enthousiasme des départs, les trains fleuris, les chants qui dissimulaient plus d'une larme, la montée accélérée vers la Belgique, l'accueil inoubliable fait à nos troupes par les femmes, les enfants, les vieillards du sublime petit peuple.

Vers nos fantassins harassés de fatigue, nos artilleurs, nos cavaliers, le cœur déjà blessé de la Belgique s'élevait avec espoir, adoration. Les Français étaient là ! Que pouvait-on craindre, puisqu'ils venaient ? Les provisions des logis wallons et flamands se vidaient dans les mains de ceux qu'on acclamait comme des libérateurs. Pour eux, les jeunes filles dévalisaient vergers et jardins.

On se redisait le magnifique élan de nos chasseurs, refoulant à Dinant, le 15 août, la cavalerie allemande, l'héroïsme du régiment d'infanterie chargeant à la baïonnette, l'attitude résolue de nos hommes. La bravoure française enthousiasmait le peuple de Belgique, fier et crâne, d'une force morale indomptable.

Après une nuit de marches forcées, Hellebosc était le 19 août devant Charleroi ; en assauts répétés, les Français se lançaient sur les pentes de la ville et, finalement, y rentraient après avoir perdu déjà des milliers de héros. Triomphe de quelques heures ! Le 22, les Allemands incendiaient la ville haute de Charleroi, investissaient les forts de Namur, le 25 brûlaient Louvain ! Pour défendre leur territoire, les Belges, admirables d'ordre et de calme, rivalisaient de courage avec les Français, toujours splendides, et Pélite de l'armée anglaise.

Jours terribles, pour ceux qui prévoyaient, comme Hellebosc, la nécessité de la retraite ! Rage du retour en arrière, de l'humiliation patriotique ! Douleur sans nom faite de la douleur de nos provinces dévastées, du calvaire des réfugiés, du sacrifice de nos soldats qui semblaient tomber en vain !

Puis la Marne... la confiance revenue dans l'âme des plus braves soldats de la terre... confiance que

les revers, les erreurs partielles, les effroyables pertes, les ruines, la longueur de la lutte, ne devaient plus jamais abattre.

A la Châtellenie, ils étaient trois qui se penchaient sur les lettres du maître.

— Lis, m' n'ésant ! disait Barnabé.

« Mes bons amis, » commençait toujours Hellebosc.

Et des phrases, presque chaque fois identiques, suivaient pour les rassurer :

« Ne vous mettez pas en peine de moi. Je vais bien. »

Et quelques détails, très rares, sur les actions des derniers jours.

« Nous sommes en marche depuis cinq heures du matin, lisait, un jour de septembre 1914, la voix un peu altérée de la petite, et il est cinq heures du soir. Nous bivouaquons à l'entrée d'un bois que je ne puis vous nommer sans que ma lettre risque de ne pas vous parvenir. La consigne est d'être muet sur toutes les opérations militaires, car trop d'étrangers sont chez nous, à l'assût des moindres détails. Lisez les journaux, — ils vous apprendront un peu de ce que je dois taire ; mais ne les croyez pas beaucoup, — les communiqués seuls contiennent une part de vérité. Ce que l'on peut affirmer hautement, c'est que nos hommes sont étonnants, tels que nous les pressentions, nous autres.

« Comme vous devez être fatigués, mes bons amis ! Votre pensée ne me laisse pas, malgré notre rude existence. Que de questions je me pose sur chacun de vous ! Vos lettres n'ont pu me joindre, car tu m'as écrit, n'est-ce pas, Ludivine ? Quel souci pour vous que cette grande ferme, dont tous les domestiques valides ont été appelés. Comment as-tu pu venir à bout de la moisson, Barnabé ? Mais, qu'importe ! je ne veux pas que tu te tourmentes ; mère Landrin, dis-lui, comme à Ludivine, de se ménager. L'essentiel est de vous retrouver bien portants tous trois, si je reviens. Si je ne reviens pas... »

A cet endroit de la lettre, les mots, tracés d'une main ferme, se brouillèrent devant les yeux de Ludivine. Doucement, le vieil homme prit alors les pages entre ses doigts rugueux et, tout haut, continua :

« Si je ne reviens pas, mes bons amis, souvenez-vous de moi avec une flerté un peu triste, mais ne me pleurez pas. La cause que nous défendons est si sacrée qu'il est beau de mourir pour elle. Ne croyez pas cependant que je cherche la mort. Ludivine, ma petite amie, tu m'as réappris à chérir la vie, et, de toutes mes forces, je désire vivre. Mais qui sortira indemne de ces rudes combats ? Mon bon Barnabé, si les instructions contenues dans mon livret peuvent

être suivies, c'est toi qui serais prévenu le premier en cas de malheur. Tu saurais atténuer le coup pour la mère Landrin. Je voulais aussi te dire... Ce que j'ai écrit la nuit de mon départ, et laissé dans la chambre de ma sœur, est mon testament, que tu ouvrirais si... Je n'ai plus de famille. Je te laisse le juge de ce qu'il serait alors préférable de faire... Je sais où vont tes affections et j'approuve, par avance, les décisions que te dicterait ma mort... Car il faut bien le prononcer, ce nom de la chose qui nous effleure à toutes minutes... Ne gardez pas d'amertume de ces quelques réflexions nécessaires. Si Dieu veut que je revienne, je reviendrai. Ludvine, ne te fatigue pas trop : en échange de la santé que tu m'as redonnée, laisse-moi la permission de te recommander la tienne. Fais très large — dans les produits et les recettes de la ferme — la part des blessés, des réfugiés, de ceux qui souffrent. Suis pour cela, mon enfant, non pas l'exemple égotiste que mon égarement t'a montré, mais ce que te suggéreront la pensée de ta marraine et la douce pitié de ton cœur. Écris-moi ce que vous devenez tous. »

« Maître, répondit la petite, je vois que vous n'avez pas reçu mes premières lettres. Je vais donc les résumer pour que vous puissiez vivre en esprit à la Châtellenie. Les réquisitions nous ont pris dix vaches et douze bœufs, puis Albine et Noiraude, les deux plus robustes juments de trait ; cela nous a bien gênés pour la moisson ; j'ai failli pleurer quand on a enlevé ces bonnes bêtes, nées dans la ferme, et si heureuses jusqu'alors. Mais c'est bien fini du bonheur de tout le monde à présent !

« Maître Rouvetot est toujours aux Châtaigniers pour faire valoir la ferme de son fils. Tous les hommes étant appelés, il n'y a pas plus de domestiques aux Châtaigniers qu'à la Châtellenie. Nous avons seulement encore les trois goudards que vous aviez loués, et deux autres que Barnabé a dénichés au Canot, et toujours Célestin, « l'innocent », qui soigne les vaches. Une rage de travail a pris chacun. C'est comme un moyen d'échapper à son chagrin ; et puis, il faut bien récolter pour que nos soldats mangent. Si vous aviez vu Mademoiselle Gervaise lier les gerbes aussi bien que le meilleur aoûtéux. Au Beaumont, Madame Chouquet a conduit les chariots ; ses quatre fils sont au front, dans quatre régiments différents, pour diviser le malheur, dit la pauvre femme, qui n'est plus que soucis.

« A la Châtellenie, c'est Barnabé qui a dirigé la moissonneuse. Les goudards ont lié les gerbes et les ont engrenées avec moi. On va battre maintenant pour la réquisition. Barnabé n'a plus une minute de

répît. La mère Landrin s'occupe dans la maison et dans la cour, de sorte que rien n'est en souffrance. Et même, c'est si triste, maître, la tranquillité d'ici, quand nos pauvres soldats tombent si nombreux ! On ne peut plus avoir l'idée qu'à ce qui se passe là-bas. C'est un grand effort pour s'en arracher et ne pas négliger la besogne qui presse.

« Un hôpital est installé au château de Brimont. Des Belges, des Marocains et de nos chers petits soldats y sont soignés depuis la fin d'août. A chaque arrivée, je m'informe s'il en est de votre régiment.

« Puisque vous me dites de faire toujours aux blessés une large part, j'irai porter du linge et des couvertures, que l'on quète à chacun. J'avais déjà envoyé tous les fruits du verger ; depuis que je suis à la Châtellenie, jamais je n'avais vu tant de pêches, de prunes, de poires ; pourquoi telle abondance en une année si terrible ? Au moins, les blessés auront profité des cueillettes de la Châtellenie et du Vieux-Clos. Oui, maître, comme vous me le recommandez, je continuerai à leur donner des œufs, du beurre, des poulets, des légumes. Je savais bien que cette intention était dans votre cœur si généreux ; et c'est mal à vous de vous accuser d'égoïsme : je sais bien que ce n'est pas un mot à joindre à votre nom. Ah ! Monsieur Pierre, que Dieu vous garde et vous ramène ! La Châtellenie sans vous, c'est un corps sans âme. N'allez pas croire pourtant que nous la négligerons jamais. Nous voulons vous remettre votre bien quand vous reviendrez, car vous reviendrez !

« Le blé a bien donné. Barnabé achève de faire défouir les pommes de terre. C'est incroyable tout ce qu'il peut faire, le pauvre cher Barnabé ! Les veaux se deviennent à merveille, et les poulains aussi. Dans l'herbage, ils vagabondent encore du matin au soir ; mais, après la soupe, Barnabé a soin de les faire rentrer, car les nuits sont fraîches. J'ai peur que vous ne preniez froid, Monsieur Pierre, j'ai peur de tout pour vous.

« Il y a encore beaucoup de roses, d'œillettes, de giroflées de toutes les couleurs dans le jardin. Je cours jusqu'au Vieux-Clos au moins une fois la semaine pour ouvrir les fenêtres, quand le temps est sûr.

« Nous allons préparer le marché. C'est la mère Landrin qui le portera.

« Voilà toutes les nouvelles de la ferme, dont vous vouliez être au courant ; je vous écrirai encore si vous le désirez, mais, moi, je n'ai pas grand'chose à vous apprendre. Je suis sûre que Mademoiselle Gervaise vous écrirait volontiers, voulez-vous que je le lui demande ? Elle est si bonne pour moi que

je ne serais pas intimidée de faire la commission.

« Ne croyez pas, Monsieur Pierre, que je vous propose cela parce que je suis paresseuse. Seulement, cela ferait plaisir à elle et vous. Je finis, parce que je n'aurais plus à vous dire que des petits riens qui ne peuvent pas vous intéresser. Tout le monde vous souhaite le bonjour : la mère Landrin, Barnabé, les autres, Moussu aussi, qui remue la queue près de moi, comme s'il devinait que cette lettre est pour son maître. Il est dix heures : le facteur va passer. Le soleil entre par la fenêtre près de laquelle je vous écris, et je voudrais vous l'envoyer.

« Au revoir, Monsieur Pierre,

« Ludivine ANGAMMARE. »

Ce fut à la fin d'octobre, dans une relève, après avoir participé aux furieux combats livrés autour de la Bassée, que Pierre reçut cette lettre où la petite s'était retenue de laisser parler tout son cœur. Hellebosc s'était battu comme un lion ; autour de lui, il ne pouvait plus compter déjà le nombre des camarades tombés ; son lieutenant et son capitaine venaient d'être atteints mortellement... Quel calme, en comparaison, respirait la lettre de Ludivine ! Et Pierre, en esprit, se reportait à la ferme.

Il relisait l'écriture fine, appliquée. Il cherchait aussi à lire entre les lignes. Lorsqu'il était parti, ce n'était pas à la Châtellenie qu'il avait donné son plus amer regret, mais à celle dont la ténacité douce l'avait sauvé du désespoir. S'il revenait, la retrouverait-il toujours, la petite, venue le chercher, une nuit, dans la Cavée Malheur ?

Elle parlait à peine d'elle ; elle disait seulement :

« Le soleil entre par la fenêtre, et je voudrais vous l'envoyer. »

Pierre, en imagination, voyait là-bas, dans l'encadrement de la croisée où festonnait le poirier, où bourdonnaient les dernières abeilles de la saison, le charmant visage tout nimbé de lumière ; il se répétait le gentil souhait de l'enfant, et ce souhait rafraîchissait son cœur, ravagé par de tragiques spectacles.

Il répondit :

« Petite Ludivine, j'attendais impatiemment ta lettre, et je t'en remercie. Des années me semblent avoir passé depuis que j'ai laissé la ferme. Aussi, toutes les nouvelles m'intéressent. Et les « petits riens » que tu n'oses m'écrire, je voudrais tant que tu me les contes ! Ne crains pas que je les dédaigne, ces « petits riens » qui composent le bonheur tranquille, la poésie profonde et simple de nos humbles vies, ces « petits riens » dont la résonnance en toi m'apprend à mieux te connaître, petite Ludivine.

« Tu vois bien qu'il est inutile d'avoir recours à Mademoiselle Rouvetot pour m'écrire. Mais, si tu avais un ennui, tu pourrais lui demander son aide, car, comme tu le dis, elle est très bonne, très serviable; elle a de l'amitié pour toi, je m'en réjouis.

« Cependant, n'est-ce pas surtout à moi que ta marraine t'a laissée... Tes joies, je voudrais tant que tu me les confies; tes peines surtout, je voudrais les connaître pour les partager, les consoler... Je sais... je viens bien tard... j'ai dû te paraître si négligent, si dur! Tu avais toutes les préférences de ma chère morte, et tu t'es trouvée tout à coup seule au monde... J'étais replié sur mon chagrin; je ne songeais pas au tien: pardonne-le-moi.

« Je te crayonne cette lettre au revers d'une colline, où nous sommes au demi-repos. Au loin, brûle un village qu'il nous a fallu abandonner; demain, nous le reprendrons peut-être, car, avec les Français, il ne faut douter de rien; ce sont de rudes soldats qu'on ne peut trop admirer, de même qu'on ne peut trop louer les femmes courageuses dont tu me parles et qui sont légion en notre pays. Toi, mon enfant, tu rassembles en ta frêle personne toute la vaillance et toutes les vertus de la race cauchoise, dont furent les miens, dont sont Barnabé, la mère Landrin.

« Le fracas du canon fait un accompagnement à ma lettre que je vais clore à la nuit tombante. Que fais-tu à cette même heure? Je me figure que, petite gardienne vigilante, tu es allée jusqu'à la chèneaie. Les vachers rentrent de traire le lait que la mère Landrin coulera. Tu regardes s'ils ne choquent pas les seaux pleins. La bonne odeur de la campagne qui s'endort imprègne tes cheveux... Ou bien, tu contournes le pigeonnier trapu, tu fermes le poulailler... Il me semble voir la clef briller dans ta main, et ta main se baisser pour caresser Moussu. Barnabé te rejoint, Barnabé qui ne t'a jamais méconnue, qui, depuis que ta marraine nous a quittés, a su prendre dans ton cœur la première place.

« Est-ce du maître que vous parlez? Pourquoi serait-ce de lui? Est-ce...

« Mais moi... au revers de la colline où nous campons, je pense à toi; je t'écirais jusqu'à demain... pour te dire, pêle-mêle, sans suite, les pensées qui me gonflent le cœur.

« Je suis lieutenant depuis hier. Cela augmente mes devoirs; il me semble que mon oncle, le capitaine Hellebosc, serait content de moi; et je suis heureux de t'envoyer cette nouvelle, à toi qui voulais m'envoyer du soleil de chez nous.

« Ne vous inquiétez pas, mes bons amis, si mes

lettres deviennent rares. Je prévois bien du travail.

« Ecris-moi longuement. Oublie l'ingratitude, l'injustice de ton maître. Son plus ardent désir est de te savoir heureuse, crois-le. »

Des lettres analogues arrivèrent presque chaque semaine à la Châtellenie, lettres pleines de confiance en la victoire finale, d'enthousiasme pour la vaillance française. Hellebosc ne disait pas l'angoisse dont son âme tendre se navrait devant les souffrances de ses soldats, l'affreuse détresse des réfugiés ; il ne voulait pas contrister les deux vieux cœurs fidèles et le cœur pitoyable de la petite. En ce qui le concernait, il ne se plaignait jamais, jugeant indigne d'un officier de se plaindre. Malgré son stoïque silence, Ludivine s'apaurait. Dans le village, les bourgs circonvoisins, des familles, les unes après les autres, prenaient le deuil. C'était : pour un petit chasseur tombé en Lorraine ; le fils unique du notaire, tué en Argonne ; un laboureur, père de quatre enfants, resté sur l'Yser ; le dernier garçon de la vieille blanchisseuse, disparu depuis deux mois ; le capitaine Jacques de Brimont, atteint d'une balle au front en montant à l'assaut. On ne s'abordait plus qu'avec crainte le dimanche, après la grand'messe ; les mauvaises nouvelles qui atteignaient les uns risquaient de parvenir le lendemain aux autres.

Un soir, Ludivine avait couru faire une course jusqu'aux Châtaigniers ; elle surprit Gervaise Rouvetot en larmes ; elle crut à une blessure de Martin Rouvetot ; mais Gervaise lui confia :

— Mon frère va bien pour le moment. C'est la pauvre Mme Chouquet qui est dans le malheur aujourd'hui ; son second, Jérôme, est mort à l'hôpital du front ; je viens de chez elle. Ah ! la malheureuse femme ! et il lui en reste trois pour lesquels trembler. Et M. Pierre, comment va-t-il ?

— Nous avons une carte rassurante, je venais aussi vous en faire part.

A celle qu'en son esprit elle nommait sa future maîtresse, la jeune orpheline tendait la carte des armées sur laquelle Hellebosc avait crayonné à la hâte :

« Vais bien, vous souhaite tous trois de même. »

— Ah ! dit Gervaise, puissions-nous en recevoir de semblables, jusqu'à la fin, de ceux que nous aimons.

Elle songeait à son frère Martin, sergent dans l'un des beaux régiments de Normandie, aux trois Chouquet, dont le frère venait de mourir, à l'aîné de ceux-là surtout : Maurice, le jeune compagnon des années heureuses ; peut-être aussi au lieutenant Pierre Hellebosc, dont la lettre était blottie de nouveau dans les petites mains de Ludivine.

XXXIV

Les jours passèrent, tragiquement longs pour tous. Le travail, à l'arrière, fut la seule bénédiction de ceux qui tremblaient pour des êtres chéris. Les champs, la cour de la ferme, retenaient Ludivine au dehors jusqu'à la nuit ; et le soir, comme naguère, elle taillait la soupe, moûtait le beurre, comptait les œufs, « rapsaudait » les hardes du Mal Doslé, entretenait chaque pièce comme si le maître devait l'habiter le lendemain. Mais, hélas ! elle savait bien que ce temps était loin d'être venu !

En ses heures de veillée, le bonhomme, qui délaissait maintenant Mathieu Lænsberg, lisait tout haut le journal, tandis que Ludivine astiquait les landiers, rapiécait les grosses « pouches » à grains.

Le 24 décembre, pendant que le vieux lisait : « Les combats se poursuivent autour de Boureuilles ; les résultats assez sérieux acquis hier matin paraissent n'avoir pas été entièrement maintenus », pendant que la même angoisse tenaillait le cœur du vieux et de la petite à la pensée de toutes les souffrances représentées par chaque ligne des communiqués, les cloches du village tintèrent pour l'office de Noël.

« Ah ! songeait Ludivine, où est-il ? Est-il même encore vivant ? »

En dépit de ses efforts, des larmes roulèrent sur ses joues pâlies, tombèrent sur l'un des cache-nez qu'elle tricotait pour l'hôpital voisin. Alors, Barnabé, qui était cependant bien las de sa journée, décida :

— Couvre-toi bien, m'n éfant, et viens-t'en à la messe de minuit avec moi.

Elle sourit, de ce sourire qui n'était plus que l'aumône de sa tendresse au cœur du cher vieil ami.

— Tu as raison, Barnabé, il faut prier pour tous ceux de là-bas. Je vais m'encapuchonner.

Du Claquedent, des Châtaigniers, du Puits Follet, de la Chanterie, de la Mésangère, des groupes de pèlerins s'acheminaient vers l'église villageoise, où le pasteur septuagénaire priait ardemment pour les fils en danger.

Tout près du grand Barnabé, la petite, agenouillée, songeait au maître, ne sachant pas que, toute cette même nuit, avec une équipe de volontaires, il enterrait des soldats, identifiait de pauvres morts et, au milieu de sa lugubre besogne, envoyait encore ses pensées à l'enfant qui personnifiait maintenant pour lui toute l'âme de la Châtellenie.

Elle lui écrivait régulièrement deux fois par

semaine, joignant aux moindres nouvelles les comptes de la ferme. Entre ses paroles sages et mesurées, comment eût-il deviné son secret ? Et lui, qui n'était plus qu'un combattant d'une bravoure intrépide, lui qui se croyait condamné à tomber comme tant d'autres, il ne se reconnaissait pas le droit de forcer le cœur de l'orpheline. Qu'il reste libre de s'égayer et de s'épanouir à l'amour d'un vivant, ce cœur qui l'avait sauvé du mépris de lui-même !

Un jour de mars, la jeune Angammare apporta son encrier sur la table, près de la fenêtre de la cuisine, où elle avait la coutume d'écrire au maître, tout en surveillant les allées et venues de la ferme. Elle avait pleuré ; sa robe grise était remplacée par une robe noire.

« Monsieur Pierre, commença-t-elle, je ne sais comment vous apprendre cette tristesse. Pourquoi n'est-ce pas moi au lieu de votre bonne nourrice que l'on a laissée ce matin au cimetière ! Elle est partie d'une grippe qui a traîné quinze jours. Je ne vous l'écrivais pas, pour ne point vous tourmenter, et parce que j'espérais la guérir. Je l'ai veillée jour et nuit ; nous n'avons rien épargné pour la soigner ; mais le mal était plus fort que nous. Elle s'est éteinte tout doucement. Mademoiselle Rouvetot accompagnait le cercueil avec nous ; elle prend grande part à votre malheur ; je ne saurais assez vous dire comme elle est bonne ! »

Le printemps s'acheva. Les épis d'août tombèrent sous les grandes faux... tandis que, sur les champs de bataille sanglants, les moissonneurs des étés précédents se couchaient par milliers.

Le dernier chariot venait d'être engrené, lorsqu'un exprès, porteur d'un papier bleu, sauta de bicyclette à la porte charretière de la Châtellenie.

— Barnabé Vernichon ? demanda-t-il.

— C'est moi, articula le bonhomme.

D'une main qui tremblait, il décacheta la dépêche : et la petite, accourue, lisait avec lui :

« Lieutenant Pierre Hellebosc, gravement blessé, hôpital Saint-Jean, Bordeaux. »

Ils se regardaient, atterrés.

« Si les instructions contenues dans mon livret peuvent être suivies, avait écrit Hellebosc au début de la guerre, c'est toi, Barnabé, qui serais prévenu le premier en cas de malheur. »

Le malheur les frappait, à travers ce mince papier, froissé par les mains contractées du vieux.

— M'n étant, pleure point comme ça... Dans un hôpital, qu'on nous dit... Ils vont l'soigner ; ils vont l'sauver.

— Barnabé ! implora-t-elle.

— J'y vas, décida le Mal Doslé. Il sera point dit que j'l'avons laissé comme ça. J'sommes-t-y pas comme sa famille... Au premier train, je pars.

Elle noua ses bras au cou du cher vieux.

— Que tu es bon, mon bon Barnabé ! C'était ce que je voulais te demander... Mais Bordeaux, c'est si loin ! Ne va pas te perdre.

— J'ai-t-y pas une langue ? dit-il crânement.

Vite, vite, il fit un brin de toilette, prit ses chaussures, ses habits les meilleurs, son parapluie de cotonnade, la bourse qui lui servait dans les foires, un énorme panier dans lequel il entassa du beurre, des œufs, des pommes, des poires. Au-dessus de toutes ces provisions, Ludivine glissa quelques boutons de rose.

— Te tourmente point, m'n éfant, recommanda le bonhomme en quittant la petite qui était sa plus chère affection au monde, j'sieus sûr, comme de te voir, qu'il va déjà mieux et que j'aurai que des choses gaies à te conter à mon retour.

— Plaise à Dieu ! mon bon Barnabé. Sois prudent, mon Barnabé. Ne te fais pas écraser par les trains. Demande la route plutôt vingt fois qu'une. Ecris-moi si tu en as le temps. Envoie-moi une dépêche à ton arrivée à Bordeaux.

— Bordeaux-Gironde, fit Barnabé, hochant gravement la tête. Quand j'allais à la Saint-Onuphre de Bordeaux-en-Caux, j'aurais traité de fôu c'ti là qui m'aurait prédit que j'irais un jour à Bordeaux-Gironde. Ce que c'est de nous, ma petiote ! Mais tout ça n'importe point. Te fais pas de mauvais sang. Je te rapporterai de bonnes nouvelles.

Une dernière fois, ils s'embrassèrent, comme ils ne s'embrassaient qu'au premier janvier, à la Saint-Barnabé, à la Sainte-Ludivine. Jamais ils ne s'étaient laissés depuis que la petite orpheline était entrée pour la première fois à la Châtellenie, sa menotte frémissante dans la main de Mlle Hellebosc. Elle était devenue toute l'adoration du vieux qui s'éloignait, courbé par les années, les fatigues, les soucis. Quand il eut disparu vers la Cavée, elle regagna seule, le cœur pesant, son logis d'adoption.

XXXV

Jamais le Mal Doslé n'était monté dans un train. Comment il se débrouilla pour ne pas se tromper d'embranchements, traverser Paris, débarquer sans encombre à l'autre extrémité de la France, ceux-là ne s'en étonneront pas qui connaissent l'intelligence de nos vieux paysans, leur finesse cachée sous les

dehors simples que dédaignent nombre de gens moins avisés qu'eux. Durant cette guerre, combien, qui ne savaient même pas lire, se sont mis en route de la sorte, afin d'aller embrasser, dans les hôpitaux les plus lointains, les petits gars qui les attendaient pour mourir !

Lorsque, toujours muni de son parapluie et de son panier, Barnabé se présenta à l'hôpital Saint-Jean, il était en compagnie d'un vieux Breton, au large chapeau de velours dont flottaient les rubans. Le paysan du Finistère dit :

— Je viens pour Yves Le Gonnec.

— Yves Le Gonnec ? répéta l'infirmière ; je vais vous faire conduire... le docteur vous expliquera.

— Le petit est mort !

— Non... mais je crains bien qu'il ne vous reconnaisse plus... il a tant changé depuis hier.

Un sanglot sans larmes secoua le vieux Breton ; et, pour Barnabé seul, paysan comme lui, et dont il devinait confusément la sympathie muette :

— Je suis son grand-père ; son père a été tué à la Marne ; ses frères torpillés ; il ne me restait que lui, et si brave !

Maintenant, c'était à peine si Barnabé osait interroger.

— Le lieutenant Pierre Hellebosc ?

— Lieutenant ?... c'est à un autre pavillon, au pavillon des officiers... Non, je ne sais pas... plusieurs blessures, je crois ; venez avec moi.

Il traversa une salle où des infirmières portaient des cuvettes de pansements, un corridor plein de l'odeur du chloroforme, croisa une bière, passa devant la salle d'opérations d'où lui parvinrent des gémissements. Ses jambes tremblaient à présent : « Comment vais-je le trouver ? Que dire à Ludivine ? »

Et, soudain, il fut introduit dans une salle blanche, ce qui l'éblouit d'abord, en même temps qu'il se trouva intimidé par la présence de quelques femmes très élégantes, en visite près du lit de plusieurs officiers.

Mais, du fond de cette salle, un blessé, qui venait seulement d'ouvrir les yeux, appela faiblement :

— Barnabé, Barnabé !

C'était le lieutenant Hellebosc, à peine reconnaissable, tant il avait pâli, tant il avait souffert ! Ses yeux clairs étaient pleins de larmes d'émotion, de gratitude.

— Oh ! Barnabé, tu es venu ! que tu as bien fait de venir ! que c'est bon à toi !... Il me durait après vous... Embrasse-moi, Barnabé... J'ai bien failli mourir... C'est miracle que j'aie été ramassé sous une telle rafale de mitraille. Deux de mes hommes se sont dévoués. Je les entendais : « Il ne faut pas

laisser le lieutenant. » Mais assieds-toi, Barnabé... raconte... à moi, c'est défendu... dis-moi...

Et le vieux parlait, et Pierre ne se lassait pas de l'entendre, et, de temps à autre, il répétait :

— Que tu as bien fait de venir !

Ses blessures étaient douloureuses, profondes. La fièvre l'avait laissé seulement depuis la veille. On avait tout craint pour lui, tant il était épuisé ; maintenant, à moins de complications...

— Et, regarde, Barnabé, comme l'on m'a récompensé !

Sur la blancheur de sa chemise, un ruban était épinglé, le ruban couleur de sang de la Légion d'honneur, qui ne devrait être décerné qu'aux seuls braves ayant risqué leur vie pour la chère patrie.

Mais une infirmière, craignant trop de fatigue pour le blessé, recommandait le silence, expulsait le Mal Doslé.

— A demain, Barnabé, à demain, répétait Pierre.

— Oui, à demain... Mais je vous laisse mon panier : il y a du beurre, des œufs, des poires, des pommes.

— Vous voulez donc le faire mourir, grondait l'infirmière en riant. Tout cela lui est encore interdit.

— Console-toi, Barnabé, dit le lieutenant, cela sera pour les camarades... et les fruits se garderont... je les mangerai plus tard.

— C'était ce que disait Ludivine... Et, tenez, monsieur Pierre, il y a encore des roses que la petiotte vous envoie : elles étaient si jolies, et maintenant les voilà comme mortes d'un tel voyage.

— Donne-les-moi, Barnabé, les roses de la Châtellenie, « les roses de Ludivine », ajouta-t-il plus bas.

Et, quand la porte se fut refermée sur son fidèle serviteur, le lieutenant Hellebosc, dans sa main blessée, contre ses joues fiévreuses, caressa longuement les boutons de rose cueillis si loin, si loin, pour lui, par elle, dans la fraîcheur de septembre...

Barnabé resta trois jours encore, revenant chaque après-dîner s'asseoir près du lit du maître ; et celui-ci attendait avec impatience l'heure de son arrivée, implorait de l'infirmière la grâce de garder le vieux plus tard que le temps fixé pour les visites. Avec des précautions infinies, développant ses longs bras, essayant d'adoucir la pression de ses mains endurcies de cal par les rudes besognes de la terre, le Mal Doslé aidait le lieutenant à se soulever un peu sur ses oreillers, lui passait sa tisane, les bouillons légers qui, seuls, lui étaient jusqu'alors permis. Parfois, Pierre l'interrogeait sur chacun, amenant insensiblement la conversation sur Ludivine. D'autres fois, sur ses yeux cernés, ses paupières s'abaissaient

comme celles d'un mourant ; alors, pris d'angoisse, Barnabé se taisait. Mais Pierre réclamait :

— Parle-moi... parle-moi... que je t'entende. Rien que ta voix me fait déjà tant de bien... Il me semble que je suis à la Châtellenie, que Ludivine va venir... et que...

— Maître, proposa un jour Barnabé, voulez-vous que je lui écrive ? Au moindre signe, elle se mettrait en route.

— Oh ! non ! refusa vivement le lieutenant, qui voulait ne pas anémier son courage.

Enfin, il fallut bien se séparer.

— Que je suis aise de vous savoir sauvé ! répétait Barnabé. Ce que la petite va être heureuse ! Je suis sûr qu'elle m'espère à toute minute.

— La petite ! Si tu savais, murmura Hellebosc, quel repos pour moi de la savoir ainsi protégée, aimée par toi.

— Quant à ça ! fit le bonhomme, ses vieux yeux rougis par des larmes d'adoration.

Au fond de son grand panier, il remportait, pour Ludivine, et payées de ses économies, des photographies de l'hôpital, une boîte à ouvrage, compliquée et coûteuse, sur laquelle était peint le Pey-Berland.

XXXVI

Ces mois d'hiver, pendant lesquels Pierre Hellebosc subit plusieurs opérations, furent cependant relativement salutaires à Barnabé et à Ludivine. Ils savaient le maître à l'abri, bien soigné. L'orpheline reprit des forces ; des couleurs roses reparurent sur ses joues ; elle grandit encore.

Elle espérait que Pierre passerait à la Châtellenie une longue convalescence. Mais le lieutenant avait trop éprouvé combien dépriment les arrachements pour risquer d'altérer son courage par de nouvelles séparations. Il acheva de se cicatriser dans une maison de repos des Pyrénées et, dès qu'il fut guéri, rejoignit sa compagnie, ce qui restait de ses hommes, soldats qui l'adoraient pour sa vaillance personnelle, sa modestie, le souci qu'il prenait de chacun d'eux...

A la ferme, on attendit de nouveau fiévreusement le facteur ; les jours, les nuits, semblèrent interminables. Le canon tonnait sans cesse, ébranlant la terre normande, la faisant tressaillir d'angoisse, secouant les carreaux de toutes les chaumières, réveillant les vieux paysans qui songeaient à ceux de là-bas :

Si maintenant Barnabé consultait encore Mathieu Lænsberg, c'était pour apprendre quel temps subi-

raient les poilus, si les tranchées sécheraient dans les Flandres... Et Ludivine ne pouvait plus s'endormir quand le vent mugissait dans la vaste cour, quand les hurlements des grandes gueules meurtrières résonnaient dans son cœur.

Un matin de mai, elle distribuait le grain aux poules et canards, lorsqu'elle s'entendit héler gaie-ment. Un joli gars, coiffé du béret des alpins, le ruban de sa croix de guerre décoré de trois étoiles, dévalait le fossé.

— Ah ! Fabien ! s'écria-t-elle toute joyeuse.

Elle gardait un bon souvenir du jeune laboureur qui lui avait toujours parlé avec respect ; elle se réjouissait de le retrouver sauf.

— Je suis en permission. J'arrive du Chemin des Dames, un sale patelin, je t'assure, expliqua-t-il, en plaisantant crânement. J'en ai vu de rudes, va, depuis deux ans, et, cependant, pas une égratignure ! Je suis fichu d'en réchapper.

— Oh ! il faut le croire ! tous n'y resteront pas !

— Tous, non ; mais guère de moins, va. C'est toujours nous, les Français, qui sommes où il y a le plus de boulot. Mais ce n'est point pour attrister des yeux comme les tiens que je suis ici, à ce matin, Ludivine. L'envie m'a pris de te revoir que je n'ai point su y résister. Ce n'est point d'anhuy que je pense à toi.

— J'ai plaisir aussi de te revoir, fit-elle simplement.

— Ah ! que voilà une bonne parole, Ludivine !... Il faut que je te dise... Si j'étais si triste quand je suis parti, et maintenant... si je suis si heureux... si heureux d'être là... je venais... te demander... si, à ma prochaine permission... tu voudrais bien devenir ma femme.

Elle laissa tomber sa corbeille, dont le mais s'éparpilla, et se cacha le visage de ses deux mains.

— Tu ne me réponds point, dit doucement le soldat. Ce n'est cependant point une offense que je te fais là.

— Oh ! non, Fabien, ce n'est point une offense, et c'est pour ça que ça me peine si fort.

— Ecoute, dit-il résolu, depuis que je suis au front, j'ai tarabusté ma tête à savoir si je te parlerais. Regarde... je suis sergent.

— Oui, fit-elle très émue, et tu as été cité trois fois : c'est le fait d'un brave, c'est beau.

— Ce que tu me dis là, c'est ma meilleure récompense... Ludivine, ce n'est point en cachottier que je viens : c'est avec la permission des vieux que je te redemande si tu veux être ma femme.

— Je ne serai jamais la femme de personne, Fabien.

— Pourquoi ? Ecoute encore. Quand mes cousins sont partis, qui étaient tous deux sur la grande ferme de Mortemart, ils ont demandé à mon père de gérer leur affaire : il y a consenti, parce que c'étaient de bons garçons. Dieu m'est témoin que je ne convoitais pas leur bien ; mais la mort les a pris... j'étais leur héritier... me voilà riche ! Oh ! peut-être pas pour longtemps, car la guerre fait une fameuse consommation d'hommes...

— Je t'en prie, Fabien, ne parle pas comme ça.

— Ce que je te dis, Ludivine, c'est la vérité. Mais, écoute... les vieux se fatiguent ; ils savent que tu es courageuse et douce, et que mon idée est sur toi. Alors, ils m'ont dit : « Va la trouver, » et je suis venu.

— Fabien, il ne faut pas garder ton idée sur moi.

— Ludivine, c'est facile à dire qu'il ne faut pas garder son idée sur quelqu'un ; tu parles comme ça parce que tu n'as jamais aimé personne. Ça te viendrait, peut-être, petit à petit, pour moi. Et si je meurs, je t'aurais en tout cas fait ta position, tu serais ta maîtresse ; tu n'aurais plus à aller chez l'un, chez l'autre. Du jour où nous serions promis, d'aujourd'hui si tu veux, je te ferais ta position.

C'était la troisième fois que l'on proposait à l'orpheline de lui faire « sa position ». Sa tante la couturière, qui habitait, au chef-lieu de canton, les belles dames du notaire, du pharmacien, du juge de paix, avait demandé à Ludivine de lui tenir compagnie. Elle lui eût légué ses pratiques et ses économies. L'enfant n'avait point voulu laisser son maître ; et, vexée, sa tante avait adopté la demi-sœur de la petite Angammare.

Plus tard, lorsque les demoiselles Dumouchel, émues de la gentillesse de la jeune filleule de Manuelle Hellebosc, du peu de cas qu'en faisait Pierre, avaient désiré l'emmener dans leur vieux et charmant logis de Brintot, l'enfant avait supplié Pierre de la garder à la Châtellenie.

Maintenant, le beau gars qu'était Fabien Letestu, le soldat auréolé de gloire, tout en lui offrant une situation enviable, faisait appel à son cœur. Et elle se sentait malheureuse de refuser, de contrister ce gentil et brave garçon qui accourait à elle entre deux défis à la mort...

— Fabien, je t'en prie, j'ai tant d'estime pour toi... je ne veux point que tu partes d'ici autrement que bien sûr que tout ce que l'on peut souhaiter de meilleur, je te le souhaite ; mais ne garde pas tes idées sur moi... Marraine m'avait prise à la Châtellenie, j'y ai mon vieux Barnabé...

— Ah ! s'écria Fabien illuminé, je devine, il t'en

coûte de quitter ton vieil ami ; bien, tu l'amèneras chez nous ; il ne sera point de trop...

— Comme ta bonté me fait mal ! sanglota Ludivine. Non, Barnabé ne voudrait point partir plus que moi. Nous sommes ici comme les pilotes d'un bateau qui, sans nous, sombrerait. Toi, un si vaillant soldat, tu comprendras que nous ne pouvons désertir notre poste.

— Tu as peut-être raison : mais, si, la guerre terminée, je reviens, me donneras-tu une autre réponse, Ludivine ?

— Si je te disais oui, je te mentirais, et je ne veux point te mentir. Oublie-moi, l'abien... Il y a tant de filles qui valent mieux que moi. J'en connais de si courageuses et qui ont de la fortune, et à qui tu plairais bien sûr !

— Comme ça se voit bien que tu ne sais point ce que c'est qu'aimer...

Que ne disait-il vrai ! Mais c'était dans son cœur mystérieux, instruit par la souffrance, que la petite trouva les mots de consolation qui laissèrent le jeune soldat presque calmé.

XXXVII

Peu de temps après son retour au front, Hellebosc fut nommé capitaine. Durant des mois encore, à des intervalles plus ou moins réguliers, des lettres plus ou moins longues parvinrent à la ferme. Puis elles cessèrent...

Barnabé, en rentrant de labourer, de herser, de conclure des achats et des ventes, n'osait rencontrer le regard de l'orpheline. Celle-ci errait à travers les grandes chambres désertes de la Châtellenie, ne se soutenait plus que dans l'attente du facteur, du télégraphiste. On apprit la mort du troisième fils des Chouquet, l'amputation de Martin Rouvetot ; les funèbres listes s'allongèrent dans les mairies, dans les églises voisines. Ludivine se torturait à imaginer ce que pouvait être devenu son maître... Blessé ? achevé par l'ennemi ? ou bien recueilli en France, en Belgique envahies ? Disparu ? Mort ?... Barnabé essayait en vain de se leurrer et de la leurrer d'espoir. Il ne croyait plus aux phrases qu'il prononçait ; et si l'enfant feignait d'y croire, c'était par unique pitié pour son vieil ami.

Après douze semaines de ce martyre muet, une carte parvint enfin :

« Je suis prisonnier. Je vais bien. Ayez confiance. »

Ludivine et Barnabé s'embrassèrent en pleurant, se révélant ainsi tout ce qu'ils avaient souffert. Comme c'était bon maintenant de savoir simplement

qu'il vivait ! La préoccupation dominante de Ludivine fut désormais de composer des paquets à l'adresse du camp de Silésie, de mesurer ses mots pour ne rien écrire qui pût faire inquiéter le capitaine. Il vivait ! Elle s'endormait, se réveillait avec cette pensée. Puis l'anxiété la reprit, avec la crainte des représailles, des épidémies, des supplices infligés à tant de nos soldats par les tortionnaires allemands.

Bientôt après, pendant trois mois encore, pas un mot du prisonnier ! Le capitaine était en forteresse pour avoir osé défendre l'un des internés contre ses bourreaux. Puis, au début de novembre, une carte vint rassurer le vieux et la petite qui, pendant ces quatre terribles années, avaient maintenu, enrichi la Châtellenie. La date inoubliable du 11 novembre sonna enfin. Tous ceux qui attendaient des prisonniers comptèrent les jours, les heures. Ce furent des angoisses différentes. Certains, épuisés, malades, n'étaient-ils pas décédés sur la route de France ! D'autres ne rentraient-ils pas infirmes pour toujours, tuberculeux, presque mourants !

Le 12 décembre, sous un ciel bas, par des chemins gluants, Barnabé avait convoyé tout le jour les chariots de betteraves vers la sucrerie voisine. La pluie n'avait cessé de cingler les vitres de la Châtellenie. Au soir, le vieux, fatigué, était assis sur l'âtre ; près de lui, Ludivine raccommodait. A la lueur terne de l'unique chandelle qui les éclairait, — car tous deux étaient ménagers du bien de leur maître, — Barnabé lisait tout haut ce que le journal relatait des prisonniers qui débarquaient au Havre, qui arrivaient à Rouen. Elle laissait son aiguille, et, les deux mains jointes sur ses genoux, les yeux sur les derniers tisons, elle suivait son rêve...

L'horloge tinta onze heures de nuit.

— C'est-y raisonnable d'être encore là ! gronda le Mal Doslé. Je devrions-t-y point dormir depuis longtemps ?

— C'est vrai, tu es si fatigué, mon pauvre Barnabé ! Quelle égoïste je suis de t'avoir tenu là.

— Oh ! moi, m'n éfant, j'ai passé l'âge des longues nuits ; mais, toi...

Il s'interrompit... Au fond de la cour, Moussu, que l'on déchainait à la brume, gémissait doucement.

— Ecoute... écoute... Moussu n'aboie point comme d'habitude.

Tous deux s'étaient redressés, avec la même pensée...

— Moussu n'aboie plus, dit encore le vieux.

On toqua à la porte. Toute pâle, haletante, la jeune fille restait immobile :

— Oh ! mon Dieu ! fit-elle.

— Je vais ouvrir, dit Barnabé. C'est-y le malheur, c'est-y le bonheur qui va entrer ? ajouta-t-il tout bas. Il déverrouilla la porte :

— C'est moi... c'est moi, répétait le capitaine Hellebosc.

Il avait la barbe, les cheveux longs, les joues creusées, les yeux à la fièvre.

Il tendit ses mains amaigries.

— Oh ! mes amis !

Tous trois pleuraient.

XXXVIII

Le capitaine obtint une longue convalescence. Il eut un plaisir infini à reprendre sa vie rurale. Mais, surtout, il goûtait du bonheur à retrouver Ludivine à chaque instant dans le vieux logis. Elle était devenue charmante au delà de tout ce qu'on pouvait attendre. Mais il semblait à Pierre qu'il l'avait toujours connue ainsi, et que l'image gracieuse qui s'était penchée sur ses rêves d'adolescent, à laquelle il avait souri à l'aube de sa jeunesse, qui, sans qu'il en eût conscience, avait toujours occupé le meilleur de son cœur, était semblable à l'orpheline, si loyale, si sérieuse, si tendre.

Mais, alors que jadis, avec sa marraine, elle était toutes caresses, toute spontanéité, tout abandon, alors que, durant la maladie de son maître, elle l'avait soigné avec un dévouement passionné, maintenant, elle ne se montrait plus, vis-à-vis de Pierre, que prévenante toujours, mais réservée, mystérieuse.

Ah ! comme il eût voulu savoir ce qu'elle cachait pour lui en son âme fermée, ce qu'elle lui dérobait, alors que, si souvent, elle passait devant lui, le front baissé, la bouche silencieuse.

Que de fois il avait eu le désir de lui avouer ce qu'elle était devenue pour lui ! Mais si elle refusait de comprendre ?... si, en parlant, il allait la perdre tout à fait ? A cette idée, une angoisse inexprimable, inconnue, étreignait Hellebosc. Puis, de nouveau, il se rassurait :

« Non, c'est impossible... elle ne m'a pas été donnée pour m'être reprise... »

Il le sentait, à présent, c'était à cette enfant que pensait sa sœur mourante lorsqu'elle évoquait pour Pierre l'épouse aimante qui partagerait avec lui les travaux de la ferme, les longues soirées d'hiver, les épreuves et les joies de l'avenir.

Comme Manuelles avait chéri l'orpheline ! Avec

quelle maternelle sollicitude elle avait veillé sur cette âme ardente et délicate, sur ce jeune cœur frémissant, facilement blessé, qu'elle eût voulu préserver des meurtrissures de la vie ! Que de fois elle avait dit au jeune homme... pour qu'il s'en souvint plus tard :

« Avec ma petite filleule, c'est du bonheur qui est entré à la Châtellenie. »

Ah ! ce bonheur, Pierre se le verrait-il enlever !

En février, il dut se rendre quelques jours à Nancy, passa deux visites médicales, eut une prolongation de convalescence. Jamais, depuis sa libération, son impatience n'avait été si vive de se retrouver à la Châtellenie. Devant la gare, Barnabé attendait son maître.

— Bien le bonjour, monsieur Pierre, salua-t-il gaiement. Je vous espère depuis un quart d'heure. Juste le temps de faire souffler la Bleue. Je l'ai ménagée à l'aller. Aussi, à c't'heure, elle va pouvoir vous mener rondement.

Hellebosc prit les guides. Il n'avait qu'une pensée, arriver, voir Ludivine. Il l'imaginait dans l'encadrement de la vieille porte cintrée... elle l'attendait... elle allait le recevoir avec son doux sourire.

— Hop, la Bleue !

Au grand trot, la jument franchit l'ouverture charretière. Moussu bondit avec des aboiements joyeux. Une tête grise apparut, là où le jeune homme cherchait une tête blonde. Victoire, la femme de ménage qu'il avait exigé que prit Ludivine, descendit les quatre marches par lesquelles on accède au seuil, débarrassa le jeune homme de ses menus bagages.

Il traversa la cuisine, espérant y trouver la jeune fille, dont le souvenir avait atténué sa captivité, dont le regret l'avait hanté, si fort, durant l'absence.

Elle n'était point là. Entrée sur les talons de Pierre, la grosse Victoire s'affairait autour du vaisselier pour le repas du soir.

Ludivine, sans doute, était dans la salle. Il y pénétra. Le couvert était mis, le feu flambait, un bouquet fleurissait le secrétaire, mais pas trace de la petite.

Il demeura debout au milieu de la pièce, désappointé.

Victoire dressa la soupe, la lui apporta.

Où était Ludivine ? Pourquoi ne se montrait-elle pas ? Puis, que cachait l'air contraint avec lequel, depuis son retour d'Allemagne, elle répondait à ses questions ? L'avait-il froissée sans le savoir ? Songeait-elle à le laisser ? Alors qu'elle avait pris toutes ses pensées, elle ne se souciait même plus de lui souhaiter la bienvenue. Comme il se sentait malheureux, abandonné !

— Vous ne mangez pas, monsieur Pierre, s'enquit la femme. Vous n'avez donc point faim ?

Non, vraiment, il n'avait plus faim... Quelque chose se serrait dans sa gorge. Il repoussa son assiette, plia nerveusement sa serviette. Puis, jouant l'indifférence, il demanda :

— Ludivine serait-elle malade ?

— Que non ! Du moins, elle ne s'est pas plainte.

— Où est-elle donc ?

— Mais je ne sais pas... Peut-être à placer le linge, qu'elle a repassé toute la relevée. Je n'ai point pu l'aider, et il m'a semblé qu'elle avait l'air « tannée ». Mais elle était là, il n'y a qu'un moment encore, à préparer votre souper. Sur qu'elle n'est point loin ; et, comme il se fait tard et que j'ai mon ouvrage à la maison, je vas vous demander la permission de partir.

Il ne retint pas la paysanne. Il eût déjà voulu appeler Ludivine, être seul de nouveau dans la grande demeure, seul avec la petite dont les pas se faisaient si légers, le soir...

Derrière Victoire, il verrouilla la porte. Le feu s'était éteint dans la salle. La cuisine était déserte. La lampe de la chambre de Pierre était allumée, sa couverture faite... Mais non, il ne dormirait pas, il ne pourrait jamais s'endormir sans l'avoir vue.

Elle s'était cachée à l'arrivée du maître, car elle sentait, ce soir-là, son émotion plus violente, au point de la trahir...

« Il ne faut pas qu'il devine... il ne faut pas, se disait-elle. S'il savait, il me chasserait, et j'en mourrais... Non, je ne descendrai pas... Il m'accusera de négligence, d'oubli, de paresse !... Mais il ne faut pas qu'il devine... »

Silencieuse, elle pliait le linge, l'empilait dans l'armoire de la chambre qui fut la chambre de M. et de Mme Hellebosc... Il lui semblait que Pierre eût entendu le bruit des battements de son cœur... Par la porte entr'ouverte filtrait un rais de lumière. Et, tout à coup, une voix, qui s'efforçait d'être gaie, lança :

— Eh bien ! Ludivine ! on ne me souhaite pas seulement le bonsoir ?... Tu n'avais guère envie de me revoir, toi !

Elle, toute blanche, s'était retournée. Il fut saisi de sa pâleur.

Maintenant, elle murmurait, machinalement :

— Bonsoir, monsieur Pierre, bonsoir...

— Comme te voilà tremblante, ma pauvrette ! Je suis sûr que tu es malade ! Ne me le cache pas. Dis-moi tout...

Devant la douceur de cette voix, la petite, malgré

ses efforts héroïques, acheva de se troubler. Des larmes montèrent à ses yeux.

— Qu'as-tu ? Qu'as-tu ? faisait Pierre anxieux, résistant au désir de bercer ce chagrin dans ses grands bras protecteurs.

Et, comme elle ne répondait pas :

— Quelqu'un t'a-t-il peinée ? Je veux le savoir...

— Oh ! non ! maître ! ne lui laissa-t-elle pas finir. Personne ne m'a peinée. Tous sont trop bons pour moi.

— Alors... pourquoi... pourquoi... pleures-tu ?

Droite contre la muraille, les mains pendantes le long du tablier de cotonnade, le front baissé, la poitrine haletante, elle se taisait toujours.

— Tu n'as donc pas confiance en moi ?... suppliait-il encore.

— Oui, maître, oui, protesta-t-elle sans relever la tête.

— Alors, rassure-moi... Je veux savoir... Dis-moi...

— Je n'ai rien à vous dire, maître, prononça-t-elle plus fermement. Ne prenez donc pas de souci à cause de moi.

— Que je ne prenne pas de souci !... Ah ! Ludivine...

Il s'était rapproché d'elle... qui se tenait toujours rigide contre la muraille...

Que lui dissimulait-elle avec cet entêtement farouche ?... Une peine d'amour, peut-être ? Qui sait ? Alors que lui...

Le cœur d'Hellebosc se serra comme dans un étau... Ses yeux se voilèrent brusquement.

Il appuya sa main tremblante sur l'épaule qui se déroba, frémissante.

— Si tu as encore... quelque pitié pour moi... ah ! ne m'abandonne pas... Je ne veux plus que tu pleures... Ma pauvre petite... j'ai tant besoin de ton sourire...

Il sortit brusquement. Elle demeura bouleversée, la gorge serrée de sanglots qu'elle refoulait, ne pouvant comprendre ce qu'il n'osait lui dire... Dans la maison paisible, ils cherchèrent vainement le sommeil, et cette nuit-là, et les jours et les nuits qui suivirent, il eût été difficile de savoir lequel, de lui ou d'elle, souffrit davantage : ils se le cachaient l'un à l'autre.

XXXIX

La vie, pour chacun d'eux, reprit son cours ordinaire. Pierre eut à conclure divers achats, diverses ventes, à surveiller le nettoyage des greniers, la tonte du troupeau.

Puis il fit greffer des entes prises dans la « jopière » qu'affectionnait Ludivine. Il cherchait les travaux qui le retenaient près de sa demeure. Car, vingt fois par jour, il rentrait pour parler à la jeune fille, s'assurer qu'elle était là, qu'elle ne se fatiguait pas outre mesure. Il la trouvait toujours assidue à la besogne. Il éprouvait le besoin d'entendre sa voix, de rencontrer son regard, de provoquer son sourire.

Souvent, il lui enlevait sa couture, l'emmenait voir les récoltes, flâner au jardin. Les mahonnias, les grands lis de neige ou d'or, les iris mauves, les digitales, les couronnes impériales, étaient fleuris. Bientôt, les boutons de roses s'ouvriraient.

Ils suivaient l'allée ombragée à l'entrée par un laurier de Portugal bicentenaire. À droite, à gauche, les fraisiers nouaient leurs fruits sous ceux des cassis, des groseilliers. Ils faisaient l'inventaire du potager-verger, clos de murs de deux côtés.

Pierre, pour garder plus longtemps Ludivine près de lui, prétextait un tour à la pépinière, et il envoyait le soleil qui rosissait les joues de la petite, le vent qui caressait ses boucles dorées, les rameaux de wegelias qui frôlaient ses épaules.

Parce qu'il lui avait demandé de sourire, elle souriait malgré sa douleur secrète. Et parce qu'elle comprenait qu'il avait besoin d'affection, elle avait toujours pour lui un gentil mot d'accueil.

Le soir, la durée des jours, la douceur de l'air, la pureté du ciel, le parfum des près, la beauté des choses qui s'estompaient dans la lumière, mourant par degrés, les rappelaient au dehors.

Les ombres des coteaux s'allongeaient dans la plaine; de lentes fumées montaient des toits de chaume, les bruits uniformes de la campagne se fondaient en harmonie : les formes des fermes, échelonnées ça et là, devenaient imprécises. Un grand bonheur pénétrait en lui, en elle, mélangé d'appréhension intense; la crainte qu'ils avaient l'un et l'autre de se perdre, de ne plus jamais retrouver ces heures-là.

Souvent, dans la chénaie ou sur le banc de pierre, devant la demeure grise, le vieux se joignait à eux. Les mots qu'ils échangeaient devant lui ne différaient pas de ceux qu'ils prononçaient quand ils étaient seuls, car Pierre n'avait pas pénétré le mystère du cœur de la petite, qui aimait sans espérance, qui aimait en croyant que, bientôt, Gervaise les séparerait à jamais.

Devant le vieux, avec le vieux, ils parlaient donc du travail de la veille, du travail du lendemain... Pierre évoquait aussi le souvenir de ses parents morts, de sa tante Rose, de Manuelle, de tous ceux

qu'il avait chéris et que l'enfant n'avait connus que par les propos des autres... Mais elle les aimait parce que Pierre les avait aimés, parce qu'ils avaient été bons pour Barnabé. Le bonhomme rapelait des histoires de l'ancien temps, nommait les étoiles qui apparaissaient dans le ciel. Cependant, il devinait bien qu'on ne l'écoutait pas sans distractions. Les mains de la petite glissaient dans les siennes en signe d'amitié. Et le vieux savait maintenant pourquoi Pierre regardait alors si fréquemment de ce côté-là. Il savait ce qui adoucissait la bouche du jeune homme, faisait sa voix plus chaude, ses yeux plus caressants. Ni lui ni elle ne parlaient jamais les premiers de rentrer, car rentrer c'était se séparer, et ils avaient l'amer regret des minutes qui ne se renouvelleraient plus.

Mais le Mal Doslé, soudain, après un dicton ou un pronostic plus ou moins sûr, grondait :

— Vous n'avez point l'air de vous douter qu'il est tard. Faut que j'aie de la raison pour trois... Ludivine, ma petiotte, le jour se lèvera demain et, avant ça, faut t'endormir... Monte, m'n éfant.

— Tu as raison, cher Barnabé.

Docile, elle quittait sa place, et Pierre eût voulu garder un instant prisonnières les petites mains qui s'étaient données à Barnabé toute la veillée.

— Bonsoir, maître, disait-elle.

— Bonsoir, ma petite.

Il suppliait qu'à défaut de l'amour de Ludivine il eût du moins la joie de sa présence journalière, le réconfort que lui versait cette présence. Il restait rêveur sur le banc longtemps encore après qu'elle en était partie. Une lampe s'allumait dans la chambre haute, la lueur s'en réfléchissait dans le jardin, et Pierre regardait le reflet de la lampe éclairant le sommeil de Ludivine.

XL

Ce jeudi-là, Ludivine, au moment où elle se préparait à porter à sa mère l'argent qu'elle lui donnait chaque mois, vit arriver M. et Mlle Rouvetot. Le cultivateur avait revêtu son costume de cérémonie : jaquette des jours de baptêmes, de premières communions, de mariages, d'enterrements, gants noirs, chaussures à boutons.

Gervaise portait une robe neuve, un chapeau gris fleuri de glycines. Un bon sourire joyeux éclairait son franc visage.

— Voulez-vous nous annoncer à M. Hellebosc, Ludivine ?

Devant les visiteurs, la jeune fille ouvrit la porte

de la grande salle. Elle ne pouvait prononcer un mot ; cependant, elle savait depuis longtemps que ce jour arriverait, que M. et Mlle Rouvetot apporteraient à son maître la réponse officielle, le consentement qu'elle croyait demandé.

— Maître, s'efforça-t-elle de dire gaiement, M. Rouvetot et Mlle Gervaise sont là ; mais, si vous n'avez pas besoin de moi, j'irai au bourg, comme c'était convenu.

— Bien.

A l'entrée de Pierre, le fermier des Châtaigniers s'était levé

— Cette visite et ma tenue vous étonnent, je vois ça, monsieur Hellebosc. Mais je vais vous expliquer... Savez-vous où nous allons de ce pas ? »

— Asseyez-vous donc, je vous prie, disait Pierre avançant un fauteuil à Gervaise, une chaise au cultivateur. Où que vous alliez en partant de la Châtel-lenie, vous êtes les bienvenus chez moi.

— Je le sais ; aussi, c'est à cause de votre amitié pour nous, comme de notre ancien voisinage et de certains mots que Barnabé et moi nous avons échangés, c'est à cause de tout ça que j'ai tenu à vous apprendre... Nous allons au Beaumont finir de nous entendre avec les Chouquet au sujet des prochaines accordailles de Gervaise avec leur aîné.

Un sourire détendit les traits d'Hellebosc.

— Que je suis heureux de cette nouvelle, mademoiselle ! Et comme c'est aimable à vous d'avoir eu la pensée de me l'annoncer si tôt ! Vous ne pouvez deviner tout le plaisir qu'elle me cause. J'ai pour vous une sympathie réelle, et Maurice Chouquet est un si vaillant travailleur, un si brave garçon !

— Et il m'aime depuis longtemps ! murmura Gervaise.

— Cela lui fait honneur, mademoiselle, d'avoir apprécié la bonté de votre cœur et cette loyauté que ma sœur estimait tant, que j'estime hautement aussi, permettez-moi de vous le dire, en vous souhaitant le bonheur que vous méritez.

— A vous parler vrai, fit maître Rouvetot, le gendre que je vais avoir n'est pas le gendre que j'avais... d'abord rêvé... que j'aurais été fier d'avoir, s'il avait songé à ma fille... Mais Gervaise prétend que tout est pour le mieux ainsi.

— Oui, père, tout est pour le mieux, j'en suis bien certaine ; l'amitié que Maurice et moi avons l'un pour l'autre remonte à notre enfance, et ce n'est pas seulement nous qui aurions souffert d'être séparés. Cette amitié a grandi avec les angoisses de la guerre. Sachant Maurice constamment exposé, devinant qu'il pensait toujours à moi, je m'étais alors bien juré

que, s'il revenait, valide ou mutilé, je serais sa femme.

— Mademoiselle, dit Pierre gravement, vous avez pensé en vaillante Française.

— Ça va faire un changement dans notre famille, reprit maître Rouvetot. A la Saint-Michel, nous établirons Martin, et il pourrait bien y avoir deux noces à la fois chez nous. Les petites Dubuc sont gentilles, honnêtes, dures à l'ouvrage et de dots rondelettes... j'ai pris mes renseignements... Martin est sûr d'être agréé.

— Vous allez donc vous retirer, maître Rouvetot ?

— Oui, et je vais vous surprendre... L'ancien « Bon Air », que cette « horsaine » avait appelé la Roncerie, est à vendre. Il paraîtrait que la dame, qui ne sortait jamais, est morte brusquement. Sa nièce, l'Américaine, a écrit du Japon à maître Cavelier pour que les vieux meubles soient expédiés chez elle, à Paris, et qu'on se débarrasse du reste avec la maison. Maître Cavelier m'a dit : « Voilà votre affaire. » En effet, je vais avoir le tout pour un morceau de pain. Du parc, je ferai un herbager, pour garder deux vaches, un cheval, des volailles. Je serai à portée d'aider et de surveiller chez mes enfants, si c'est nécessaire, et j'aurai l'avantage d'être votre voisin, monsieur Hellebosc.

— Je m'en réjouis sincèrement, dit Pierre, j'aurai du contentement à causer avec vous et à serrer votre main qui est celle d'un brave homme.

Maître Rouvetot se moucha bruyamment ; puis, s'adressant à sa fille :

— Gervaise, si tu veux arriver au Beaumont à l'heure dite, il est temps de reprendre notre route.

— Oui, fit-elle en rougissant, Maurice doit être déjà aux aguets.

— Ah ! la patience des amoureux ! s'écria Gervais Rouvetot. Vous ne connaissez point ça, vous, monsieur Hellebosc, qui êtes un célibataire. Ce n'est pas que je vous approuve.

— Père, je me tromperais fort si vous n'approuviez M. Hellebosc bientôt, dit-elle avec un sourire amical au jeune homme.

Il eut pour elle un sourire semblable. Elle lui était sympathique à cause de sa franchise et parce qu'elle avait su gagner l'affection de Ludivine. Il fit à maître Rouvetot et à sa fille un pas de conduite. Gervais renouvela son admiration pour les « cossards » de la Châtellenie qui, « s'ils tenaient leur promesse, tomberaient lourds ».

Les deux voisins se séparèrent devant la future habitation de maître Rouvetot. La façade rose de la Roncerie se fleurissait de quelques glycines. Les mauvaises herbes croissaient dans les allées ; un vol

de branches, chassées par l'ouragan, avaient cassé, pendant l'hiver, la haute glace fermant la baie de l'atelier où Pierre avait passé tant d'heures troubles. Mais c'était à peine si, de loin en loin, la pensée l'effleurait de ce temps-là. L'image de la capricieuse, belle et méchante fille, qui s'était fait le serment de le conquérir, ne se séparait pas en son esprit de l'idée, pour lui haïssable, du mensonge. Sur le perron où tant de fois il avait vu voler l'écharpe blanche de l'étrangère, sous les arbres où elle avait balancé son hamac, dans les allées sablées où s'étaient posés ses mignons souliers, sur la pelouse qu'elle traversait pour venir à sa rencontre, Pierre, maintenant, évoquait maître Gervais cheminant avec ses sabots.

Elle ne reviendrait plus, celle qui lui avait fait tant de mal. Tant de mal ? Non, puisque c'était la fausseté de cette passante, son besoin de sensations équivoques et toujours nouvelles, sa cruelle fantaisie, qui lui avaient donné, à lui, de mieux connaître la loyauté, le dévouement, l'adorable pitié de Ludivine.

C'était à la petite qu'il songeait, tandis que maître Rouvetot lui vantait les commodités du « Bon Air », tandis qu'ensuite, machinalement, il regardait le cultivateur et sa fille s'en aller entre les seigles pâturés par les fortes laitières cachoises, les avoines et les blés déjà hauts, vers la ferme du Beaumont, qui dresse sur un plateau élevé ses étables, ses écuries, ses granges couvertes d'ardoise neuve.

XLI

Ludivine allait bientôt rentrer du « carreau ». Cette idée réjouissait Pierre, le rendait plus sensible au charme de l'horizon familial. Il s'en fut donner un ordre aux femmes qui sarclaient les betteraves dont les feuilles semblaient vernissées près du vert éteint des blés qui bientôt deviendront blonds.

Une paix immense planait sur la campagne engourdie de chaleur. Le parfum des seringas du Vieux-Clos volait jusqu'à Pierre. Peut-être, en passant devant le jardin de tante Rose, la petite s'était-elle arrêtée pour cueillir des fleurs... Pourquoi n'était-elle pas déjà là ? Chaque fois qu'elle sortait ainsi, Pierre se laissait gagner par une anxiété confinant à l'angoisse. Il sentait que, si un soir elle cessait de revenir, il resterait désespéré à jamais.

Il descendit le chemin herbu qui mène au bas de la Cavée Malheurt. Il savait que Ludivine affectionnait ce trajet et le prenait souvent au retour du village. Pour la voir plus tôt, il irait au-devant d'elle.

Peut-être aurait-il le courage de l'interroger... Savoir, savoir enfin si un jour elle pourrait l'aimer.

Les noisetiers, les crêquiers, les merisiers, escadent toujours les talus escarpés de la « fondance », jettent d'un bord à l'autre leurs arches de verdure. Les digitales sauvages y mêlent leurs grappes rouges au mauve des scabieuses, à la blancheur des lisérons, au bleu des pervenches poussées entre les fougères géantes. La mousse assourdit le bruit des pas. Tout à coup, à un endroit où les branches touchent presque le sol, une main les écarta, et Ludivine apparut dans la sente silencieuse. Pierre la regardait venir, toute jeune dans le vieux chemin abandonné qui l'enveloppait du parfum de ses fleurs, de la fraîcheur de ses frondaisons nouvelles.

— Comme je t'ai « espérée ! » murmura-t-il, reprenant dans son émotion l'ancienne et jolie formule du pays.

— Ah ! dit-elle ; en sortant de chez maman, je me suis arrêtée peut-être plus que de coutume au cimetière. J'ai besoin quelquefois d'y aller retrouver papa, d'y aller retrouver marraine. Mais je ne croyais pas être en retard, j'ai couru.

— Repose-toi. Vois comme il fait bon ici ! Nous y serons seuls, c'est pour cela que je t'y ai attendue. Depuis si longtemps, je voudrais te dire et je n'ose... J'étouffe de me taire... et si je parle, je crains... Te souviens-tu... c'est là que tu es venue me chercher un soir, malgré l'orage, malgré la tempête, malgré la nuit... Tu es venue à moi... ta lumière dansait dans les ténèbres. Dans tes petites mains vaillantes, tu as pris les miennes, et nous avons marché ensemble sous les torrents d'eau.

— Pourquoi vous souvenir de tout cela, maître ? fit-elle avec une soudaine résolution et forte de l'énergie qu'elle venait de puiser près de ses morts bien-aimés. Ce sont pour vous des souvenirs déprimants, et vous devez à présent vous tourner vers le bonheur qui vous est promis... J'ai deviné ce que signifiait... la visite de tantôt, et j'en suis heureuse, maître. Mlle Gervaise est intelligente, sérieuse et très bonne. Elle vous aimera. Comment ne vous aimerait-elle pas !

Il tressaillit.

La petite parlait, avec un imperceptible tremblement qu'il venait de saisir. Le vent faisait bouger les branches au-dessus de sa tête et le soleil, ainsi, profilait sur les cheveux de Ludivine, sur sa robe, l'ombre mouvante des feuilles.

Pierre contemplant avidement le charmant visage ému de la petite ; il restait comme suspendu à ses paroles, éperdu d'espoir.

— Comment ne vous aimerait-elle pas ? demandait l'enfant. Et vous aussi, maître, vous l'aimerez... Et alors... toutes les choses si cruelles... deviendront moins tristes... Qu'importent la tombée du jour, la durée de l'hiver, les années, les labeurs, les épreuves et même la douleur, quand on s'aime ?

Il l'écoutait avec extase... comprenant enfin le secret de la petite, et pourquoi sa voix si ferme semblait cependant se briser parfois. Et, maintenant, une autre voix, venue d'outre-tombe, résonnait en lui :

« Pierre, avait dit Manuelle agonisante, lorsque le soleil reverdira nos herbes, entr'ouvrira nos bourgeons, mûrira nos récoltes, laisse l'espérance gonfler ton cœur... tu sais... frère... comme la sève gonfle l'arbuste. Ne refuse pas la grâce du printemps... ni l'amour qui viendra vers toi... »

L'amour qu'elle lui souhaitait était venu sous le vieux toit familial, et ce soir Pierre l'avait enfin reconnu, venant à lui dans la sente déserte.

Une joie ardente, sereine, reconnaissante, chantait en lui, tandis que Ludivine continuait :

— La Châtellenie n'est pas condamnée à un deuil éternel... Marraine ne le voulait pas. Il y aura des rires d'enfants dans ses chambres trop vides, des jeux dans sa cour spacieuse. Des petits écoliers prendront le matin le chemin du village et au retour courront vers vous... alors vous oublierez beaucoup d'heures mauvaises... Vos fils seront généreux, sincères, comme vous ; ils continueront les traditions d'honneur laissées par les Hellebosc... Votre femme...

— Petite ! murmura-t-il.

— Maître ! — et sa voix se fit plus basse, — voulez-vous ce soir me promettre... au nom de marraine, de me garder toujours. Une ou deux servantes sont nécessaires à la Châtellenie, et alors...

— Ah ! Ludivine ! Ludivine ! s'écria-t-il, qu'as-tu imaginé ? Sans toi, la ferme mourrait, mon cœur aussi mourrait !

Il saisit les mains de l'enfant, les tint pressées dans les siennes :

— Je ne saurais plus me passer de toi... La femme que j'aimerai de toutes mes forces... celle que j'aime... c'est toi... Mlle Rouvetot est venue tantôt m'annoncer son mariage. Comment aurais-je eu pour elle autre chose que de l'estime, puisque c'est toi que j'aimais, ça n'a jamais été que toi. Me croiras-tu, me crois-tu ? Une autre m'avait, comme on dit chez nous, « jeté un mauvais sort ». Je ne l'aimais pas. Déjà, sans bien le savoir, je t'aimais, toi qui es mon courage, ma lumière, mon unique pensée, toute ma ten-

dresse... Oh! crois-moi, je t'en supplie... je n'ai jamais aimé que toi. Ne l'as-tu pas senti un peu, quand tu recevais ces lettres où je me retenais de t'écrire, tout ce que tu es pour moi ?

Ludivine pleurait.

Pierre continua longuement à lui parler. Il lui murmura des mots très doux et tels qu'elle n'avait jamais pensé qu'il fût possible d'en entendre. Elle pleurait toujours... des larmes heureuses... qui ne se calmaient pas ; et lui, pour achever de sécher les larmes de Ludivine, il l'attira sur son cœur. Elle s'y blottit, confiante, et sa tête, lasse d'avoir tant lutté, vainement lutté contre son amour, s'abandonna sur l'épaule d'Hellebosc.

Ils demeurèrent ainsi longtemps. La Cavée Malheurt les enveloppait de ses ombres protectrices ; ses branchages, qui s'inclinaient sur leurs têtes rapprochées, semblaient saluer les fiançailles de Pierre Hellebosc et de la fille du bûcheron qui avait tant aimé les arbres.

Ce soir-là, quand Barnabé vint s'asseoir sur l'ancien banc de pierre devant la maison grise, il remarqua qu'Hellebosc avait retenu les mains que la petite, les autres soirs, laissait glisser dans les mains ridées de son vieil ami. Mais le cher homme n'en fut point contristé. Il savait qu'elle lui avait donné une affection qui ne s'effacerait jamais.

Les étoiles apparurent une à une, pailletant de points d'or la voûte céleste. Un quartier de lune monta sur la chénaie, argenta les toits de chaume, le colombier massif, la tour lézardée de l'antique ferme.

Que de fois, depuis qu'il vivait là, le Mal Doslé avait interrogé le pied du temps, le vent, le brouillard, l'astre du jour et les astres de la nuit...

Mais, ce soir... il oubliait ses observations et ses dictons. Le maître qu'il avait servi, après avoir servi le père et avant cela le grand-père de ce maître, et l'orpheline, qui était toute sa tendresse au monde, venaient de lui apprendre leurs accordailles ; et le grand vieux songeait :

« Que le Maître d'en haut soit béni, qui donne ce bonheur à la petite, et qui le lui donne avant que ma journée soit finie. J'ai travaillé sans lâcheté, je ne laisserai point l'enfant seule, elle est aimée ; je puis mourir ! »

*Le prochain roman (n° 153) à paraître
dans la Collection "ST'ELLA":*

Sans le savoir ⁽¹⁾

par

F. PEARD

Adapté de l'anglais, par A. CHEVALIER.

I

— Vous pourriez bien nous dire quelque chose, madame Angelin, puisque vous en savez si long.

— Oui, vraiment ! A quoi ça vous sert-il, si vous gardez tout pour vous ! s'écria une jeune femme, en plaçant son panier de légumes sur la margelle de la fontaine, autour de laquelle le petit groupe était rassemblé.

— Est-ce une attaque ?

— M. Deshoulières a-t-il été appelé ?

— Le monsieur est-il mort ?

— Qu'est-ce que la demoiselle va devenir ?

— Sainte Vierge ! faudra-t-il qu'on fasse l'enterrement aux frais de la ville ?

Ce feu roulant de questions s'adressait à une petite femme sèche et maussade, qui promenait

(1) Le titre anglais de ce roman est *Unawares*.

avec satisfaction son regard protecteur sur la foule des questionneuses pressées autour d'elle. Un beau soleil de mai éclairait les toits pointus et les vieilles maisons de bois ; les trois gueules de pierre de la fontaine versaient des cascades éblouissantes, où la lumière venait se jouer, en passant à travers le feuillage des grands châtaigniers ; et, derrière, la ville s'étagait sur la pente d'une colline escarpée, couronnée par les belles flèches de sa cathédrale qui dominaient à perte de vue les immenses champs de blé du « grenier de la France ».

La veuve Angelin sourit avec condescendance et secoua la tête :

— Vous autres jeunesses, vous ne songez qu'à bavarder !

— C'est bien vrai, Marie, c'est bien vrai ! dit une vieille, en avançant sa figure jaune et ridée. De notre temps, les choses marchaient différemment.

La veuve Angelin se redressa ; ce rapprochement ne la flattait guère.

— De votre temps, peut-être, Nanon, dit-elle avec aigreur ; mais du mien, tout était comme à présent. Ces vieilles ! ça parle toujours de son jeune temps.

— Écoutez-la ! cria Nanon de sa voix perçante. On dirait qu'elle a oublié combien de fois nous avons secoué les pruniers ensemble.

Une des plus jeunes du groupe l'interrompit sans cérémonie :

— Allons, Nanon ! il ne s'agit pas de cela. Dites-nous, madame Angelin, si c'est vrai tout ce qu'on raconte du vieux monsieur et de la belle demoiselle. Dieu ! voilà dix heures qui sonnent ; il y a une heure que nous devrions être rentrées du marché.

Mais les réminiscences de Nanon avaient mis la veuve Angelin de mauvaise humeur.

(A suivre.)

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents*
:: :: :: :: :: *travaux de dames* :: :: :: :: ::

MODÈLES GRANDEUR D'EXÉCUTION

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes,*
:: :: :: :: :: *Nappes, Mouchoirs, etc.* :: :: :: :: ::

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie
:: :: d'application sur tulle, dentelles en filet, etc. :: ::

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

Le Filet Brodé.

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison.

56 doubles pages. Format 37x57 1/2.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 7

Le Tricot et le Crochet.

100 pages grand format. Contenant plus de 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. Grand choix de dentelles pour lingerie et ameublement.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 8

Ameublement et Broderie.

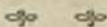
Cet album, de 100 pages grand format, contient 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies, dont 120 en
:: :: :: :: :: grandeur naturelle :: :: :: :: ::

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Les Romans de
La Collection “ STELLA ”
paraissent régulièrement tous les quinze jours.

La Collection “ STELLA ”
constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,
ABONNEZ-VOUS



TROIS MOIS (6 romans) :

France. .. 10 francs. — Etranger.. 12 fr. 50.

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 23 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 40 francs.



Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

